



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE

Travée

Rayon

70

D

+



70D

Ce livre est du Monastère de
la Visitation Ste Marie de
Rheims.



A 242/41

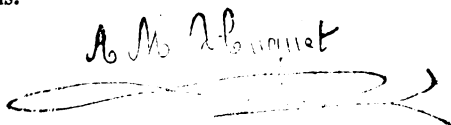
DÉVOTION
A
SAINT JOSEPH
EN EXEMPLES



a

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'auteur sera réputé contrefait, et poursuivi conformément aux lois.

A. M. A. Bonnet



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

L'intérieur de saint Joseph. Lectures et méditations des âmes intérieures pour tous les mercredis de l'année. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Que Dieu est bon! OU PENSÉES CONSOLANTES DE FÉNELON, dans les peines de la vie intérieure et dans les deuils de famille. 1 vol. in-18..... 1 fr. 50

Du luxe, au point de vue de la Religion, de la famille et des pauvres. 1 vol. in-12..... 1 fr. 50

« Ce livre, dit la *Bibliographie catholique*, fera beaucoup de bien partout où la Providence lui permettra de pénétrer. »

De la charité dans les conversations. 1 beau vol. in-12. Deuxième édition..... 1 fr. 50

L'Art de la conversation, au point de vue littéraire et chrétien. 1 vol. in-12. Deuxième édition..... 1 fr. 50

Ces deux volumes dont la première édition a été enlevée en quelques jours, ont été traduits en langue étrangère et adoptés dans un grand nombre de maisons d'éducation.

Des délasséments permis aux personnes pieuses. Quatrième édition augmentée. 1 vol. in-18..... 1 fr. 50

« Nous déclarons que jamais rien d'aussi parfaitement utile ne nous est encore tombé entre les mains. »

(*Bibliographie catholique.*)

La miséricorde de Marie en exemples (*sous presse*), 1 vol. in-12..... 1 fr. 50

DÉVOTION
A
SAINT JOSEPH
EN EXEMPLES

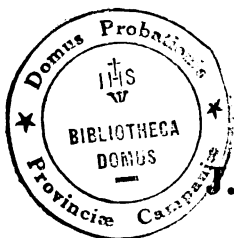
OU
EXCELLENCE DES PRIÈRES ET DES PRATIQUES
EN L'HONNEUR DE CE SAINT PATRIARCHE

Démontrée par un grand nombre de miracles authentiques, d'exemples et de traits appartenant pour la plupart à l'histoire contemporaine.

PAR LE R. P. HUGUET, MARISTE.

Jean Joseph

Si j'avais autorité pour écrire, je goûterais un plaisir bien pur à raconter, dans un récit détaillé, les grâces dont tant de personnes sont redevables comme moi au grand saint Joseph. Je me contente de conjurer pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiront pas, d'en faire l'épreuve : ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux Patriarche.
(SAINTÉ THÉRÈSE.)



J. M. J.

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR SABLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-SULPICE, 25.

1860

Droits de reproduction et de traduction réservés.

INTRODUCTION.

I

L'Église a toujours eu une vénération singulière pour saint Joseph dont les Pères des premiers siècles, Origène, saint Augustin, saint Jérôme, etc., ont célébré les sublimes prérogatives dans leurs immortels écrits.

Cependant dans le premier âge du christianisme son culte n'a pas été aussi public et aussi solennel que de nos jours. L'ancien Joseph se tint caché à ses frères jusqu'à ce que le moment de se faire connaître fût arrivé. Il en a été à peu près de même de l'auguste Époux de Marie, puisque par une secrète disposition du ciel ce Saint a été comme caché dans l'Église pendant les premiers siècles. Les Apôtres furent occupés d'abord à établir la divinité de Jésus-Christ contre les Juifs et les païens. Or dans ces circonstances le seul nom de père du

Verbe incarné aurait pu faire sur l'esprit des Gentils une impression désavantageuse au christianisme, et servir de prétexte aux hérétiques, qui niaient sa divinité. Mais ensuite la vérité de notre sainte Religion ayant été annoncée dans toutes les parties du monde, et embrassée par une infinité de personnes convaincues par la sublimité de sa morale et par les prodiges opérés par les Apôtres, on commença à tirer les conséquences qui suivent naturellement des principes dont on convenait.

On conclut d'abord que puisque Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, et qu'il a choisi Marie pour être sa Mère, on ne peut trop honorer cette auguste Vierge, pourvu que le culte qu'on lui rend soit au-dessous du culte de latrie dû à Dieu seul. C'est ainsi que la dévotion à la Mère du Sauveur, célébrée et recommandée par les conciles et par les écrits des docteurs, se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Quand la dévotion à Marie fut bien solidement établie parmi les fidèles, Dieu qui veille à la gloire de ses saints, voulut relever celle du glorieux Patriarche saint Joseph qui pendant sa vie avait eu des rapports si intimes avec Jésus et Marie.

II

La dévotion à saint Joseph existait en quelque sorte à l'état latent dans l'Église. Ce n'était point qu'on s'attendît à ce que de nouvelles révélations vinsent ajouter quelque chose à ce qu'on savait déjà de lui, dit un savant auteur contemporain ; il appartenait exclusivement à la sainte Enfance et on retrouvait son nom au commencement de l'Évangile de saint Matthieu. Deux Évangélistes avaient gardé un silence absolu à son endroit, et un troisième l'avait à peine mentionné dans sa généalogie. La tradition conservait bien quelques faibles souvenirs de lui ; mais ils n'avaient d'autre lumière que celle qu'ils empruntaient à l'Évangile de saint Matthieu. Tout ce que nous possédons sur saint Matthieu se trouvait là dès lors, seulement le sentiment des fidèles ne l'avait point saisi : le temps de Dieu n'était pas encore arrivé. Le sentiment des fidèles n'était point semblable à la plénitude de la science que possédaient les Apôtres : loin de là, il fallait que ce sentiment grandît peu à peu pour arriver à la hauteur de la science apostolique, qu'il s'en rendit maître, qu'il la saturât de ses dévotions, qu'il l'animât par ses institutions, qu'il s'y soumît enfin comme dans

a.

une hiérarchie parfaitement organisée. Mais le moment fixé par Dieu arriva enfin pour cette aimable dévotion, et, comme tous ses dons, elle apparut quand les temps étaient sombres, et que l'orage grondait à l'horizon.

Belle Provence ! cette douce dévotion s'éleva, dans l'Église d'Occident, du sein de ton sol embaumé, semblable à un de ces légers nuages de fleurs d'amandiers qui semblent flotter entre le ciel et la terre, et suspendre leurs fraîches couleurs au-dessus de tes champs parfumés aux premiers jours du printemps. Elle prit naissance au sein d'une confrérie, dans la pieuse cité d'Avignon, et fut bercée par le courant rapide du Rhône, ce fleuve, sur les flots duquel surnage la mémoire de tant de martyrs, qui arrose Lyon, Orange, Vienne, Arles, et se jette dans la mer qui baigne les rivages de la Palestine. La terre que la contemplative Madeleine avait consacrée par sa vie solitaire, où Marthe et son école des vierges avaient chanté les louanges de Dieu, où Lazare avait porté une mitre à la place d'un suaire, fut aussi le lieu où saint Joseph qui avait réuni en lui, d'une manière si merveilleuse, la double dévotion de Marie et de Marthe, reçut ses premiers honneurs. C'est là que son culte prit naissance, pour se répandre ensuite dans l'Église universelle. Gerson

fut suscité pour être le docteur et le théologien de cette nouvelle dévotion, sainte Thérèse pour en être la sainte, et saint François de Sales pour l'enseigner et la répandre parmi le peuple. Les maisons du Carmel furent pour elle comme la sainte maison de Nazareth, et les collèges des Jésuites le lieu paisible de son séjour au milieu de la sombre Égypte. Les âmes contemplatives la reçurent et en firent leur nourriture ; celles qui aimaient une vie active l'adoptèrent et allèrent, en son nom, soigner les malades et donner à manger à ceux qui avaient faim. Le peuple des travailleurs s'y attacha, car le saint et son culte lui appartenaient à des titres égaux. Les jeunes gens se laissèrent aller à son attrait, elle les rendit purs ; les vieillards se reposèrent sur elle, et ils trouvèrent la paix dans son sein. Saint Sulpice l'adopta, et elle devint l'esprit du clergé séculier. Et lorsque l'illustre Société de Jésus eut cherché un refuge dans le Sacré Cœur, et que ses membres, dispersés sous le nom de Pères du Sacré Cœur, entretenaient leurs lampes allumées afin qu'elles fussent prêtes au jour de la résurrection de la Compagnie, ils demandèrent à la dévotion à saint Joseph leur repos et leur consolation, et ils jetèrent les semences d'une nouvelle dévotion au cœur de saint Joseph, qui promet de produire

un jour des fleurs et des fruits. C'est ainsi que la belle dévotion à saint Joseph attira à elle les ordres religieux et les congrégations, les grands et les petits, les jeunes gens et les vieillards, les ecclésiastiques et les laïques, les écoles et les confréries, les hôpitaux, les salles d'asile et les pénitenciers ; c'est ainsi qu'on la voit partout soutenant Jésus, partout marchant auprès de Marie, et projetant partout la douce image du Père éternel. Puis, lorsqu'elle eut rempli toute l'Europe de ses suaves parfums, elle traversa l'Atlantique, s'enfonça dans les forêts vierges, embrassa tout le Canada, devint pour les missionnaires un auxiliaire puissant, et des milliers de sauvages firent retentir, au coucher du soleil, les bois et les prairies du nouveau monde des hymnes en l'honneur de saint Joseph et des louanges du père nourricier de Notre-Seigneur.

III

De nos jours, surtout depuis la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, la dévotion au glorieux saint Joseph fait parmi nous de rapides et consolants progrès. La peinture, la sculpture, la littérature religieuse célèbrent à l'envi ses gloires et le pouvoir dont il jouit dans le ciel.

On retrouve son image dans toutes les églises et dans un grand nombre de familles chrétiennes ; les mères pieuses se plaisent à placer sous son auguste patronage les enfants que le ciel accorde à leurs prières. Dans plusieurs paroisses, et dans presque toutes les communautés religieuses on suit avec piété les exercices du *mois de saint Joseph*, et Dieu, comme on le verra dans cet ouvrage, récompense ce zèle à honorer saint Joseph.

On dirait que nous sommes arrivés à ces temps dont parlait d'une manière prophétique un célèbre écrivain, Isidore, lorsqu'il disait :

« Spiritus sanctus non deficiet a movendis cordibus fidelium, donec omne imperium militantis Ecclesiæ divinum Josephum nova prosequatur veneratione, condant cœnobîa, ecclesias ac altaria in ejus erigat honorem, festa celebrabuntur, et ei vota vovebunt cuncti. Aperiet Dominus aures præcordiorum intellectus ; et viri magni scrutabuntur interiora Dei dona abscondita in sancto Josepho, et invenient thesaurum optimum, qualem apud sanctos Patres Veteris Testamenti non inveniunt. »

Après avoir, dans l'humble mesure de nos forces, essayé de faire connaître aux pieux enfants de Marie, *les Gloires, les Vertus, les Grandeurs de saint*

Joseph, les trésors renfermés dans son *Intérieur*, et le *Pouvoir* sans bornes dont il jouit dans le ciel, nous sommes heureux de couronner nos travaux en publiant ce recueil édifiant qui démontre d'une manière plus éloquente que tous les discours, la puissance et la bonté de l'angélique époux de Marie. Nous avons puisé ces traits à des sources sûres : un grand nombre, qui appartiennent à l'histoire contemporaine, nous ont été rapportés par des témoins oculaires et dignes de foi. Nous offrons nos sincères remerciements aux révérends Pères de la Compagnie de Jésus, et en particulier au R. P. Baldassini, pour les exemples si édifiants qu'ils ont bien voulu nous adresser, de concert avec les religieuses Carmélites et les Sœurs de saint Joseph (1).

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit ailleurs sur le surnaturel et le merveilleux qui se trouve dans la vie des Saints (2).

Laissons parler saint Alphonse de Liguori ; voici

(1) Nous prions les personnes qui auraient à nous communiquer de nouveaux traits de la puissance de saint Joseph, de nous les adresser à Paris, chez l'Éditeur de cet ouvrage ; mais nous ne prenons l'engagement de reproduire que ceux qui seront accompagnés de preuves suffisantes.

(2) Voyez la préface du *Trésor historique des enfants de Marie*, et la *Dévotion à Marie en exemples*, en deux volumes, qui contient des traits pour seize mois de Marie. Déjà un grand nombre d'exemplaires qui se sont écoulés prouvent que cet ouvrage a répondu à un besoin.

ce qu'il dit à ce propos dans les *Gloires de Marie* :

« On voit des gens qui se vantent d'être sans préjugés et se font gloire de n'ajouter foi qu'aux miracles consignés dans les saintes Ecritures ; quant aux autres, ils les regardent comme des récits fabuleux et des comptes des bonnes femmes. Un auteur savant et pieux, le père Jean Crasset, fait à ce sujet une réflexion fort juste : il dit qu'autant les gens de bien sont disposés à croire les miracles, autant les hommes pervers sont portés à s'en moquer ; et il ajoute que comme ce serait une faiblesse de tout croire sans distinction, de même, rejeter les miracles attestés par des témoins graves et pieux, c'est ou une infidélité si l'on juge les miracles impossibles à Dieu, ou une témérité, si l'on refuse de croire à de pareils témoignages. Nous pouvons ajouter foi aux récits d'un Tacite, d'un Suétone, et nous pourrions, sans témérité, rejeter ceux d'auteurs chrétiens qui ne manquent ni de science ni de probité. » « Il y a moins de danger, disait le père Canisius, à croire et à admettre ce qui est rapporté avec quelque improbabilité par des personnes vertueuses, sans être contesté par les savants, et sert d'ailleurs à édifier le prochain, qu'à le rejeter avec un esprit dédaigneux et téméraire. »

Daignent Jésus, Marie et Joseph nous donner de

les faire connaître et aimer davantage : c'est la seule récompense que nous ambitionnons pour tous nos travaux.

J. M. J.

A MARIE,

LA MEILLEURE DES MÈRES.

En ce jour, ô Marie, le premier de l'année qui commence, les parents et les amis sont heureux d'échanger leurs souhaits et leurs prières et de se donner des témoignages d'estime et d'affection. Moi aussi, quand je possédais encore ma mère, qui me représentait si bien votre indulgente bonté, j'aimais à lui redire tout haut, en ce jour de fête, les vœux que je ne cessais d'adresser pour elle à Dieu dans le secret de mon cœur. Depuis qu'elle a été ravie à mon amour filial, vous êtes devenue, ô Marie, doublement ma Mère ; souffrez qu'à ce titre je vienne déposer à vos pieds mes vœux et mon modeste présent. Mes vœux vous sont connus : je voudrais voir le monde entier embrasé de votre amour et de celui de votre divin Fils ; je voudrais voir la dévotion à votre chaste Époux remplir et renouveler la face de la terre ; c'est pour hâter, autant qu'il dépend de moi, la réalisation de ces désirs les plus chers de mon cœur, que je vous prie, ô bonne Mère, d'agréer l'offrande de ce petit livre et de bénir tous ceux qui le liront.

A. M. Joseph HUGUET, *de la Société de Marie.*

En la fête de la Circoncision, 1860.

J. M. J.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Conformément au décret du pape Urbain VIII, je déclare que les grâces, les révélations et les faits miraculeux rapportés dans cet ouvrage n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été confirmé par la sainte Église catholique, apostolique et romaine, et par le Saint-Siège, au jugement infallible duquel j'antends soumettre ma personne et mes écrits, et dont je m'honorerai toujours d'être le fils respectueux et dévoué, croyant tout ce qu'il enseigne lui-même, parce que seul il a le dépôt de la saine doctrine, de la foi et de l'unité catholiques.

J. M. J.

DÉVOTION

A SAINT JOSEPH

EN EXEMPLES.

1. — Vertu du saint nom de Joseph.

Le saint nom de Joseph, si doux aux fidèles qui le portent et aux anges qui se réjouissent en voyant ceux qui leur sont confiés, placés sous un si puissant patronage, est redoutable aux démons qui n'osent nuire à ceux qui ont pris saint Joseph pour leur patron. Voici un trait rapporté par le Père de Barry, qui confirme cette vérité : « J'ai su, dit-il, de bonne part, qu'un homme de condition ayant eu plusieurs enfants qui lui étaient tous ravis dans leur jeune âge, soit par des maléfices, soit par divers accidents, s'adressa à un de ses amis qu'il soupçonnait de magie et d'intelligence avec les démons, et lui demanda de vouloir bien lui indiquer quelque expédient pour conserver les enfants que Dieu lui donnait. Cet homme, après bien des refus et des difficultés, lui dit enfin qu'il voulait lui donner une preuve de son amitié. J'ai quelque expérience, ajouta-t-il, que les démons craignent et tremblent à la

seule prononciation du nom de Joseph, et que difficilement ils entreprennent de faire mal à ceux qui sont baptisés ou confirmés sous ce nom. Suivez donc mon conseil, imposez le nom de Joseph au premier enfant que Dieu vous donnera, et soyez assuré qu'il échappera au malheur dont les autres ont été victimes. La chose réussit comme elle lui avait été annoncée; ayant eu un fils, il le nomma Joseph, et il jouit d'une longue vie à la grande satisfaction de ses parents. »

« Il faut bien, ajoute le Père de Barry, qu'une grande bénédiction soit réservée à ceux qui sont ainsi nommés, puisqu'on a fait la remarque, qu'on ne trouve pas facilement des personnes de ce nom qui se soient distinguées par leur méchanceté ou par quelque infamie. Il n'y a pas longtemps qu'un pieux ecclésiastique ayant la facilité de lire le registre des causes criminelles du Parlement de Provence, eut la curiosité de parcourir les noms de tous les criminels, qui s'y trouvaient insérés depuis les deux cents ans derniers, qui est le temps où le nom de Joseph a commencé à être le plus en vogue; il n'en trouva, parmi ces malheureux, pas un seul qui eût ce nom. »

2. — Noblesse oblige.

« C'est un beau nom que celui du glorieux saint Joseph. Il signifie *accroissement, augmentation*. C'est une invitation pressante pour tous ceux qui se comp-

tent au nombre de ses disciples et de ses serviteurs, de faire, à son exemple, toujours de nouveaux progrès dans la vertu.

« Isidore Peluse, disciple de saint Jean Chrysostome, employa avec succès ce motif pour rappeler à la ferveur un religieux qui portait ce beau nom, et qui était tombé dans le relâchement. « Eh quoi ? lui disait-il, « vous étiez d'abord plein d'ardeur et de courage, et « au lieu d'aller toujours *croissant* dans la vertu, « comme l'auguste nom, que vous portez, vous en « faisait un devoir, vous devenez négligent et lâche, « vous rendant ainsi un sujet de joie pour les démons, « de tristesse pour les anges, de larmes pour les « hommes. »

3. — Zèle de sainte Thérèse pour la gloire de saint Joseph.

Parmi les fidèles serviteurs de saint Joseph qui ont le plus contribué à ranimer la dévotion des âmes pieuses pour ce grand modèle de la vie intérieure, sainte Thérèse mérite de tenir la première place. Dès sa première enfance elle sentit naître dans son cœur une tendre affection et une confiance filiale pour le chaste Époux de la Reine des vierges. Elle ne l'appelait que son père et son seigneur, elle n'entreprenait jamais rien d'important sans implorer son secours. Sur seize maisons de la Réforme qu'elle fonda, elle en a mis treize sous le nom et le patronage de saint Joseph. Que n'a-t-elle

point fait, que n'a-t-elle point dit ou écrit pour qu'il fût connu, aimé et honoré selon son mérite (1) ? Elle exhortait tout le monde à recourir à lui avec confiance, et à se mettre sous sa protection. Quelque attentive qu'elle fût d'ailleurs à tenir secrètes les faveurs dont Dieu se plaisait à l'enrichir, dès qu'il s'agissait de contribuer à la gloire de son saint Patron, sa langue et sa plume trahissaient le secret de ses affections; elle ne pouvait s'empêcher de faire connaître les grâces extraordinaires qu'elle devait à son intercession. Il suffit de parcourir sa vie pour comprendre tout à la fois, et son zèle à l'égard du saint et les bontés toutes spéciales du saint pour elle. L'exemple de cette sainte si révéree dans l'Église pour ses lumières et pour ses vertus, est bien propre à nous inspirer une confiance entière en ce puissant protecteur (2).

(1) S'il est glorieux à sainte Thérèse d'avoir été choisie du Ciel pour réformer et faire reflourir la vénérable religion du Carmel, il ne l'est pas moins d'avoir été en même temps choisie pour achever de répandre dans tout le monde chrétien la dévotion à saint Joseph, et donner à son culte toute la splendeur dont il jouit depuis cette époque. Jésus-Christ, pour la plus grande gloire de son Église, ne voulut pas en appuyer les fondements sur les monarques, sur les opulents, sur les savants du siècle : de même, et pour la même raison, il n'a voulu employer ni la science ni le nom des hommes les plus accrédités dans le monde à répandre partout la gloire de son père adoptif, et à lui procurer des hommages universels. Il réserva ce grand succès à une vierge jusqu'alors inconnue, afin qu'on ne pût l'attribuer qu'à la puissance de son bras.

(2) Sainte Thérèse a légué à son Ordre tout entier les saintes

4. — Piété de sainte Chantal envers saint Joseph.

Fidèle à suivre les exemples et les conseils que le bienheureux évêque de Genève lui avait donnés, sainte Françoise de Chantal avait la plus vive et la plus tendre dévotion pour saint Joseph. Elle faisait tous les jours des prières, particulières devant son image, ajoutant à la fin le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes* ; le *Gloria Patri* et l'*Ave Maria*, en actions de grâces à la Trinité incréée pour toutes les faveurs extraordinaires qu'elle avait accordées à la Trinité créée. Quand elle avait quelque peine, elle portait sur son cœur une image qui représentait la Sainte Famille, et conseillait à ses filles de suivre cette pieuse pratique, disant qu'il était bon d'avoir ses amis avec soi. Ayant vu une fois un tableau de saint Joseph, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, sans que Marie se trouvât à ses

ardeurs de son zèle pour la gloire de saint Joseph. A son exemple, le Carmel n'a cessé de travailler à étendre son culte, et l'on peut dire qu'il a rivalisé de zèle avec l'ancien Carmel, auquel Benoît XIV rend ce témoignage : « C'est lui, dit ce grand pape, qui, d'après le sentiment commun des érudits, a fait passer d'Orient en Occident la louable coutume d'honorer saint Joseph du culte le plus solennel. » (*De Beatif. et canoniz.*, lib. IV.)

A la fin du dix-huitième siècle, on comptait déjà dans l'Ordre seul du Carmel plus de cent cinquante églises sous l'invocation de saint Joseph.

Dès que sainte Thérèse eut commencé, tous les Ordres religieux travaillèrent à propager ce culte. Bientôt de tous les points du monde catholique, on invoqua le glorieux saint Joseph, et l'on se pressa autour de ses autels. (P. Bouix.)

côtés, elle commanda aussitôt à une sœur d'apporter une image de la très-sainte Vierge, pour la joindre aux deux autres, ajoutant que son cœur n'était pas content ni sa dévotion satisfaite, quand elle ne voyait pas ces trois augustes personnes ensemble.

5. — Combien Marie aime ceux qui honorent saint Joseph.

Le vénérable Père Pierre Cotton, qui s'est rendu également célèbre et par ses talents comme orateur, et par ses vertus comme religieux, fut un des plus zélés serviteurs de saint Joseph. Dans toutes ses prédications, dans ses exhortations et ses entretiens, il ne manquait jamais de dire quelque chose en l'honneur de son bien-aimé protecteur; il profitait de toutes les occasions que la Providence lui ménageait pour étendre son culte, et inspirer à tous ceux qui avaient quelque rapport avec lui, la plus tendre confiance en saint Joseph. C'est lui qui a eu l'honneur de faire ériger, près de la place de Bellecour, à Lyon, la première église que la France ait consacrée au chaste Époux de Marie, et où l'on voyait de nombreux et de riches *ex-voto*, qui rappelaient les grâces signalées et les miracles obtenus par l'intercession de ce grand saint. Il eut le bonheur de mourir le jour même de sa fête; on ajoute, dit le Père Patriganni, que dans sa dernière maladie la sainte Vierge lui apparut, et lui dit qu'elle venait l'aider à bien mourir, en reconnaissance de la

sincère dévotion qu'il avait eue pour son chaste époux. Une mort si sainte et si heureuse fut la récompense du zèle que ce fervent religieux avait mis pendant sa vie à honorer et à faire honorer saint Joseph.

6. — Dévotion de la Vénérable Mère Rivier à saint Joseph.

Le nom de saint Joseph était dans le cœur de la Vénérable Mère Rivier, fondatrice des Sœurs de la Présentation, inséparablement uni aux noms de Jésus et de Marie. Elle ne pouvait se lasser de méditer ses vertus, surtout son esprit de foi et d'oraison, son silence, son amour pour le travail, son abandon à la Providence, son obéissance au bon plaisir de Dieu jusque dans les choses les plus pénibles et les plus difficiles, sa vie pauvre, humble et cachée : elle l'offrait souvent pour modèle à toute sa communauté et ne cessait de l'inviter à l'étudier et à l'imiter en tout. Elle le donna pour patron spécial aux Sœurs de la Sainte-Famille, et tira de la méditation de sa vie cachée à Nazareth avec Jésus et Marie, le plan de son Tiers-Ordre et les règles des Sœurs converses. C'était lui encore qu'elle aimait à citer, quand elle expliquait aux Sœurs destinées à l'enseignement, les principes de conduite qui devaient les diriger. « Conduisez-vous, « leur disait-elle, envers vos élèves, comme saint Joseph « envers l'Enfant Jésus; ayez la même attention et « en quelque sorte le même respect, considérant avec

« les yeux de la foi ce saint Enfant dans leurs personnes, surtout dans les enfants pauvres. »

Dans la crainte qu'on oubliât ce saint Patriarche, elle plaça sa statue avec celle de Jésus et de Marie dans une chambre particulière, indiqua à chaque Sœur son jour pour l'aller visiter et exprima le désir que, tous les jours au moins, une ou deux y allassent méditer quelque temps ; elle en donnait elle-même l'exemple. C'étaient ses délices d'aller tous les jours y passer quelques moments à contempler cet aimable saint, une scie à la main, dans l'attitude du travail et avec cet air de fatigue sous lequel il est représenté. Elle en était émue et attendrie jusqu'aux larmes, et disait qu'il y avait là de quoi méditer toute l'année. Quand elle ne put plus, par suite de ses infirmités, monter dans la chambre de la Sainte-Famille, elle fit placer dans son appartement une image de saint Joseph, et quand elle passait auprès, elle s'arrêtait de temps en temps pour la contempler et l'étudier. (*Vie de madame Rivier par M. l'abbé Hamon.*)

7. — Désintéressement d'un pieux chanoine de Chartres.

Le docte et pieux Gerson rapporte dans une de ses épîtres la tendre dévotion envers saint Joseph, d'un chanoine de l'église de Chartres, avec lequel il s'était trouvé au concile de Constance. Ce digne ecclésiastique ayant été atteint d'une maladie dont il mourut et vou-

lant donner une preuve de la vive affection qu'il avait pour ce grand saint, fit par son testament un legs très-considérable à son église ; et s'oubliant en quelque sorte lui-même pour ne penser qu'à son bien-aimé patron, au lieu de fonder un anniversaire pour le repos de son âme, comme l'avaient fait ceux de ses collègues qui étaient morts avant lui, il voulut que, tous les ans, au jour de son décès, on fit mémoire de saint Joseph dans son église de Chartres, et qu'on offrît en son honneur le saint sacrifice de la messe, préférant la gloire de ce grand saint à son intérêt particulier, et se mettant peu en peine d'être dans l'oubli pourvu que saint Joseph fût honoré et que ses louanges retentissent dans les offices de l'Église.

8. — Le pieux Gerson plein de zèle pour répandre la dévotion à saint Joseph.

Rien ne saurait donner une juste idée du zèle du docte et pieux Gerson, chancelier de l'Université de Paris, pour propager et répandre partout le culte du glorieux saint Joseph. Aussitôt qu'il fut capable de parler et d'écrire, il consacra à la gloire de son bien-aimé patron, sa plume, sa voix et sa science, qui déjà le plaçait au-dessus de tous les docteurs de son siècle. Il ne négligea rien pour faire connaître au monde les sublimes prérogatives de saint Joseph, et les trésors de vertu renfermés dans son cœur. Il s'appliqua surtout à inspirer au clergé une grande dévotion pour le chaste

époux de Marie ; il usa de tout son pouvoir et de tout l'ascendant que lui donnaient sa position et son savoir, pour engager les ecclésiastiques à célébrer solennellement la fête de notre saint Patriarche, et à réciter avec piété, l'office qu'il composa lui-même en son honneur. Nous avons aussi de lui une messe, des hymnes et des panégyriques du Saint qui sont encore ce qu'il y a de plus beau et de plus solide sur ce sujet. Il profitait de toutes les circonstances favorables pour dire quelque chose à la louange de son bien-aimé patron. Son zèle ne se bornait point à ces efforts : non content d'avoir travaillé à ranimer dans le cœur des princes, des prélats et des docteurs, la dévotion à saint Joseph, par des lettres pleines de doctrine et d'onction ; chargé de prêcher devant le concile de Constance, le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, il consacra une bonne partie de son discours aux prérogatives de son auguste époux, et il en parla avec tant d'énergie, qu'il laissa cette grande assemblée pénétrée de la plus vive admiration pour l'orateur, et de la plus tendre confiance pour le Saint. A dater de cette époque, cette dévotion commença à se répandre dans toute l'Église.

9. — Dévotion des Franciscains à saint Joseph.

L'Ordre de Saint-François se distingua par la tendre dévotion qu'il eut presque dès le berceau pour saint Joseph. Un Chapitre général, tenu en 1399, en établit

la fête, et plusieurs autres Chapitres ajoutèrent successivement à la pompe de cette fête. Sans entrer dans plus de détails sur ces temps reculés, il suffirait de lire tout ce que saint Bernardin de Sienne a écrit de tendre et de touchant sur saint Joseph, pour avoir une idée de la dévotion qu'avait déjà pour ce saint Patriarche l'Ordre de Saint-François. Voyant, en 1561, s'accroître de plus en plus la multitude des Franciscains qui désiraient revenir à l'ancienne rigueur de la règle primitive, il convoqua, en vertu des pouvoirs que lui avait donnés le Saint-Siège, un Chapitre général de la réforme, où les neuf maisons qui s'y étaient soumises, furent érigées en une province particulière. En même temps le saint réformateur, voulant assurer à cette plante encore faible, un tuteur capable de la protéger et de la défendre, lui donna le saint nom de Joseph, et recommanda instamment à tous ses religieux de l'honorer comme leur patron spécial ; enfin il régla que le sceau de la nouvelle province porterait l'image de saint Joseph tenant l'Enfant Jésus entre ses bras.

10. — Le dernier soupir de saint Liguori.

Saint Liguori touchait à sa dernière heure. Pendant qu'on disait plusieurs messes dans sa chambre, on l'entendit s'écrier : « Que d'ennemis étrangers ! » On lui rappela la mort du Sauveur, et on lui suggéra de lui faire

l'offrande de la sienne. Le Saint, rappelant ses esprits, éleva les mains, les joignit et remua quelque temps les lèvres; ensuite il tourna les yeux vers l'image de la très-sainte Vierge, et d'une voix claire, il récita l'*Ave Maria*. Ses disciples, connaissant sa tendre confiance pour le chaste époux de Marie, lui donnèrent à baiser une image de saint Joseph; il la prit entre les mains, la considéra quelque temps, et se retournant vers le frère qui le servait: « C'est saint Joseph? » dit-il; on lui répondit: Oui, et qu'il devait se recommander à lui; alors on le vit murmurer quelques mots en tenant les yeux attachés avec complaisance sur l'image du digne époux de Marie. Peu de temps après il s'endormit tranquillement dans les bras du Seigneur et de la très-sainte Vierge au moment où l'on sonnait l'*Angelus*. (*Mémoire sur la Vie de saint Liguori.*)

11. — Dévotion à saint Joseph du Père Balthasar Alvarez.

Ayant fait un voyage en Italie, le Père Balthasar Alvarez ne put se résoudre à quitter cette contrée sans aller épancher son cœur dans le sanctuaire si vénéré de Lorette. Il s'y rendit en effet et y demeura plusieurs heures en oraison, avec sa ferveur accoutumée. Quels furent les fruits de ce pèlerinage? C'est ce que je ne puis dire. La générosité bien connue de l'auguste Marie ne permet pas de douter qu'il ne reçût, dans ce saint lieu, des faveurs et des grâces signa-

lées, mais il eut soin de les tenir cachées comme tant d'autres privilèges. Cependant Dieu permit qu'il lui échappât là-dessus quelques aveux, peu d'années après, dans une maladie grave dont il faillit mourir, au Vald'Olet. Un autre religieux l'exhortant un jour à se recommander à saint Joseph, dont il lui présentait l'image, le Père répondit : « Vous avez raison, c'est précisément ce que m'a dit la Mère de Dieu dans une certaine circonstance. » Le religieux, émerveillé de cette réponse, courut chez le frère infirmier, et lui demanda s'il savait quelque chose de la dévotion du malade à saint Joseph. Cet infirmier était le frère Sancio, qui avait été le compagnon du Père dans son voyage à Rome et qui, depuis longues années, vivait dans sa familiarité ; ce qui n'avait pas peu contribué à faire de lui un homme de grande oraison et d'une sainteté fort remarquable. Voici quelle fut sa réponse : Je me rappelle qu'au sortir de la maison de Lorette, il me dit qu'il venait de concevoir une grande dévotion pour le glorieux saint Joseph. — Ne peut-on pas induire de là que la divine Marie apparut au Père dans sa maison de Lorette ; qu'elle l'instruisit, comme sa maîtresse, sur certains points qui intéressaient de près sa perfection et son salut, et lui recommanda notamment d'avoir pour saint Joseph une dévotion spéciale ? Or, je trouve en cela seul un indice certain du bien que lui voulait la Reine des vierges, en récompense, sans doute, de l'amour qu'il avait pour elle. De même en effet

que le Fils de Dieu porte ses amis à la dévotion envers sa Mère, en signe de l'amour qu'ils ont pour lui, ainsi la divine Marie insinue à ceux qu'elle aime des sentiments de tendresse pour son Époux, et voit en cela la preuve de leur vénération et de leur amour pour elle-même.

12. — Dévotion de saint Vincent de Paul à saint Joseph.

Saint Vincent de Paul peut être cité comme un parfait serviteur de saint Joseph. Il aimait à le proposer à ses prêtres comme un modèle très-accomplis de leur sacerdoce. Il donna pour patron à ses séminaires ce glorieux patriarche qui, après avoir eu le bonheur d'élever lui-même le Fils de Dieu, en a obtenu une grâce particulière pour protéger ceux qui se préparent, dans la retraite, au saint ministère. Saint Vincent félicita le supérieur de sa communauté de Gênes de ce qu'il avait eu recours à la médiation du chaste Époux de la Mère de Dieu, pour se procurer des ouvriers remplis d'un saint zèle et capables de cultiver et de féconder la vigne du Seigneur, qui était alors couverte de ronces et d'épines. Il lui conseilla de dire ou de faire célébrer, pendant six mois, la messe en l'honneur de saint Joseph, dans une chapelle qui lui était dédiée. Il recommandait à ses missionnaires de se mettre, dans leurs courses apostoliques, sous la protection de saint Joseph, et d'employer tout

leur savoir et leur industrie pour inspirer aux peuples qu'ils évangélisaient la plus grande confiance en ce gardien fidèle de la Mère immaculée de Jésus, bien persuadé qu'on ne saurait rien faire de plus agréable à Marie que d'étendre le culte de celui que Dieu lui avait uni par des liens si étroits et si purs.

13. — Saint Joseph grand maître de la vie intérieure.

Saint Joseph est regardé dans l'Église comme le patron et le modèle des âmes intérieures ; voici un fait entre mille qui prouve combien il mérite ce titre : il est tiré d'une lettre du Père Surin au Père Lallemand de la compagnie de Jésus.

« En partant de Rouen, je me trouvais placé dans la voiture, près d'un jeune homme d'environ dix-huit ans ; son extérieur était des plus simples, et son langage celui d'un homme sans instruction ; domestique depuis plusieurs années, il n'avait rien appris, et ne savait ni lire ni écrire. Quel fut donc mon étonnement en conversant avec lui, de voir que ses lumières étaient admirables ! Il me parla en effet de la vie intérieure avec tant de clarté, d'abondance et de solidité, que j'en étais dans le ravissement, n'ayant jamais rien lu ni entendu d'aussi satisfaisant, ni d'aussi élevé sur cette matière. Il faisait une oraison perpétuelle. Je reconnus que les fondements de sa vie spirituelle étaient une grande simplicité, une profonde humilité et une pureté angé-

lique. Je profitai de sa simplicité pour découvrir beaucoup de choses de son intérieur ; mais son humilité m'en cacha davantage encore. L'ayant interrogé sur tous les points tant spéculatifs que pratiques de la vie intérieure, il satisfit à mes questions avec une capacité qui me remplit d'étonnement...

« Je m'avisai de lui demander s'il était dévot à saint Joseph. Depuis six ans, me dit-il, je me suis mis sous sa protection spéciale, d'après le conseil de Jésus-Christ lui-même : et là-dessus il se mit à faire le plus bel éloge des prérogatives de ce grand Saint, en m'assurant qu'il tenait tout cela du Sauveur lui-même. Ce Maître des âmes, comme il l'appelait, avait été le sien dans cette science suréminente qu'il possédait à un degré si étonnant. (*Lettres spirituelles du Père Surin*, t. I.)

14. — Grâces nombreuses obtenues par une religieuse en invoquant saint Joseph.

La pièce suivante nous a été remise par une religieuse d'une communauté très-dévouée à saint Joseph, à condition que nous laisserions sous le voile de l'anonyme ces marques d'une protection signalée. Nous les rapportons en leur laissant ce cachet de simplicité qui est une preuve de plus de la véracité de ce récit.

GRACES QUE JE CROIS BIEN SINCÈREMENT AVOIR REÇUES PAR LA
MÉDIATION DE MON PÈRE SAINT JOSEPH.

1° La persévérance dans ma sainte vocation au milieu des épreuves du noviciat. — Lorsque j'eus le bonheur d'entrer en religion, mon tempérament était épuisé; malgré cela et bien d'autres difficultés, grâce à ma fidélité à invoquer saint Joseph, j'ai senti ma confiance croître avec les obstacles et j'ai eu le bonheur de faire profession.

2° Le recueillement et la dévotion en récitant le chapelet que je ne pouvais plus dire depuis plusieurs années sans être assailli par une foule de distractions.

3° J'ai obtenu, par l'intercession de ce grand Maître de la vie intérieure, la grâce d'avoir un confesseur qui comprit bien et favorisât l'attrait que Dieu m'a donné pour imiter la vie cachée de l'Enfant Jésus. J'avais jusque-là éprouvé une peine extrême pour expliquer en confession les choses les plus nécessaires.

4° Une de mes tantes souffrait depuis nombre d'années les douleurs les plus aiguës. J'exposai tout simplement à saint Joseph le triste état de cette chère malade qui ne cessait de se lamenter jour et nuit. Peu de temps après, j'ai appris avec une consolation ineffable que, quoique ses douleurs fussent toujours aussi violentes, elle était calme, résignée, ne se permettant pas la moindre plainte.

5° Saint Joseph m'a découvert un piège très-dange-

reux que le démon m'avait tendu sous les apparences d'une bonne œuvre.

6° Il m'avertit de mes fautes journalières. Il me retient très-souvent lorsque je suis sur le point de faire une réponse imparfaite et me porte toujours à garder le silence, à me tenir dans la paix, dans le calme, dans la sainte indifférence, et l'amour du renoncement, ne me permettant pas de former aucun désir et de suivre en rien mon inclination naturelle.

7° Dans une circonstance où j'étais horriblement tourmentée par des pensées contre la foi, mon confesseur à qui j'en parlais me commanda de les repousser au nom de saint Joseph. Dès ce moment je me sentis délivrée, et si la tentation revenait, il me suffirait d'invoquer mon saint protecteur pour la dissiper aussitôt.

8° Dans une autre occasion, ma famille me pressait de faire en sa faveur des démarches auprès de quelques personnes par rapport à certaines choses qui lui donnaient de graves inquiétudes. Mais Dieu ne voulant pas que j'entrasse dans de pareils démêlés, je répondis à mes parents que je ferais pour cela tout ce qui dépendrait de moi, bien résolue d'ailleurs à n'employer que le crédit de mon bon Père saint Joseph qui ne manqua pas de tout arranger à la satisfaction de tout le monde.

9° A chacune de ses fêtes, saint Joseph ne manque pas de me mortifier ; cette année (1859) il m'a fait faire

la neuvaine qui précède le 19 mars, en me faisant mettre aux soulagements, en me disant *abandon* et *obéissance*. La neuvaine terminée, j'ai repris sans peine le train ordinaire de la communauté. A la belle fête de son Patronage, j'ai eu la même épreuve à subir, et s'il ne m'avait pas gardée, j'aurais succombé à la tentation de murmure en faisant des observations très-imparfaites.

J. M. J.

15. — Dévotion d'un Frère cuisinier à saint Joseph.

Jean Grange, Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, avait une dévotion toute filiale à saint Joseph. Une de ses pratiques habituelles était de réciter chaque jour ses litanies et d'autres prières en son honneur. Sous la conduite et à l'exemple de ce grand saint, il s'adonnait spécialement à la vie intérieure; et pour avoir moins d'occasions de perdre le recueillement dans son emploi de cuisinier, il aimait mieux, quoique assez faible, faire son ouvrage tout seul que de le partager avec des aides qui l'auraient obligé de rompre le silence. Sa santé, qui avait toujours été délicate, s'étant sensiblement altérée dans l'hiver de 1834, ses supérieurs l'envoyèrent se reposer à Saint-Acheul. Au lieu d'y reprendre des forces, il acheva de s'affaiblir, et tomba enfin dans un dépérissement total qui ne pouvait aboutir qu'à une mort prochaine. Quoiqu'il se doutât à peine du danger de son état, il

n'en fut pas moins fidèle à ses exercices religieux, et jamais, tant qu'il le put, il ne cessa d'invoquer de cœur et de bouche celui qu'il honorait depuis longtemps comme le Patron des agonisants. Ceux qui l'assistaient pendant sa maladie remarquèrent que toutes les fois qu'on lui suggérait l'invocation des noms sacrés de Jésus et de Marie, il ne manquait jamais, en les répétant, d'y ajouter de lui-même le nom de son cher protecteur, le nom de Joseph. La récompense d'une si constante et si vive dévotion ne se fit point attendre. Un peu avant sa mort, l'infirmier, ayant remarqué qu'il tenait les yeux fixés d'un air riant vers un endroit de la chambre, lui demanda ce qu'il regardait avec tant d'attention et de joie? « Saint Joseph! » répondit-il. — Saint Joseph! reprit l'infirmier; sans doute il vient vous chercher? — « Bientôt, » repartit le malade. Quelques moments après il expira, laissant tous ses Frères persuadés du bonheur qu'éprouve une âme dévote dans ce dernier passage, quand elle ne quitte son corps que pour tomber entre les mains d'un si puissant et si généreux ami. Cette heureuse mort arriva le 20 septembre 1834. (*Dévotion à saint Joseph*, 5^e édit.)

16. — Mort précieuse d'une fidèle servante de saint Joseph.

La vénérable sœur Anne de Saint-Augustin, carmélite, fut une de ces religieuses qui ressemblaient le mieux, pour la dévotion envers saint Joseph, à sainte

Thérèse, fondatrice de son Ordre. Tandis que cette âme sublime était aux prises avec la mort, quelques religieuses qui l'assistaient eurent le bonheur précieux de voir le cortège céleste que le Seigneur envoya à cette fidèle épouse pour l'accompagner dans son triomphe : parmi les saints de ce cortège divin, il y avait saint Joseph et sainte Thérèse.

Les assistants observèrent que la mourante, voyant sa cellule devenue comme un ciel terrestre, donna les plus grandes marques de joie; elle paraissait faire le plus doux accueil aux personnages célestes qui étaient venus la visiter; et ne pouvant contenir l'excès de sa joie, elle s'écria pendant trois fois : *Mes Pères! Mes Pères! Mes Pères!* comme pour avertir les religieux qui l'assistaient de se bien pénétrer d'un si doux et si beau spectacle, et de vénérer profondément saint Joseph et sainte Thérèse qui étaient présents pour la transporter au Ciel. En effet, une autre religieuse fort vertueuse qui demeurait au monastère de Saint-Clément, éloigné de celui où se trouvait la mourante, et qui, dans ce moment même, était en oraison afin que le Seigneur prolongeât la vie à la vénérable Sœur Anne, vit son âme glorieuse s'élevant vers le ciel au milieu de saint Joseph, de sainte Thérèse et d'un grand nombre d'Esprits bienheureux. (*In Hist. Reform. Carm.*)

17. — Visite de saint Joseph à un de ses serviteurs au lit de mort.

Le vénérable serviteur de Dieu, Alexis de Vigevano, religieux capucin, couronna une vie pleine de mérites, par une mort pleine de douceur. Un peu avant d'expirer, il pria l'un de ses Frères qui l'assistaient, d'allumer plusieurs bougies. Ceux-ci étonnés de cette demande, voulurent en savoir la raison : « C'est, répondit-il, « que Notre-Dame, avec son époux saint Joseph, de-
« vant venir me visiter dans quelques moments, il est de
« toute convenance qu'ils soient accueillis l'un et l'au-
« tre avec tout le respect possible. » Un instant après, on put reconnaître que déjà cette glorieuse visite avait lieu, car le moribond s'écria plein de joie : « Voilà la
« Reine du ciel, voilà saint Joseph ! mettez-vous à ge-
« noux, mes pères, pour les recevoir dignement. » Mais ce fut lui qui recueillit les premiers fruits de la présence de Marie et de Joseph ; car à l'instant il rendit son âme entre leurs mains. C'était le 19 mars, jour consacré au triomphe de saint Joseph, qui, pour récompenser ce bon religieux de la dévotion qu'il avait eue pour lui sur la terre, vint, le jour même de sa fête, le tirer d'exil et le faire jouir avec lui d'un triomphe éternel. (*Patrignani*, liv. II, ch. VII.)

18. — Dévotion du vénérable de La Salle à saint Joseph.

Rien de plus édifiant que la dévotion du Vénérable de La Salle envers saint Joseph. Il avait mis son institut dès sa naissance sous la protection de ce grand saint, et depuis ce temps-là il avait étudié tous les moyens de l'honorer et de le faire honorer. Dans cet esprit il disait tous les jours les litanies qui sont composées en son honneur, et il recommandait aux frères de les dire, à son exemple, afin d'obtenir de Dieu par son crédit l'esprit dont il était lui-même animé, lorsqu'il avait la conduite de Jésus enfant. Le jour de sa fête est devenu un des plus solennels de son Institut. Quelque malade qu'il fût, il se levait pour célébrer la sainte messe en l'honneur de cet aimable époux de la plus pure et de la plus sainte des vierges. Il parut dans sa dernière maladie, combien Notre-Seigneur avait agréable cette dévotion du bienheureux de La Salle pour ce grand saint, puisqu'il sembla faire un miracle pour lui donner moyen de la contenter, ainsi qu'il sera rapporté. Enfin il avait pris ce grand saint pour patron et protecteur de son institut; et il recommanda à ses Frères en mourant ce qu'il leur avait tant de fois recommandé en sa vie, de se distinguer par la dévotion à l'égard de saint Joseph. Ce qui le touchait le plus dans la vie admirable du saint époux de la Mère de Dieu, c'était sa grande docilité à la conduite

de la divine Providence, sa soumission aux ordres les plus fâcheux, sa prompte obéissance à la voix du Seigneur, sa vie cachée, sa chasteté angélique, et enfin sa tendresse et son amour pour Jésus et Marie, vertus qu'il était jaloux d'imiter en ce grand saint. Il y a bien réussi, car on peut dire à sa louange qu'il a été une vivante image de saint Joseph. Pour contenter sa dévotion envers ce grand saint, il a composé en son honneur de longues litanies tirées de l'Écriture sainte, qui expriment avec onction les sentiments de tendresse, d'affection et de zèle qu'il avait pour ce juste par excellence. (*Vie de M. de La Salle.* — An 1733.)

19. — La dernière messe du Vénérable de La Salle.

Atteint d'une maladie mortelle qui l'emporta au tombeau, le Vénérable fondateur des Frères des Écoles chrétiennes faisait des efforts inouïs pour triompher des douleurs qui l'accablaient, afin de continuer à remplir les devoirs de sa charge. Mais le mal devint sur la fin du carême si violent, qu'il obligea le serviteur de Dieu à se remettre au lit. A mesure qu'il sentait son corps s'affaiblir, la joie croissait en son âme et se montrait sur son visage. *J'espère, disait-il, que je serai bientôt délivré de l'Égypte, pour être introduit dans la véritable Terre promise.* La fête de saint Joseph approchait ; sa dévotion particulière envers ce grand Saint, qu'il avait choisi pour patron et protecteur de

l'institut, lui inspirait un ardent désir de pouvoir célébrer la sainte messe ce jour-là en son honneur ; mais il se contentait de le désirer, car il ne paraissait pas possible de le pouvoir faire sans une espèce de miracle. Cependant cette faveur que le serviteur de Dieu n'osait attendre, encore moins demander, lui fut accordée. La veille de la fête de ce saint, sur les dix heures du soir, il sentit ses douleurs diminuer et ses forces revenir. Il en fut si surpris lui-même qu'il s'imagina que c'était un songe et n'en parla à personne. Le lendemain matin lui apprit que ce retour subit de la santé n'était ni rêve ni imagination, car il se vit en état de se lever et de célébrer les divins mystères. Sa joie fut grande de pouvoir contenter sa dévotion : celle de ses enfants qui le crurent guéri par un miracle du Tout-Puissant, fut encore plus vive. Les uns et les autres bénirent, louèrent et remercièrent la bonté de Dieu et de leur patron saint Joseph. Le saint homme profita de cette faveur et monta à l'autel avec le recueillement et la ferveur que demandait la dernière messe de sa vie. L'air libre et dégagé avec laquelle il la célébra fit croire aux Frères que Dieu lui avait rendu la santé par l'intercession de saint Joseph. Ils s'empressèrent tous de lui demander des avis pour leur avancement spirituel, comme s'il eût été parfaitement guéri : il leur donna pour la dernière fois avec la facilité d'un homme vigoureux et robuste ; mais après avoir satisfait sa piété et celle de ses Frères, il rentra dans son

premier état, les forces lui manquèrent, et sa fin ne parut pas éloignée. Alors les Frères connurent à leur regret que la santé ne lui avait pas été rendue, mais seulement prêtée pour célébrer la sainte messe en l'honneur de saint Joseph, et satisfaire sa dévotion envers ce grand saint. En effet, peu de jours après, il s'endormit dans le Seigneur en joignant les mains et en jetant vers le ciel un dernier regard plein d'amour et de confiance. (*Vie de M. de La Salle. — An 1733.*)

20. — Saint Joseph secourt les religieuses dans les besoins temporels.

Les saints ont coutume d'aider dans les nécessités relatives à l'office et au ministère qu'ils ont exercés eux-mêmes. Comme le glorieux saint Joseph fut ouvrier, qu'il traita avec Jésus-Christ et sa Mère de la fondation de l'Église catholique, il est encore maître et ouvrier des fondations de tous les monastères, dans l'édifice spirituel et en la plupart des constructions matérielles. On l'y a vu quelquefois s'intéresser miraculeusement. Je rapporterai au sujet du monastère d'Avila ces paroles de la Mère Thérèse de Jésus : « Me trouvant un jour dans l'impuissance de rien donner à certains ouvriers, je ne savais plus que devenir. Saint Joseph, mon véritable père et bien-aimé protecteur, m'apparut et me dit de ne point craindre, de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Je le fis sans avoir un denier dans ma bourse, et

Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent (1). »

Je pourrais redire encore bien des prodiges dans la construction de beaucoup d'autres maisons religieuses ; il me parait impossible qu'on eût pu les conduire à leur terme si ce glorieux saint n'y avait mis les mains. Deux livres sont déjà écrits sur ce sujet : celui des fondations de maisons de femmes, par la Mère Thérèse, l'autre que j'ai préparé sur les fondations des couvents d'hommes ; j'espère qu'il verra bientôt le jour. Le peu qui est rapporté ici suffira pour ranimer la dévotion à ce saint dans le cœur de tous ceux qui ont à élever quelque édifice. (*Excellences de saint Joseph*, par le Père Gratien.)

21. — Touchante simplicité d'un bon serviteur de saint Joseph.

Le bienheureux Gaspard Bon, de l'ordre des Mineurs, mérita à juste titre d'être compté parmi les pieux serviteurs de saint Joseph les plus empressés à lui faire la cour, puisqu'il ne cessait de converser en esprit avec la Sainte Famille, dans la maison de Nazareth. Et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, ce saint religieux avait toujours sur les lèvres ces noms sacrés : *Jésus, Marie, Joseph*. Ces trois noms étaient pour lui comme trois rayons du miel le plus doux ;

(1) *Vie de sainte Thérèse*, c. XXXIII.

aussi il n'est pas étonnant qu'il ne sortît de sa bouche que des paroles de la plus suave dévotion. C'était en effet quelque chose de bien doux que d'entendre ce bon religieux, soit qu'il fit une demande, soit qu'il donnât une réponse, toujours commencer et finir par les noms de *Jésus, Marie, Joseph*, qu'il prononçait avec le plus profond respect. Ces trois noms lui servaient d'introduction, de parenthèse, d'admiration. *Jésus, Marie, Joseph*, mon Frère, ouvrez-moi la porte, disait-il au portier quand il était sur le point de sortir du couvent. *Jésus, Marie, Joseph*, mon Père, soyez le bienvenu, disait-il en le saluant, au religieux qui arrivait ; ainsi dans toutes les occasions son *Jésus, Marie, Joseph* était toujours sur ses lèvres.

Quand il toucha à sa dernière heure, il désira que les religieux qui l'assistaient, lui répétassent continuellement ces noms bénis, si propres à inspirer la plus vive confiance, afin de lui adoucir par cette harmonie toute céleste les douleurs de l'agonie et les angoisses de la mort. En effet, au moment où sa langue achevait d'invoquer encore une fois *Jésus, Marie, Joseph*, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, laissant tous ses frères pénétrés de la plus vive admiration pour sa tendre confiance en la Sainte Famille.

22. — Promesse de célébrer neuf messes en l'honneur de saint Joseph.

Pendant la peste qui désola la ville de Lyon en 1638,

plusieurs guérisons miraculeuses furent obtenues par l'intercession de saint Joseph. Nous nous contenterons de rapporter la suivante, racontée par un témoin oculaire et digne de foi, dans un ouvrage qui fut imprimé à cette époque.

« Le Père Melchior du Fang, de la compagnie de Jésus, occupé depuis un mois à servir ceux qui étaient en quarantaine, fut atteint de la peste ; la maladie fit des progrès si rapides qu'on ne conserva plus aucun espoir de le sauver. A l'agonie depuis trois jours, il était au moment d'expirer, lorsqu'un de ses confrères avec qui il était lié, fit vœu d'inviter le moribond, dans le cas où il guérirait, à célébrer neuf messes en l'honneur de saint Joseph dans l'église qui lui était consacrée s'engageant à les lui servir. A peine ce vœu était-il fait, qu'aussitôt le malade recouvra la parole, se trouva beaucoup mieux, et fut dans peu de jours entièrement guéri. »

C'est à cette occasion que le Père de Barry composa son ouvrage sur la *Dévotion à saint Joseph*, qui, quoique médiocre et rempli de choses extraordinaires, arriva en peu de temps à la vingt-sixième édition, tant était grande la confiance des habitants de Lyon pour saint Joseph. (De Barry, p. 246.)

23. — Pratiques du Père de Barry.

Le Père Paul de Barry de la Compagnie de Jésus se distingua par une tendre dévotion à saint Joseph. Il

recueillait avec bonheur tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de son glorieux patron. Il composa en son honneur en 1639 un opuscule qui eut en peu de temps vingt-six éditions, et le dédia à saint Joseph lui-même, en reconnaissance de ce que par sa protection lui et tous ses confrères de Lyon avaient échappé aux ravages de la peste qui venait de désoler d'une manière effrayante cette grande ville.

Sur ses vieux jours, ce fidèle serviteur de saint Joseph avait la pieuse habitude de répéter en toute occasion : Vivent Jésus, Marie et Joseph ; et il se faisait à ce sujet un reproche naïf que je ne veux pas omettre. Dans ma jeunesse, disait-il, ayant conçu pour saint Alexis une affection particulière, j'accolais sans cesse son nom aux noms sacrés de Jésus et de Marie ; c'est qu'alors je ne connaissais pas bien saint Joseph ; mais depuis que j'ai su apprécier son excellence, j'ai changé de formule, en sorte que maintenant je ne puis me lasser de dire et de répéter sans cesse : Vivent Jésus, Marie et Joseph.

24. — Les mauvaises confessions réparées.

Pour encourager les âmes timides qui, après avoir commis quelque faute grave, rougissent de la confesser, nous allons citer un exemple qui servira tout à la fois à vaincre cette fausse honte et à faire implorer le secours de saint Joseph.

Une personne pieuse ayant eu le malheur de com-

mettre une faute grave, contraire au vœu de chasteté qu'elle avait fait, ne sachant comment vaincre la honte qu'elle avait de le déclarer en confession au ministre de Dieu, persévéra pendant quelque temps dans son coupable silence, quoiqu'elle éprouvât les plus cruels remords et les plus douloureuses angoisses. Enfin, ne pouvant plus tenir contre les cris de sa conscience, elle résolut pour son bonheur d'avoir recours à l'intercession de saint Joseph, pour se défaire de ses craintes et de sa honte à avouer son crime à son directeur; et elle récita pendant neuf jours une hymne et une oraison en l'honneur de ce saint. Sa neuvaine était à peine finie, qu'elle se trouva pleine du courage nécessaire pour surmonter sa crainte : elle alla se jeter aux pieds de son confesseur et lui révéla toutes ses fautes sans éprouver la moindre peine, et sortit du confessionnal remplie de consolation. Pour mériter, tout le temps de sa vie, d'avoir saint Joseph pour protecteur, et pour gardien de son cœur, elle ne cessa jamais de l'honorer sincèrement, portant sur elle, même pendant la nuit, une de ses images, afin qu'elle lui servît comme de bouclier contre les assauts de ses ennemis spirituels, ainsi que contre les mauvais songes, avouant que ce glorieux saint l'avait continuellement protégée, et qu'il lui avait fait les grâces les plus singulières.

Ce fait est rapporté par le Père de Barry, chap. II, dans son livre *Dévotion à saint Joseph*, comme le tenant de la personne elle-même.

25. — Salulaire avertissement de saint Joseph.

Un gentilhomme vénitien fort dévot à ce grand saint avait coutume de réciter tous les jours en son honneur quelques prières devant son image ; cette dévotion ne l'empêcha pas de commettre une faute mortelle. En cet état il tomba malade. Comme d'abord le mal ne parut pas dangereux, le malade ne s'occupait que du rétablissement de sa santé et pensait peu aux besoins de son âme. Peut-être les aurait-il entièrement oubliés, si son saint protecteur ne l'eût averti dans une vision qu'il n'avait pas de temps à perdre, qu'il fallait au plus tôt mettre ordre à sa conscience et se disposer à paraître devant Dieu. Le malade, touché, obéit sans délai ; il reçut les sacrements avec les sentiments d'une parfaite résignation, et, assisté de saint Joseph à ce moment terrible, il rendit paisiblement son âme à Dieu, invoquant avec confiance Jésus, Marie et Joseph.

26. — Touchants aveux sur le pouvoir de saint Joseph.

Un prêtre, distingué par sa science et par les services qu'il a rendus à l'Église, sachant que nous travaillions à recueillir des exemples à la gloire de saint Joseph, nous a fait l'honneur de nous adresser les lignes suivantes, que nous reproduisons textuellement :

« Le glorieux saint Joseph m'a été si utile par sa

toute-puissante protection, que je dois, par reconnaissance, de dire bien haut une partie des bienfaits dont il m'a favorisé, tout indigne que j'en étais. En entrant dans le sacerdoce, sentant ma faiblesse et mon infirmité pour remplir dignement ses fonctions sublimes, je me consacrai à saint Joseph, le matin de mon ordination. Après quelques années, occupé du ministère et fatigué de mille manières, j'allai prendre quelque repos chez une famille de ma connaissance, retirée dans un château à la campagne. Là je fus préservé d'une mort subite et violente par la protection du glorieux saint Joseph. L'accident affreux où j'aurais dû périr ne me laissa qu'une légère douleur. Il me sera permis de l'avouer à ma honte, je n'étais nullement préparé à paraître devant Dieu en ce moment. Ainsi je dois à mon incomparable protecteur non-seulement la vie du corps qu'il m'a conservée, mais aussi la vie éternelle que j'avais mise en danger dans une mort si subite et si imprévue.

« Ma dévotion et ma confiance envers lui redoublèrent ; mais je dois le dire, je ne faisais rien ou presque rien pour lui, c'était plutôt un sentiment du cœur qu'un culte spécial. Environ trois ans après, ma réputation fut mise en un danger évident d'être perdue par suite de circonstances inutiles à dire ici. Mon tout-puissant protecteur, par un véritable miracle, je l'atteste ici, sut me mettre à l'abri de ce malheur. Contre toute attente, je ne souffris nullement dans mon honneur

que je regardais comme irrévocablement perdu :

« Mon glorieux patron, dont j'avais adopté le nom, ne se contenta pas de m'avoir ainsi comblé de grâces : quelques années après il m'appela à la sublimité de la vocation religieuse. Il y avait bien des obstacles pour moi, mais le glorieux saint les aplanit tous et je pus enfin me consacrer à Dieu dans un Ordre religieux. Il m'est donc permis de dire : Que ne dois-je pas à saint Joseph ? O vous surtout, prêtres du Seigneur qu'il aime tant, priez-le, ayez confiance en lui, et vous éprouverez comme moi les doux effets de sa toute-puissante protection.

« Puissent ces paroles véridiques, mais qui ne peuvent dire toute la vérité, contribuer à la dévotion de notre glorieux saint ! — Ainsi saint Joseph m'a sauvé la vie du corps, a mis à l'abri la vie de mon âme, a préservé ma vie civile et m'a obtenu la grâce d'une vie parfaite. Gloire éternelle lui en soit rendue au ciel et sur la terre ! »

27. — Confiance filiale du pieux Boudon en saint Joseph.

Le pieux Boudon, grand archidiacre d'Évreux, mort en odeur de sainteté, associait saint Joseph à l'amour ardent dont son cœur brûlait pour Jésus et Marie. Il en parlait avec une douce émotion, qui répandait la joie sur son visage. Il solennisait sa fête avec la plus touchante piété. A l'exemple du célèbre Gerson, il aimait

à prêcher ses privilèges et sa gloire. Il tarissait moins sur ses louanges que l'Égypte entière sur celles de l'ancien Joseph.

Il disait qu'après la glorieuse Vierge, il a sans contredit été le plus éclairé de tous les saints; qu'au seul nom de père de Jésus et d'époux de Marie, il n'y a sur la terre ni titres, ni qualités qui ne doivent s'évanouir, et que comme l'a remarqué un ancien Père, il tient dans le ciel le premier rang après l'Homme-Dieu et sa sainte Mère, comme dans l'Évangile il tient le premier rang après l'un et l'autre.

De ces principes il concluait que le pouvoir de ce grand saint passe les bornes de notre conception; que sa charité est plus étendue que tous nos besoins et qu'ainsi sont très-heureux ceux qui ont recours à sa puissante protection et qui ne se lassent pas de l'invoquer.

Pour lui il l'invoquait assidûment, mais jamais avec plus de ferveur, et en même temps avec plus de succès que quand il avait à traiter avec des personnes tourmentées par le démon. C'est que l'orgueil qui fait le caractère de ce prince des superbes, ne peut être mieux confondu que par la vraie et parfaite humilité: et quelle plus prodigieuse humilité que celle d'un saint qui, maître en quelque sorte du Maître du monde, n'a vu dans son élévation que des motifs de silence, de retraite et d'anéantissement.

Voici quelques extraits des lettres du pieux Boudon

dans lesquelles il laisse épancher sa belle âme pleine d'amour pour saint Joseph :

« Faisant réflexion sur les soins de la divine Providence, ma toujours très-bonne et fidèle mère, sur ma misérable personne, j'entre dans des étonnements dont il m'est difficile de revenir et je me suis trouvé pressé aujourd'hui, 19 janvier, d'offrir le très-divin Sacrifice pour en remercier Dieu tout bon et tout miséricordieux, ne pouvant jamais assez dignement le remercier, et en même temps je me suis trouvé appliqué fortement à sa divine providence sur l'incomparable saint Joseph qu'il a élevé à un honneur capable de donner une sainte envie aux séraphins, l'ayant choisi pour prendre le soin d'un Homme-Dieu qui a bien voulu, par une conduite impénétrable, s'y assujettir, et ensuite à sa divine providence sur cet admirable saint dans la dépendance où il a été sans réserve, sans raisonner sur sa conduite, dans un abandon merveilleux à tous ses desseins. Ensuite j'ai offert le très-divin Sacrifice en son honneur, faisant brûler un cierge devant sa sainte image, qui est dans la chapelle où je célèbre ordinairement, afin que sous sa protection paternelle la divine Providence exerce d'une manière particulière et donne les secours aux personnes dont elle se sert à mon égard, les mettant toutes sous ses divins soins. Ainsi, je lui ai offert le très-divin sacrifice pour vous mettre sous la protection spéciale de ce grand saint. Sainte Thérèse assurait qu'elle n'avait

jamais rien demandé à Dieu, par sa sainte intercession, qu'elle ne l'eût obtenu. »

Dans une autre circonstance, il écrivait à un prêtre les lignes suivantes :

« J'ai fait réponse aux religieuses de Magny, et je leur ai écrit afin qu'elles s'uhissent à une neuvaïne que je fais en l'honneur de saint Joseph, et qu'il me semble que notre bon Seigneur m'a inspirée, pour lui demander, par les services que ce grand saint lui a rendus, lorsqu'il était en cette vie, la grâce de le servir et de l'adorer en esprit et en vérité, et en qualité de l'un de ses membres ; c'est-à-dire, n'agissant que par les mouvements de son divin Esprit, ne vivant que de sa vie, et ne souffrant que par sa sainte opération. Notre-Seigneur a dit à une sainte âme qu'il écouterait volontiers les demandes qu'on lui ferait par les services que saint Joseph lui a rendus. Oh ! ne plus être, ne plus vivre, ne plus agir, ne plus parler, ne plus souffrir que pour Dieu seul ; en Jésus, lui étant uni comme son membre ; et par Jésus, par l'opération de son Saint-Esprit en toutes choses, car il doit agir dans tout son corps mystique comme l'âme dans le corps naturel. »

28. — Pieux sentiments de Boudon pour la Sainte Famille.

Le pieux Boudon, si connu par ses livres de piété où respire un si grand esprit de foi, avait la plus tendre

dévotion pour saint Joseph. Il semblait, dit son historien, se surpasser lui-même lorsqu'il s'agissait de glorifier la sainte Famille du Verbe incarné. Sa foi y trouvait et des grandeurs et des exemples qu'un cœur tiède n'y découvrira jamais. Il la regardait comme le parfait modèle des vrais fidèles et de toutes les maisons chrétiennes. « Cette Famille sainte, disait-il, n'avait que Dieu seul pour tout bien. Elle vivait dans l'obscurité, dans les souffrances, peut-être dans le mépris et très-sûrement dans la pauvreté ; l'adorable Trinité lui tenait lieu de tout, et elle se perdait heureusement dans son amour et dans sa contemplation ; mais que de grâces coulaient de là dans les cœurs de Marie et de Joseph. »

A mesure que le saint homme approfondissait les faveurs que Dieu répandait avec tant d'abondance sur ces deux grandes âmes, il entra, comme la reine de Saba, et à plus juste titre qu'elle, dans ce trouble paisible, où l'esprit et les sens sont comme interdits. « O aimable Sauveur, disait-il au saint Enfant Jésus, ô Dieu si divinement caché à Nazareth, je veux, le reste de mes jours et, si vous me faites miséricorde, pendant toute l'éternité, honorer, bénir, louer votre vie cachée. Et comment ne serait-elle pas l'objet de mon admiration, elle qui ravit les saints dans les siècles des siècles ! »

Voici la belle formule dont se servait le pieux Boudon pour se consacrer à saint Joseph : les âmes pieuses s'en serviront avec bonheur pour honorer leur glorieux patron :

« Je me prosterne en votre sainte présence, ô grand saint Joseph ! et vous honore comme le chaste époux de la Mère de Dieu, le Chef de la plus sainte famille qui fut jamais, le père nourricier de Jésus-Christ, le fidèle dépositaire des trésors de la très-sainte Trinité. Je révère en votre personne le choix de Dieu le Père, qui a voulu partager avec vous son autorité sur son Fils; le choix de Dieu le Fils, qui a voulu dépendre de vous, et devoir au travail de vos mains sa subsistance; le choix du Saint-Esprit, qui a voulu vous confier son Épouse chérie et vous la donner pour compagne. Je vous félicite du bonheur que vous avez eu de porter Jésus-Christ entre vos bras, de l'appuyer sur votre sein, de l'embrasser amoureusement, de l'arroser de vos larmes pendant les saintes caresses dont vous étiez si souvent favorisé par ce divin Enfant. Qui pourrait comprendre tous les trésors de lumières, de sagesse et de grâces que vous avez acquis, et dont vous aviez été comme inondé pendant les trente années que vous avez passées avec Jésus et Marie ? Pénétré de respect et d'amour à la vue de vos grandeurs et de votre sainteté, je vous offre et je vous consacre mon cœur. Après Jésus et Marie, vous en serez le maître et le directeur. Je vous regarderai désormais comme mon père et mon protecteur; daignez me regarder comme votre enfant; faites-moi sentir les effets de votre grand crédit auprès de Dieu, et votre tendre charité pour moi; obtenez-moi une sincère conversion et toutes les grâces dont j'ai besoin pour remplir ses adorables

desseins. Obtenez-moi cet esprit de recueillement, cette vie intérieure, cette fidélité à la grâce, cette union intime avec Dieu, cette profonde humilité de cœur, cette parfaite conformité à sa pure et très-sainte volonté, cette patience dans les adversités, cette estime, cet amour des croix, ce parfait abandon à la conduite du Seigneur, cette confiance à ses volontés, surtout cet amour ardent pour la personne sacrée de Jésus-Christ et pour sa sainte Mère, qui ont fait votre caractère particulier. Prenez, ô grand saint ! sous votre protection les âmes intérieures, surtout celles qui, à votre exemple, écoutent et imitent Jésus et Marie dans la retraite et dans le silence. Enfin, par le privilège de votre très-heureuse mort entre les bras de Jésus et de Marie, obtenez-moi, ô grand saint ? une mort semblable à la vôtre, dans le dévouement parfait de ma volonté à Jésus et à Marie ! Ainsi soit-il. »

29. — La statue de saint Joseph achevée malgré les démons.

La Vénérable Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus, fondatrice de l'institut de Notre-Dame du Refuge des vierges et filles pénitentes, honorait d'un culte particulier le glorieux saint Joseph. Elle aimait à célébrer ses prérogatives et ses sublimes vertus. En action de grâces de toutes les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu par l'intercession de ce grand saint, elle en fit faire une statue d'argent ; et comme on vint lui dire que l'ou-

vrier qui y travaillait, quoique très-habile dans son art, ne pouvait l'achever, par quelque empêchement secret et inconnu, elle se mit en prières, demandant à Notre-Seigneur par le souvenir de tout ce que saint Joseph avait souffert pour lui, de vouloir bien éloigner les obstacles. Sa prière n'était pas achevée que la statue du glorieux époux de Marie se fit avec une grande perfection et une merveilleuse facilité. La vénérable servante de Dieu connut par révélation que c'étaient les démons qui empêchaient de terminer l'image d'un saint dont ils redoutent extrêmement le pouvoir auprès de Jésus et de Marie. (*Vie de la Vénérable Élisabeth*, par Boudon.)

30. — La mère consolée par saint Joseph.

Pendant la peste de 1638, un enfant de la ville de Lyon, nommé Martin, fut attaqué de cette maladie cruelle. Déjà sa mère désolée le pleurait comme mort, lorsqu'on lui suggéra de recommander à saint Joseph cet enfant, qui n'avait que quatre ans. « Oh ! oui, dit-elle, c'est bien à saint Joseph que je le recommanderai, car c'est le jour de sa fête qu'il est venu au monde. » Aussitôt elle se mit à l'invoquer. Cependant, son père étant venu, deux heures après, voir le petit malade, le trouva dans un si triste état, qu'il le crut perdu sans ressource. Il en avertit sa femme. Celle-ci reconnut qu'en effet, il paraissait toucher à sa dernière heure. Néanmoins elle ne perdit point courage, et, prosternée au pied du

lit, elle continua d'invoquer le saint. Elle priait encore, lorsque tout à coup le moribond demanda à manger, puis à se lever : il était complètement guéri. La mère, pleine de joie et de reconnaissance, offrit à l'autel de saint Joseph un petit tableau où étaient représentées la maladie et la guérison de son fils. Ce miracle accrut singulièrement la confiance et la dévotion publiques, et devint ainsi le principe d'une multitude de grâces non moins merveilleuses, que le saint se plut à répandre sur la ville. (Le Père de Barry.)

31. — Les sept mercredis en l'honneur de saint Joseph.

La sœur Marie-Thérèse Nicolie, religieuse de Sainte-Marie de la Prière, à Malamocò, en Italie, fut assaillie d'une complication de diverses maladies qui ne cessèrent de la tourmenter pendant dix années entières. Le mal commença par une violente attaque d'apoplexie dont on la fit revenir à force de remèdes. Bientôt après, elle éprouva des accidents d'épilepsie, auxquels se joignirent des maux de nerfs qui faisaient courber et roidir ses membres, et qui lui ôtaient tout mouvement, tout sentiment, durant plusieurs heures chaque fois. Survint encore une paralysie universelle, puis des douleurs aiguës en différentes parties du corps, puis des palpitations de cœur, puis des fièvres pernicieuses qui la mirent plus d'une fois à l'agonie, et enfin une contraction de muscles qui lui raccourcit la jambe droite

de dix-sept centimètres. Après plusieurs années de souffrances, le Seigneur, jugeant qu'il était temps de mettre un terme à ses épreuves, fit arriver jusqu'à ses oreilles le bruit d'une guérison miraculeuse que saint Joseph venait d'opérer à Venise. Elle résolut de recourir à ce grand saint, et de faire en son honneur le pieux exercice de sept mercredis avec quelques-unes de ses compagnes. Le premier des sept qui tombait le 26 mars 1710, après la sainte communion, elle eut une de ces terribles crises dont nous avons parlé plus haut, qui lui ôta tout à la fois la parole, le mouvement, le sentiment, et la laissa comme morte l'espace d'un quart d'heure. Quand elle revint à elle, ses Sœurs l'encouragèrent à réclamer avec une foi vive les secours du saint: Elle le fit, et demanda trois fils du vêtement de la statue que l'on voit dans l'église qui lui est dédiée à Venise. Après les avoir avalés, il lui sembla qu'une main visible tirait sa jambe droite et lui rendait sa longueur naturelle. Sentant alors ses forces revenir, elle se leva d'elle-même du siège où elle était assise, et commença à marcher en remerciant Dieu et saint Joseph. Toutes ses infirmités, tous ses maux avaient en même temps disparu. (Patrignani, liv. II, ch. VIII.)

32. — La Préparation à la sainte messe.

Lorsque vous approchez du saint autel, dit le Père Jacquinot, soit pour offrir à Dieu le Sacrifice non san-

glant de son Fils, si vous êtes prêtre, soit pour communier seulement, si vous ne l'êtes pas, recommandez-vous particulièrement à la Trinité créée, considérez qu'elle vous invite à une action si auguste, espérez qu'elle vous comblera de ses grâces, si vous lui rendez l'honneur et les remerciements qu'elle a droit d'exiger et d'attendre de ceux qui sont admis à la participation de ce mystère, lequel est occupé et rempli de telle façon par Jésus, que Marie et Joseph y ont aussi quelque part. Jésus, qui est l'adorable instituteur de ce divin sacrement, Jésus, qui s'est lui-même caché sous les espèces du pain et du vin, sous lesquelles nous l'adorons tous les jours sur nos autels, Jésus, qui ne s'est mis en cet état que pour l'amour des hommes, ne souhaite rien tant sinon qu'ils le reçoivent et logent dans leurs cœurs, avec les dispositions requises. Tel était sans doute le cœur de ce bon prêtre très-dévoit à la Trinité créée, que Dieu favorisa tant, au rapport de Moralez qui dit l'avoir connu, en lui faisant voir plusieurs fois au temps de la consécration et de la communion la sainte Vierge et son cher époux regardant d'un visage souriant tantôt Jésus-Christ en la sainte hostie, et tantôt le prêtre qui la tenait entre ses mains, et puis récitant l'un après l'autre l'évangile qui se lit à la messe du très-auguste Sacrement. Notre-Dame commençait de cette sorte : *Ma chair est vraiment viande ; saint*

Joseph poursuivait disant : *Mon sang est vraiment breuvage* (1) ; et ainsi tous deux allaient continuant jusqu'au bout ; pendant quoi l'archange Gabriel, placé entre l'Épouse et l'Époux, adorait profondément Notre-Seigneur, et proférait ces paroles capables de jeter tous les esprits dans l'admiration, et de les remplir d'une consolation ineffable : *Voilà le Pain des Anges devenu la nourriture des voyageurs ; en vérité c'est le Pain des enfants, qu'il ne faut pas jeter aux chiens* (2). Certes, ce spectacle était bien doux, et cet entretien bien charmant !

33. — Un officier de marine converti par saint Joseph.

Voici comment monseigneur Luquet, évêque d'Heisebon, raconte une circonstance touchante de son voyage dans l'Inde :

« Parmi les chefs ou les matelots du navire, la plupart d'entre eux semblaient être bien éloignés de vouloir participer aux divins sacrements. Le temps de Pâques approchait, et rien ne semblait indiquer que personne dût en profiter pour se réconcilier avec Dieu. Nous ne cessions de prier pour eux ; nous sacrifions une grande partie de nos soirées et même de nos nuits à visiter la dunette pour nous entretenir avec eux de leurs af-

(1) Joan., vi, 56.

(2) *Offic. festi corp. Christi. Moral., Comm. in 1. Matth. 4, tr. XIII, n. 21.*

fares, de leurs familles et de leurs affections, espérant par là gagner leur confiance et leur parler de conversion. Notre bon Maître daigna bénir nos efforts ; et nous eûmes particulièrement à le bénir des fruits de la confiance que nous avons placée dans le pouvoir d'un saint, à qui, selon le témoignage de sainte Thérèse, on n'a jamais rien demandé en vain. Un des officiers se rendit d'abord, puis l'autre, puis différentes personnes de l'équipage. Et voici quelle en fut l'occasion. Je note ceci afin qu'on y trouve un nouveau motif de confiance à l'égard du grand saint dont la puissance a eu tant de part à ce triomphe de la grâce de Jésus-Christ.

« Quelque temps avant l'époque dont je parle, M. Sohier, l'un de nos confrères, âme candide et sainte qui inspirait à tous une sincère affection, parlant à l'un des officiers du pouvoir de saint Joseph, et lui rappelant ce qu'en dit sainte Thérèse, cette pieuse conversation porta son fruit.

« Le jour même où l'Église célèbre la fête de ce grand Patriarche, l'officier en question se trouvait de quart au moment où M. Sohier disait la sainte messe dans la chambre ; l'officier jeta un coup d'œil sur l'autel ; et tout en continuant sa conversation sur la dunette avec une autre personne, il lui vint en pensée de demander à Dieu sa conversion en s'appuyant sur ce que lui avait dit notre cher confrère. Il était alors environ sept heures du matin. Le soir, à peu près à la

même heure, j'étais seul assis dans un coin de la dunette, attendant toujours, comme nous le faisons tous, le moment où je trouverais un cœur disposé à recevoir une parole de salut. Ce moment était venu pour l'officier dont je parle. Il passa près de moi, je lui adressai la parole. Après avoir longtemps causé de choses indifférentes, la conversation arriva aux choses sérieuses de la fin dernière. Vers minuit il était à mes pieds m'avouant ses fautes et demandant à Jésus pénitence et repentir. Avant cela il m'avait raconté ce qui lui était arrivé le matin ; l'un et l'autre nous nous réunîmes en actions de grâces pour le grand saint à l'intercession duquel l'heureux converti devait une telle faveur. Nous nous revîmes ensuite pendant plusieurs nuits, et enfin il eut le bonheur de s'approcher de la sainte Table et de consoler ainsi notre cœur à tous.

Cette grâce ainsi obtenue me toucha, et pour augmenter ma foi autant que pour témoigner à Dieu de la part de son serviteur une vive reconnaissance, je fis vœu de célébrer une fois la messe en l'honneur de saint Joseph pour chaque personne qui s'approcherait aussi des sacrements jusqu'à notre arrivée à Pondichéry. Cette marque de confiance ne fut pas vaine ; car peu de jours après le lieutenant du bord consentit avec la plus grande bonne volonté à faire ce qui dépendait de lui pour rentrer en grâce avec Dieu. Le temps pascal n'était pas encore écoulé lorsqu'il eut le bonheur de se nourrir de la Chair sacrée de Jésus.

« D'autres personnes du navire témoignèrent également le désir de suivre la même voie. »

34. — La dette remise en l'honneur de saint Joseph.

La vénérable Claire-Marie, ayant un jour trouvé une image de piété qui représentait un *Ecce Homo*, la plaça tout près de l'image de saint Joseph, auquel elle dit avec une pieuse simplicité : « C'est à vous à tirer du trésor de Jésus souffrant tout ce qui est nécessaire aux besoins de la maison. » Jamais sa dévotion ne parut avec plus d'éclat que, lorsque, étant devenue supérieure du monastère, elle put distribuer des aumônes en l'honneur d'un saint toujours prêt à la secourir, et lui donner ainsi quelque gage de sa reconnaissance. C'est ce qu'elle faisait surtout le jour de sa fête : elle habillait complètement un pauvre vieillard, et donnait des aumônes à beaucoup d'autres indigents, autant que le permettait l'état religieux. Parmi les pauvres qu'elle assistait en l'honneur de saint Joseph, il arriva un jour que la meilleure part échut à un malheureux charpentier, débiteur du monastère. Le bonheur de Claire-Marie fut qu'il s'appelait Joseph, et que sa profession lui donnait un trait de ressemblance de plus avec le saint patriarche. A la vue de ces rapprochements, qui paraissaient ménagés par la Providence, elle lui remit sur-le-champ toute sa dette. Cet acte ne suffit pas encore à sa piété : apprenant que ce

malheureux était chargé d'enfants, elle trouva le moyen de procurer une dot à sa fille.

35. — Combien il est avantageux de placer des monastères sous l'invocation de saint Joseph.

Les Carmélites avaient fondé un couvent à Consuegra, en Espagne ; mais la mort prématurée du pieux fondateur leur enleva presque toutes leurs ressources, dans le temps même où elles commençaient à bâtir l'édifice qu'elles devaient occuper. Elles se voyaient réduites à une extrême nécessité, lorsqu'un Père de la réforme, qui était alors à Consuegra, alla trouver la Prieure et lui dit : « Votre monastère est
« sous l'invocation de saint Joseph, notre père ; à ce
« titre il lui appartient. Vous savez assez, d'ailleurs, par
« expérience, ce qu'il peut auprès de Dieu. Voulez-
« vous qu'il vienne à votre secours ? Faites toutes une
« communion solennelle en son honneur ; j'ai la
« confiance qu'il n'en faudra pas davantage pour
« qu'il vous tire de votre peine. » Ce conseil fut suivi : le lendemain, le même Père, passant sur la place publique rencontra un notaire qui lui dit avoir appris que les Carmélites cherchaient vainement des fonds à emprunter, qu'il s'offrirait bien à leur rendre ce service de charité, si l'on pouvait obtenir le consentement de sa femme qui y avait une grande répugnance. Là-dessus, le religieux alla voir la dame, pour essayer de la fléchir. Il la trouva si obligeante et si généreuse,

que, loin de s'opposer à l'emprunt, elle lui parut regarder comme une faveur la permission d'employer sa fortune à pousser la construction du monastère. A ce changement inespéré, se joignirent d'autres circonstances si extraordinaires et si heureusement amenées, qu'il devint impossible de ne pas y reconnaître l'intervention d'un saint, jaloux de récompenser la foi de ses dévotes servantes. (*Dévotion à saint Joseph, etc.*)

36. — Faveurs signalées obtenues par saint Joseph.

En 1823, dans une des maisons succursales du petit séminaire de Saint-Acheul, connue sous le nom de Saint-Joseph de Blamont, on venait d'élever une belle chapelle en l'honneur de saint Joseph. Tous les élèves se préparaient par une pieuse neuvaine à la cérémonie de la bénédiction. Le premier jour de la neuvaine, le supérieur de la maison rencontre un jardinier qui demeurait dans le voisinage. Ayant remarqué de la tristesse sur son visage, il lui en demanda la cause : « J'ai, répondit-il, deux enfants depuis longtemps malades, et tous les remèdes et les secours de l'art sont inutiles. » Le supérieur, touché de compassion, l'engagea à recourir au souverain médecin par l'entremise de saint Joseph. « Je vais, reprit le jardinier, commencer une neuvaine à ce grand saint avec plusieurs membres de ma famille, qui ont le bonheur de porter son nom ; veuillez, je vous prie, vous unir à nous. » Rentré chez lui plein de confiance, il met de côté-tous

les remèdes, et commence, de concert avec les siens, une neuvaine au saint Époux de Marie. Dès le premier jour, la fièvre et l'enflure diminuèrent sensiblement, les jours suivants toutes les mauvaises humeurs dont ces pauvres enfants étaient remplis se dissipèrent à vue d'œil ; bientôt la fièvre elle-même disparaît. Enfin, le neuvième jour, qui était celui de la fête, ce brave homme tout rayonnant de joie se présente au Blamont, suivi de ses deux enfants parfaitement guéris, et demande la permission d'assister avec eux aux offices de la journée pour remercier leur saint protecteur. A ce prodige, il faut en ajouter un autre qui s'opéra dans l'âme de l'un de ces enfants, qui, après avoir jusqu'à ce jour montré un caractère difficile et bizarre, devint un modèle de douceur, de docilité et d'application à ses devoirs.

37. — Avignon et Lyon délivrées de la peste.

Dans les premières années du dix-septième siècle, la peste faisait de grands ravages dans la ville d'Avignon ; le clergé et la magistrature recoururent à saint Joseph et s'engagèrent par vœu à célébrer, tous les ans, solennellement sa fête, s'il les délivrait de cette cruelle épidémie. A partir de ce moment, il n'y eut plus de nouvelles victimes, et le fléau disparut entièrement ; mais ce fut pour aller exercer ses ravages à Lyon. L'invasion fut terrible et on crut un moment que la ville allait être entièrement dépeuplée.

Éclairés par l'exemple des Avignonnais, les habitants de cette ville eurent recours à saint Joseph, et bientôt leurs prières furent exaucées, et la peste cessa de sévir. C'est de cette époque que date la dévotion des Lyonnais pour ce glorieux patriarche. Le père de Barry, contemporain, rapporte dans son livre un bon nombre de miracles obtenus par ce grand saint, dans cette circonstance. « Cette année passée, dit-il, lorsque la contagion faisait à Lyon le plus de ravage, je sais que plusieurs des habitants portaient des bagues où était gravé le nom de saint Joseph, afin d'être préservés de la peste, et Dieu, bénissant leur foi et leur confiance en cet aimable nom, ne permit pas qu'aucun d'eux en fût atteint. »

38. — Saint François de Sales modèle de la dévotion à saint Joseph.

Saint François de Sales est un des plus parfaits modèles de la dévotion à saint Joseph ; après la divine Marie qu'il honorait d'un culte tout particulier, il n'aimait et ne vénérât aucun saint autant que son chaste Époux. C'est à lui qu'il s'adressait dans tous ses besoins : c'est à lui qu'il a dédié, comme à son protecteur et à son bien-aimé père, son beau *Traité de l'Amour de Dieu*. Il n'avait dans son bréviaire qu'une seule image, celle de saint Joseph, qu'il baisait souvent avec une respectueuse tendresse. Il aimait à le proposer pour modèle à ses religieuses et aux per-

sonnes pieuses qu'il dirigeait. On peut voir dans ses *Entretiens spirituels* avec quelle effusion de cœur il parlait de ce saint patriarche, et comme il le plaçait au-dessus de tous les bienheureux. Il ne savait rien refuser de ce qu'on lui demandait en son nom. Se trouvant à Lyon, il fut invité à prêcher deux fois le jour de sa fête : il répondit avec sa douceur et son amabilité ordinaires : « J'ai eu rarement à me féliciter d'avoir donné deux sermons dans le même jour ; néanmoins, pour l'amour de saint Joseph, je consens à prêcher aujourd'hui une seconde fois. » Il parla pendant une heure et demie des gloires et des vertus de son bien-aimé saint, avec tant d'éloquence et d'onction, que le cardinal de Marquemont et tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre, sortirent de l'église ravis de l'amour et de la confiance du bienheureux évêque de Genève pour saint Joseph. Un jour, salué bien cordialement par un religieux de la Compagnie de Jésus, il se contenta de lui répondre avec une bonté angélique : « O mon père, ne savez-vous pas que je suis tout à saint Joseph ? »

Il voulut que cette dévotion, dont il avait le cœur tout rempli, fût bien chère aux religieuses de la Visitation, auxquelles il donna saint Joseph pour patron et pour père. La première église qu'il fit bâtir à Annecy, il la mit sous son invocation. Enfin, jaloux de laisser à la postérité un gage toujours vivant de la tendre affection qu'il lui portait, il recommanda spéciale-

ment aux novices de regarder saint Joseph comme leur maître et leur guide dans les voies intérieures, où sont appelées à marcher les épouses de Jésus-Christ. Les religieuses de la Visitation, qui ont eu le bonheur de conserver l'esprit de leur bienheureux père, aiment saint Joseph d'un amour tout spécial, et s'adressent à lui avec une confiance toute filiale.

39. — Un jeune pestiféré rendu à la santé.

Monsieur Augery, avocat au parlement du Dauphiné, se trouvait à Lyon pendant la peste qui affligea cette ville, dans l'année 1638. Il vit un de ses enfants, Théodore Augery, âgé de sept ans, atteint du fléau, avec tous les signes qui présageaient une mort prochaine et inévitable. Dans sa douleur extrême, ce père affligé s'adressa à saint Joseph avec la plus vive confiance, et lui promit, s'il sauvait son fils, d'aller pendant neuf jours entendre la sainte messe en son honneur, dans l'église qui lui était consacrée, d'y faire brûler des cierges devant son image, et enfin, d'y placer un *ex-voto*, dont l'inscription rappellerait le bienfait dû à son intercession. Cependant, les médecins visitèrent le jeune pestiféré; ils le trouvèrent dans un état si déplorable, qu'ils le firent porter sur-le-champ au lazaret, ne lui donnant plus que deux heures de vie. L'ordre fut exécuté; mais à peine arrivé au lazaret, l'enfant se trouve subitement guéri; et le père, plein de reconnaissance pour son glorieux bienfaiteur,

accomplit son vœu, avec de grands sentiments de piété. C'est lui-même, dit le père de Barry, qui m'a donné un procès-verbal écrit de sa main, et dans lequel sont constatées toutes les circonstances de cette guérison miraculeuse. (De Barry.)

40. — Saint Joseph protecteur et directeur des religieuses Carmélites.

Le souverain Pontife Alexandre VII ayant accordé un jubilé universel, les Carmélites d'Avignon firent processionnellement leurs stations afin de ranimer leur ferveur : la première fut à l'ermitage situé au milieu du jardin. Tandis qu'elles marchaient deux à deux, fort recueillies, l'une d'elles, nommée Sœur Françoise, vit clairement Jésus, Marie et Joseph qui l'accompagnaient, et soudain une joie intérieure se répandit dans son âme comme jamais elle n'en avait éprouvé. La communauté étant arrivée à la chapelle, les religieuses se prosternèrent, et Françoise ravie en extase vit de nouveau la Sainte Famille dont les vêtements étaient resplendissants. Saint Joseph s'adressant à son divin Enfant le pria de guérir les imperfections de toutes les Carmélites réunies en ce lieu, de leur pardonner leurs fautes et de les bénir, et aussitôt Jésus et Marie répondirent à sa demande en levant les mains sur ces âmes pieuses. Saint Joseph jeta les yeux sur Françoise et lui dit : *Regarde, ma fille, le soin que je prends de cette maison. J'en ferai autant pour ceux et celles qui*

seront vrais enfants du Carmel. Pendant les trois jours désignés pour les stations, elle eut la même apparition, et les religieuses furent obligées de la rappeler à l'ordre, car elle restait malgré elle en oraison. Les paroles de saint Joseph étaient si fortement gravées en son esprit qu'elle en parla à son confesseur afin d'en découvrir le mystère. Elle lui demanda d'abord quels étaient les vrais enfants de saint Joseph soumis à son gouvernement du Mont-Carmel et si réellement on pouvait donner le titre de gouverneur à ce grand saint. Son directeur lui répondit « que saint Joseph est « vraiment gouverneur du Mont-Carmel, comme la « sainte Vierge en est la Dame. Si saint Élie a honoré « sur cette montagne la Mère de Dieu et lui a consacré « l'Ordre prophétique qu'il a fondé, la séraphique « sainte Thérèse qui a ranimé l'esprit et la vertu de « ce grand patriarche a pris saint Joseph pour patron « et protecteur de sa réforme. Elle en a reçu des secours considérables dans ses fondations et des promesses consolantes pour toutes ses maisons. Les Carmélites sont donc particulièrement dévouées à « Jésus, Marie, Joseph et doivent imiter leurs vertus, « c'est-à-dire la pauvreté et les souffrances de Jésus, « la pureté et l'humilité de Marie, l'oraison et le silence de Joseph pour mériter d'être considérées « comme les vrais enfants de la Sainte Famille. Saint « Joseph accorde surtout sa protection à ceux qui s'adonnent à l'oraison et à la vie intérieure et qui con-

« servent par ce saint exercice l'esprit principal du Carmel dont il a la direction. » Le confesseur de François, après lui avoir donné cette réponse, l'interrogea sur le motif de sa demande, et c'est ainsi qu'il découvrit l'immense faveur qu'elle avait reçue. (*Vie de la vénérable Sœur François de saint Joseph, carmélite*, par le père Michel-Ange, prieur des Carmes.)

41. — Mort édifiante d'un pieux serviteur de saint Joseph.

Il y a environ cinq ans, dit le père Jacquinot, que j'assistai à la mort d'un pieux serviteur de saint Joseph, M. de la Bène, procureur du roi à Saintes : les derniers moments de cet homme de bien furent accompagnés des circonstances les plus heureuses et les plus édifiantes ; je ne dirai rien dont je n'ai été moi-même spectateur et témoin. Ce sage et vertueux vieillard, très-dévoit à saint Joseph, qu'il appelait son bon père, après avoir languï près de deux ans en proie à une cruelle maladie, sentit diminuer ses forces et approcher sa fin ; il demanda son confesseur, et comme celui-ci lui fit observer que la fête de son bien-aimé patron approchait, et qu'on espérait que Notre-Seigneur le conserverait encore par l'entremise de ce grand saint : « Ah ! mon père, répondit le malade, que la sainte volonté de Dieu soit faite, et non pas la mienne ni celle de ma famille. Il y a déjà longtemps que je pense à cette belle fête, et que je demande à

Dieu de mourir ou de guérir ce jour-là, et si je touche à ma fin, que j'aie le bonheur de communier pour la dernière fois, ce même jour et de mourir dans la matinée de cette solennité, afin qu'on puisse encore célébrer des messes pour le repos de mon âme. » Humainement parlant, il n'y avait pas d'apparence qu'il dût être exaucé, son mal était trop violent pour qu'on pût espérer qu'il vécût jusqu'à la fête de saint Joseph, encore éloignée de neuf jours. Néanmoins sa confiance inébranlable fut exaucée, au grand étonnement des médecins. Après avoir bien profité de tout ce temps pour se préparer à la mort, la veille de la fête, il donna sa bénédiction avec de grands sentiments de piété à toute sa famille agenouillée autour de son lit. Le jour de la fête de saint Joseph, il eut le bonheur de communier deux heures après minuit, et sur les neuf heures du matin, ayant jusqu'à ce moment conservé l'usage de toutes ses facultés, il entra dans une douce et courte agonie, et il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, laissant tous ceux qui avaient assisté à sa mort, très-édifiés et pénétrés de la plus vive confiance pour son charitable et puissant protecteur. A peine eut-il rendu le dernier soupir que plusieurs prêtres célébrèrent le saint sacrifice à son intention. C'est ainsi que tous les désirs de ce fidèle et pieux serviteur de saint Joseph furent réalisés.

42. — Le protecteur du nouveau monde.

On lit, dans la vie de la vénérable Mère Marie de

l'Incarnation, le trait suivant : Madame de la Peltrie, aussi distinguée par les qualités de son esprit que par les vertus éminentes de son cœur, lisant un jour la relation d'une mission que les pères de la Compagnie de Jésus faisaient chez les sauvages du Canada, se sentit vivement pressée de coopérer au salut de ces pauvres âmes. Pendant qu'elle méditait sur les moyens d'exécuter ses pieux projets, elle fut attaquée d'une maladie très-grave et si extraordinaire, que les médecins, n'y comprenant rien, n'attendaient plus que sa mort. Réduite à cette extrémité, cette pieuse dame ne perdit pas de vue ses saints désirs ; Dieu lui-même au milieu de ses douleurs lui inspira la pensée de faire un vœu à saint Joseph. Elle savait que c'était sous la protection spéciale de ce grand saint que les missionnaires avaient entrepris la conversion des peuples idolâtres du nouveau monde. Elle promit donc, s'il plaisait au saint de lui rendre la santé, de fonder et de doter à ses frais une maison d'éducation chrétienne pour les jeunes filles de cette contrée. A l'instant même où la malade eut prononcé son vœu, le saint l'exauça : toutes ses douleurs, qui étaient des plus violentes, disparurent en un clin d'œil, et de cette maladie jusqu'alors si cruelle, il ne lui resta qu'un peu de lassitude. Le médecin, qui la trouva dans cet état si différent de celui de la veille, en fut aussi joyeux que surpris. « Madame, lui dit-il, que sont devenues ces douleurs si aiguës ? — Monsieur, lui répondit-elle gra-

cieusement, mes douleurs viennent de partir pour le Canada. » Elle ne tarda pas d'accomplir son vœu. Elle fit bâtir le monastère où l'on devait recevoir les jeunes Canadiennes, et ce fut la Mère Marie de l'Incarnation, destinée de Dieu à cette œuvre, qui en devint la première supérieure. Depuis il lui fut montré dans une vision que saint Joseph était le protecteur du nouveau-monde, et que c'était à son intercession qu'elle-même devait d'avoir été appelée à y travailler au salut des âmes. C'est pourquoi elle donna à la nouvelle maison, le nom de saint Joseph, et prit pour sceau, l'image de ce glorieux patriarche tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

43. — Combien il est avantageux de porter sur soi l'image de saint Joseph.

Une personne dont je dois taire le nom m'écrivait dernièrement la lettre suivante, dit le père de Barry :

« Ayant appris que vous vous occupiez à recueillir des traits propres à montrer la puissance, et la bonté de saint Joseph, je veux vous en fournir un dont la manifestation m'est dictée par la reconnaissance. Je m'étais liée dans ma jeunesse par un vœu de chasteté, auquel j'eus le malheur d'être infidèle. Honteuse de mon péché, je n'eus pas la force de l'accuser au saint tribunal, et je profanai les sacrements. Ma conscience déchirée par de cruels remords me fit payer

bien cher ce triple crime. Je n'avais plus de repos ni le jour, ni la nuit, me voyant toujours près de tomber dans les flammes éternelles. Je détestais ma coupable faiblesse, je maudissais l'infâme plaisir qui m'avait plongée dans un tel abîme de malheurs, et toutefois je ne pouvais pas me résoudre à faire à mon confesseur l'aveu qui aurait terminé mes peines. Dans cet état de perplexité, il me vint à l'esprit de recourir à saint Joseph. C'était une bonne inspiration, Dieu me fit la grâce d'y être fidèle. Je récitai dévotement, pendant neuf jours, l'hymne des vêpres et l'oraison de son office. A peine cette salutaire pratique fut-elle terminée que je fus délivrée de ma fausse honte. Je confessai mes affreux péchés, non-seulement sans répugnance, mais avec bonheur, et là finirent toutes mes peines. Convaincue par cette expérience de la puissance et de la bonté de saint Joseph, je pris sur moi son image, avec l'intention de ne m'en séparer jamais ; depuis ce moment, j'ai vaincu facilement toutes les mauvaises tentations, et j'ai reçu tant de grâces que je ne saurais les reconnaître suffisamment. »

44. — Le curé dévot à saint Joseph.

Le respectable curé d'une paroisse du diocèse de Luçon avait inspiré à ses paroissiens une grande dévotion à saint Joseph, et avait établi une association d'hommes sous le patronage de ce bienheureux patriarche. Se voyant naguère dans l'impossibilité de re-

construire une partie de son église qui menaçait ruine, il eut la pensée de recourir au glorieux Époux de Marie. A l'approche du mois de mars, il dit aux fidèles de sa paroisse : Mes chers frères, vous voyez qu'il est urgent de refaire une partie considérable de notre église; nous manquons absolument de ressources : mais mettons notre confiance en saint Joseph qui est tout-puisant auprès de Dieu. Faisons chaque jour, pendant ce mois, quelque exercice en son honneur, et je n'en doute pas, il nous procurera les moyens qui nous manquent. Les fidèles partagent la confiance de leur pasteur, et implorent saint Joseph. Le onzième jour du mois, il reçoit la visite d'un de ces hommes généreux qui consacrent leur fortune aux bonnes œuvres. Ayant déjà fait de grands sacrifices pour la réparation d'une autre église, il venait exprimer au digne pasteur le regret qu'il avait de ne pouvoir seconder son zèle. Mais tout à coup ses dispositions changent, et il offre une somme considérable. Ce fait, que les habitants de la paroisse regardèrent comme un bienfait signalé de saint Joseph, augmenta encore leur dévotion envers ce glorieux patriarche.

45. — Les cierges en l'honneur de saint Joseph.

Le collège du *Passage*, près Saint-Sébastien, en Espagne, se distingua, au mois de mars 1831, par les hommages qu'on y rendit à saint Joseph, patron de la maison. Durant tout le mois, six cierges, entretenus

par les élèves brûlèrent sans interruption du matin au soir, devant la statue du saint patriarche. Tous les jours, pendant la messe, les autels furent chargés de lettres et de billets où chacun lui exposait ses nécessités spirituelles et ses vœux. Une dévotion si vive et si universelle ne pouvait être stérile; elle produisit des fruits abondants de grâce et de salut. Quelques élèves qui avaient besoin de conversion, se convertirent avant la fin du mois; presque tous les autres prirent une nouvelle énergie pour le bien et firent des progrès sensibles dans les vertus de leur âge et de leur état; enfin, il y en eut bien peu qui, depuis ce moment, ne contentassent pas pleinement leurs maîtres. Au mois d'avril, on fit, suivant l'usage de ce collège, la proclamation publique des notes méritées par chaque élève, sur chacun des trois points suivants : *application, progrès, conduite*. Le résultat de la proclamation fut un étonnant témoignage de ce que la dévotion à saint Joseph et sa protection peuvent pour former l'enfance elle-même aux sacrifices qu'exige la vertu. Parmi les cinquante élèves dont se composait la dernière division, celle des plus jeunes, il ne se trouva qu'une seule mauvaise note, et très-peu de médiocres; toutes les autres étaient ou *bonnes* ou *très-bonnes*. On compta même seize de ces jeunes enfants, dont chacun eut ses trois notes *très-bonnes* sans exception. (Patrignagni, liv. II, ch. VIII.)

46 — Guérison obtenue par saint Joseph.

Un élève était depuis longtemps réduit par sa mauvaise santé à ne pouvoir suivre que de loin sa classe. L'un de ses maîtres lui ayant suggéré l'idée d'entreprendre une neuvaine en l'honneur de saint Joseph, il s'y résolut avec une ferme confiance de guérir ; mais à peine était-elle commencée qu'il se sentit bien plus mal qu'auparavant, et fut obligé de garder le lit. *Tant mieux, dit-il, on n'en verra que plus manifestement quel est le pouvoir de saint Joseph.* Il dit vrai, car à la fin de la neuvaine, il se trouva complètement guéri et assez fort pour reprendre ses études et se mettre au niveau de la classe. Peu après, sa sœur lui ayant mandé qu'elle était malade, il lui répondit qu'il connaissait un remède souverain, qu'elle n'avait qu'à invoquer saint Joseph, et que celui qui avait guéri le frère saurait bien aussi guérir la sœur. (P. Patrignagni.)

47. — Le saint nom de Joseph invoqué.

Des personnes dignes de foi racontent qu'un jeune homme de mauvaise vie, se laissant aller au désespoir, se mit un jour à appeler les démons, afin qu'ils le jettassent dans un puits qui était dans la maison, et qu'ils emportassent son âme dans les feux éternels, et voilà que tout à coup il croit voir ces démons sous diverses figures qui se préparaient à accomplir son désir. Aus-

sitôt, ce malheureux désespéré, saisi de confiance, invoque saint Joseph, et, à l'invocation de ce nom, tous ses ennemis prennent la fuite. Ce malheureux jeune homme rentra dès lors en lui-même, réforma sa vie, et, se souvenant de la grâce obtenue par son bienfaiteur, il fit faire un tableau votif qui se voit, à Rome, dans l'église de la Rotonde. (Pedini, *Mois de saint Joseph.*)

48. — Saint Joseph protecteur de la maison impériale d'Autriche.

Le pieux empereur Léopold I^{er} voyait avec une peine extrême sa dynastie menacée de s'éteindre, faute d'un héritier qui pût lui succéder et occuper un jour le trône des Césars.

Dans une situation si critique pour son royaume, ce prince religieux eut recours avec une grande confiance au crédit tout-puissant de saint Joseph. Pour obtenir de lui cette grâce, il fit publier une déclaration solennelle dans laquelle il le reconnaissait comme protecteur spécial de la maison d'Autriche ; de plus il lui fit élever une magnifique statue en argent massif ; enfin il fit faire pendant huit jours de suite des processions dans différentes églises, où l'on prononça autant de panégyriques en son honneur. Saint Joseph, touché de tant d'hommages et d'une si grande confiance, obtint de Dieu la grâce qu'on sollicitait en vain depuis si longtemps. L'impératrice, neuf mois

après, donna le jour au prince si ardemment désiré. Qui pourrait dire à cette grande nouvelle les cris de joie et de reconnaissance dont l'Autriche et l'Allemagne entière retentirent, à la gloire de saint Joseph ? L'empereur, pénétré de la plus vive reconnaissance, voulut que le nouveau-né portât, le premier entre tous les princes de sa race, le beau nom de Joseph. Pour donner à son glorieux bienfaiteur un nouveau gage de sa piété filiale, il fit vœu de lui ériger une seconde statue, sur une des plus belles places de la capitale de son royaume. La mort ne lui permit pas d'exécuter ce pieux engagement ; mais Joseph, héritier de son trône ainsi que de sa dévotion envers notre saint, fit élever cette statue le jour même de la fête de celui à qui il devait la naissance, le 19 mars 1709, et assistâ lui-même, entouré de sa cour et de son peuple de Vienne, à cette touchante cérémonie.

49. — Communion générale en l'honneur de saint Joseph (1).

« Je me trouvais, comme aumônier, dans une maison d'éducation où sont établis les exercices du mois de saint Joseph. Là, j'ai été témoin d'un ravissant spectacle. Le 19 mars fut un jour ouvrier cette année-là. La solennité de la fête, pour une raison (la semaine sainte, je crois), fut renvoyée à plus tard. Le 19, il

(1) Communiqué par l'aumônier d'un collège dirigé par les PP. Maristes.

devait donc y avoir étude et classe comme à l'ordinaire. Mais la dévotion des pieux serviteurs de saint Joseph n'était pas satisfaite. Sans prévenir aucun des maîtres de la maison, sans même s'entendre les uns avec les autres, ces bons jeunes gens vont tous trouver le directeur de leur conscience, et, le lendemain, à la messe de communauté, on put voir plus de soixante communiants à la Table eucharistique. Pourquoi tous ces bons jeunes gens voulurent-ils ne pas ajourner leur communion avec la solennité de la fête de saint Joseph ? Parce qu'ils avaient tous, depuis longtemps, donné rendez-vous à saint Joseph, pour le 19 de son mois, et ils ne voulaient pas manquer à leur parole. Chacun avait préparé ses demandes par écrit, toutes les lettres à saint Joseph étaient portées par chacun sur son cœur, en un mot, c'était le jour où saint Joseph devait montrer sa puissance et sa bonté à ses pieux enfants. Tous avaient donc voulu, pour être plus dignes des complaisances de leur bien-aimé protecteur, bien purifier leur conscience et faire une fervente communion. Saint Joseph ne fit pas attendre les preuves de sa protection paternelle envers une communauté qui venait de lui donner un témoignage si éclatant de confiance. » (*Voyez l'exemple suivant.*)

50. — Protection visible de saint Joseph.

« Il y avait à peine cinq minutes que nous étions

sortis de cette fameuse action de grâces, où tous les cœurs, échauffés par la douce piété, avaient prié avec une si grande espérance d'obtenir, lorsque j'entendis crier de toutes parts « : Miracle ! saint Joseph vient de faire un miracle ! c'est certainement un miracle ! » Voici le fait.

« Un maître était dans une chaire d'étude faisant un travail pressé. Quelqu'un vient pour mettre la dernière main à un beau trône dressé à saint Joseph ; ayant besoin d'un escabeau pour atteindre à un point élevé, il prend l'escalier mobile de la chaire où était le maître. Celui-ci, très-occupé de son affaire, se lève rapidement de son siège et veut descendre. Mais, ô malheur ! il ne s'est pas aperçu que l'escalier a été enlevé, il met le pied en avant, et le voilà, la tête la première, tombant d'une hauteur à effrayer et sur le pavé. Il a dû, dans cette chute, se heurter contre des crochets attachés au mur et s'abîmer le visage ; il a dû se briser la tête et se démettre les épaules en tombant sur l'angle d'une grosse table, ou entre cette table et le mur, espace où il ne pouvait passer qu'en marchant par côté, espace qui ne se trouve pas immédiatement vis-à-vis de la porte de la chaire.

« Eh bien ! toute la communauté peut dire que ce maître, d'un corps assez fort et pesant, est tombé du haut de cette chaire, non-seulement sans se défigurer et sans se briser aucun membre, mais encore sans s'égratigner et sans se meurtrir. Nous l'avons vu, nous

l'avons interrogé plusieurs fois ce même jour, il nous a toujours répondu : « Je ne ressens absolument aucune douleur dans aucune partie de mon corps, je ne puis expliquer cela que par une protection spéciale de saint Joseph. » En effet, et la seule inspection du lieu le dit suffisamment, si un millier d'hommes voulaient, en prenant même des précautions, se hasarder à faire la même chute, un millier d'hommes se blesseraient certainement, à moins que saint Joseph ne renouvelât le premier miracle de sa protection. La chose paraît claire comme le jour.

« Un congé extraordinaire fut accordé ce jour-là, contre toute attente, à tous les élèves, et la journée, si bien commencée, fut terminée par un beau Salut improvisé en l'honneur de saint Joseph, indépendamment du Salut encore plus beau que l'on réservait pour la grande solennité.

« On peut croire que le prodige que nous venons de raconter ne fut pas le seul que ces pieux enfants obtinrent le jour de la fête de saint Joseph. Tous les maîtres de cette maison peuvent attester qu'à dater de ce jour, jusqu'à la fin de l'année scolaire, la communauté a constamment donné les plus grandes consolations qu'on peut trouver au milieu d'une jeunesse vertueuse. »

51. — La tentation vaincue.

Une jeune personne vertueuse était entrée dans un

monastère, et avait reçu le saint habit religieux. Or, voilà que le démon impur se déchaîne contre elle, et lui livre des assauts d'autant plus effrayants qu'ils lui étaient inconnus. Dans son épouvante, elle pleure, elle se lamente ; le sommeil fuit loin de ses yeux ; elle ne mange plus ; sa santé se détériore ; elle perd confiance, et déclare qu'elle ne pourra persévérer dans sa vocation. La supérieure, persuadée que cette tentation n'est qu'une épreuve ménagée par la Providence, l'encourage et lui conseille une neuvaine à saint Joseph. La prière choisie est le chapelet alphabétique, composé à la louange de ce saint patriarche. Elle le récite, pendant neuf jours, le plus dévotement qu'elle peut. Quelques religieuses s'associent à cette bonne œuvre : et voilà que le mal cède à cette dévotion, si bien que les tentations disparaissent entièrement.

(Paul de Barry.)

52. — Les élèves sans talents protégés par saint Joseph.

« C'était au mois d'avril, nous venions de terminer les exercices du mois de saint Joseph, que nous célébrions pour la première fois dans le collège. Un élève de troisième disait à son frère cadet, qui était dans la même classe que lui : « Depuis que j'ai appris à connaître et à prier saint Joseph, mes leçons et mes devoirs ne me coûtent rien. Quand tu seras embarrassé toi-même de quelque chose, prie saint Joseph, et tu

verras que tout ira bien ensuite. » A deux jours de là, on donne une grande composition qui devait en valoir trois, composition trimestrielle qui était, par conséquent, bien importante et décisive et pour le bulletin et pour les prix. En troisième, ce fut une version latine très-difficile. L'aîné comprend le devoir et fait une excellente copie ; il fut le premier. Le cadet cherche à comprendre, feuillette son dictionnaire, se met la tête entre les mains ; inutilement il travaille, il ne voit rien, il ne comprend pas, c'est trop difficile. La moitié du temps est déjà passée, et rien n'est encore fait. « Je vais être le dernier, disait le bon petit jeune homme, ce qui va me mettre avant-dernier en excellence sur mon bulletin. » Et en disant cela, il était bien triste. Mais un rayon a brillé à son cœur, c'est celui de l'espérance. Il se rappelle saint Joseph, et récite en son honneur un Pater et un Ave. « Ah ! disait-il ensuite en récréation à son frère, saint Joseph m'a bien fait trouver ce que je ne trouvais pas, je suis sûr d'être le second. » Il ne se trompait pas : sa copie fut presque aussi bonne que celle de son frère aîné. Et il racontait ce fait avec reconnaissance. Bon jeune homme ! Il mourut l'année suivante d'une mort précieuse devant Dieu (1). »

(1) Nous citons ce fait textuellement, tel qu'il nous a été donné par l'aumônier d'un collège dirigé par les PP. Maristes.

53. — Un Jeune enfant conservé par l'intercession de saint Joseph.

Voici un trait qui s'est passé, pour ainsi dire, sous nos yeux, et dont nous pouvons par conséquent garantir l'authenticité. Nous laissons parler l'heureuse mère du petit Joseph qui nous a donné elle-même les détails qui suivent :

« Je suis heureuse de pouvoir vous signaler un fait qui est de nature à augmenter la gloire de saint Joseph et la confiance que nous devons avoir dans ce grand saint. L'an dernier, le 26 janvier 1858, j'ai obtenu par l'intercession du chaste Époux de Marie la naissance d'un enfant auquel j'ai donné les noms de Henri-Marie-Joseph. Sa santé avait toujours été florissante, il était très-fort et très-avancé pour son âge, lorsque, le 12 mars 1859, il tomba très-gravement malade (il avait une bronchite). Le médecin en désespérait ; le pauvre enfant ne pouvait plus prendre que quelques gouttes d'eau, aussi sa faiblesse était extrême. Dieu seul sait ce que j'éprouvais de peine et d'affliction en voyant ce cher enfant au moment de mourir pendant le mois consacré à son saint patron. La divine Providence me fit rencontrer, le 15 mars, un des plus dévoués serviteurs de saint Joseph ; me voyant plongée dans la plus vive affliction il tâcha de ranimer mon courage en me disant que si je prenais la résolution de réciter tous les mercredis pendant trois mois les Sept-Douleurs et les Sept-Allé-

gresses de saint Joseph, ce grand saint me rendrait mon enfant. Je sentis renaître dans mon pauvre cœur si affligé la plus grande confiance, il me sembla que mon cher enfant ne pouvait plus mourir ; le jour même je lui mis au cou une médaille de saint Joseph, et je lui fis recevoir le scapulaire de l'Immaculée Conception : il passa une très-bonne nuit ; le matin il n'était plus le même et trois jours après, j'allais avec ce cher enfant remercier le bon saint qui me l'avait donné une seconde fois. Ma reconnaissance sera éternelle. »

54. — Guérison obtenue par l'intercession de saint Joseph.

Nous tenons le trait suivant d'une supérieure des Sœurs de la Charité de Saint-Vincent de Paul, liée depuis longues années avec la respectable famille dont saint Joseph a bien voulu récompenser la confiance.

« Au mois de mars 1859, une jeune personne de 15 à 16 ans (1), appartenant à une famille très-chrétienne et dont la mère était fort malade depuis plusieurs mois, fit une chute si grave qu'elle se brisa le dernier os de la colonne vertébrale. Malgré tous les soins qu'on lui prodigua et les remèdes qu'on lui fit, elle souffrait horriblement, et depuis cinq longues semaines elle était obligée de rester couchée du côté gauche sans pouvoir faire le plus petit mouvement. Sa famille dé-

(1) Cette jeune personne est la petite-fille de M. Gossin, fondateur et président de la Société de Saint-François Régis.

solée, voyant que les moyens humains étaient impuissants, fit à l'intention de la malade une neuvaine à saint Joseph. Or, un jour de la neuvaine, pendant que la sœur et le père de la malade entendaient la sainte messe à son intention, elle essaya de se remuer, parvint à s'asseoir sur son lit, et quelques instants après elle se leva, se jeta dans les bras de sa mère attendrie jusqu'aux larmes ; elle alla au-devant de son père, et pour montrer que sa guérison était parfaite, elle déjeuna avec toute sa famille et alla après entendre la sainte messe en action de grâces à Saint-Sulpice sa paroisse. »

55. — Les plus grands ennemis de saint Joseph exaltent sa puissance.

N'est-ce pas un prodige inouï, que les démons mêmes, qui raviraient volontiers à saint Joseph la gloire qu'il possède, et à ceux qui le servent la dévotion qu'ils ont en son endroit ; n'est-ce pas, dis-je, une chose merveilleuse et tout ensemble très-honorable à ce saint patriarche, que les malins esprits, après avoir reçu de lui des affronts très-sensibles, aient néanmoins exalté son pouvoir, publié hautement ses grandeurs, et donné occasion à plusieurs personnes de rechercher l'honneur de sa protection ? Ils ont souvent protesté en présence de témoins irréprochables, auxquels nous ne saurions refuser notre créance, que si par impossible ils pouvaient obtenir de Joseph quelque soulagement en leurs maux qui sont sans remède (ce que nous pou-

vons faire facilement en nos afflictions, par la seule invocation de son nom), ils épuiseraient leur science à lui donner des louanges dignes de ses mérites. Ils ont dit que c'était un grand honneur aux hommes d'avoir un Dieu qui se fût revêtu de leur chair, mais que c'était un plus grand honneur au charpentier d'avoir été tiré et trié de la masse du genre humain, comme un lis du milieu des épines, pour être le gardien de ce Dieu ; ils ont avoué qu'il était à Jésus ce que les favoris sont à leur prince, et que le divin Enfant ne l'avait pas moins honoré que s'il eût été son véritable fils ; ils ont déclaré que ce père nourricier du Sauveur avait entre ses mains et à sa disposition les trésors du ciel pour en faire part à ceux qui le serviraient avec fidélité ; ils l'ont appelé le charitable médecin des âmes pures, et ajouté que cette commission lui avait été donnée de Dieu pour avoir été le gardien de la fleur des vierges, l'immaculée Mère de Jésus-Christ son fils ; ils ont confessé que si le Verbe incarné était une fontaine de miséricorde, Marie et Joseph étaient les canaux par lesquels il faisait couler sur nous les eaux de ses divines grâces ; et qu'ils en avaient tant reçu tous deux qu'ils en pouvaient facilement faire largesse au reste des mortels (1).

Pensent les autres ce qu'ils voudront de ces témoignages ; pour moi je les tiens d'autant plus recevables, que leurs auteurs sont moins suspects en leur dépositi-

(1) Julioduni, In exorcismis.

tion, et qu'ils ne parlent jamais en ces termes de leurs ennemis, s'ils n'y sont contraints par la force de la vérité, contre laquelle ils n'ont pas assez de résistance, quand ils sont adjurés de la part de leur souverain Juge de ne la point taire ni dissimuler en aucune façon. (P. Jacquinot.)

56. — Protection de saint Joseph.

La vénérable Sœur Claire-Marie de la Passion s'est distinguée parmi les dignes filles de Sainte-Thérèse par une confiance sans bornes dans le saint époux de Marie. Saint Joseph était son refuge dans toutes ses nécessités. En voici un exemple entre mille. Une Sœur qui l'avait accompagnée à Rome, pour l'aider à y fonder un monastère, devait la quitter pour retourner dans le sien. La Sœur Claire craignit que cette sortie, dont on ignorait au dehors les raisons, ne nuisît à la réputation du nouveau couvent. Dans cette perplexité, elle s'adressa à saint Joseph : « O mon bien-aimé protecteur, lui dit-elle, vous voyez à quel état d'abjection va être réduite cette pauvre petite maison de la Reine du ciel, votre chaste Épouse. » A l'instant elle entend intérieurement ces paroles : *Tertia die resurget*. « Elle ressuscitera le troisième jour. » L'événement prouva la vérité de cette prédiction. « Elle me remplit de joie, dit Claire, dans l'espérance que, comme la Passion de Jésus-Christ avait commencé par les opprobres et abouti à la gloire de la résurrection, de même cette

maison, après quelques jours d'épreuves, aurait aussi sa résurrection glorieuse ; c'est ce qui arriva en effet, et par des moyens que je n'aurais jamais pu imaginer. »

57. — Le gentilhomme consolé par un ange.

On raconte qu'un gentilhomme très-dévoit à saint Joseph était dans l'usage de célébrer sa fête tous les ans, le 19 mars, avec une certaine solennité. Il avait trois enfants déjà grands. L'un d'eux mourut le jour même de la fête de saint Joseph, et pendant qu'il se croyait le plus à l'abri de tout grand malheur, en solennisant la gloire de son protecteur bien-aimé. Ce coup le frappa, mais il le reçut pourtant avec soumission.

L'année suivante, à pareil jour, au milieu de la même fête, le second fils mourut. Cette seconde perte désola le pauvre père : elle ébranla tellement sa tête, que, dans le trouble où il était, il se proposa de ne plus célébrer la fête de saint Joseph, de peur de perdre encore son troisième et dernier fils.

Donc, au mois de mars de l'année suivante, soit pour dissiper ses craintes, soit pour éloigner le souvenir de son chagrin, il entreprit un voyage.

Tandis qu'il allait, seul et pensif, quelque chose l'arrêta subitement : c'était une bande de corbeaux qui s'agitaient à quelques pas avec bruit. Il leva les yeux et aperçut deux jeunes gens pendus à un arbre ; en même temps un ange parut devant lui.

— Vois-tu ces deux jeunes hommes ? lui dit-il.

Sache donc que tes deux fils auraient péri comme eux s'ils avaient vécu. Mais parce que tu étais dévoué à saint Joseph, il a obtenu de Dieu qu'ils mourussent à un âge où ils avaient le bonheur d'être encore innocents, afin de sauver ainsi leurs âmes, et de t'éviter ainsi plus tard les plus cruelles douleurs. Va, retourne à ta maison, célèbre avec piété et avec confiance la fête du grand saint que tu révères et ne crains rien pour l'enfant qui te reste. Celui-là, plus pieux, saura avec l'aide de la grâce étouffer en son cœur le germe des mauvaises passions ; il sera fidèle à Dieu et parviendra à un âge très-avancé.

Le gentilhomme obéit, le cœur plein d'une consolation céleste. Les choses arrivèrent comme elles lui avaient été prédites. Ce troisième fils que Dieu lui avait laissé pour adoucir ses chagrins, devint, grâce à la protection de saint Joseph, un modèle accompli de toutes les vertus, et vers la fin de sa vie il fut nommé évêque et il s'acquitta des fonctions de cette haute dignité avec une piété et une fidélité admirables. (Le Père Jean d'Allosa.)

58. — Les châteaux en Espagne d'un missionnaire dévot à saint Joseph.

Voici l'extrait d'une lettre bien édifiante du R. P. Gonnet, jésuite, écrite de Zi-Ka-Vei, au Kiangnan, 7juillet 1857, à un de ses confrères.

« Vous qui êtes si dévot à saint Joseph, vous appren-

drez avec bonheur que ce grand patriarche m'a donné un bon coup de main. Je vous présenterai le fait en toute simplicité. Il y a un peu plus de deux ans, la première fois que mon ministère m'appelait à l'extrémité de ce district, j'eus une longue journée de chemin à faire dans un pays tout idolâtre. J'étais en chaise à porteurs : j'avais tout le temps de bâtir des châteaux en Espagne et de me livrer à mes rêveries. Que de païens à convertir ! me disais-je ; comme une chrétienté serait bien placée en cet endroit ! quel site avantageux pour une église ! quel heureux centre d'action pour un école ! etc. Cela était fort beau ; mais en venir à l'exécution, c'était là que commençait la difficulté. Tout à coup il me vint une bonne idée : saint Joseph est mon patron, il est aussi le patron des Chinois ; ce que je ne puis faire moi-même, il le pourrait facilement, et il est assez bon pour le vouloir. Sur ce, je me sens porté à le prier, et je lui promets, autant que cela dépendra de moi, de lui dédier toutes les chapelles que nous bâtirons dans ce pays. Quelque temps après, je faisais connaissance de mon brave Paul, et les catéchumènes commençaient à arriver. Le croiriez-vous ? mes rêves se sont déjà réalisés, du moins en partie : j'ai un noyau de néophytes et de catéchumènes dans presque toutes ces localités que j'avais désignées sur ma route. Gloire donc à saint Joseph !

« Cette année j'ai eu la consolation d'établir deux chrétientés nouvelles là où naguère le démon régnait

en souverain, et où nous n'avions pas un seul fidèle. Pour n'être pas injuste envers mes collaborateurs, je dois faire une mention spéciale de la plupart des maîtres et maîtresses d'école que j'ai employés au milieu des païens. Plusieurs m'inspiraient d'abord peu de confiance et voilà qu'ils se sont montrés tout à coup des hommes de Dieu. L'un deux, à peine arrivé à son poste, commença par convertir les quinze petits païens qui recevaient ses leçons ; il leur avait communiqué une si grande ardeur qu'en trois mois il leur avait appris plus de prières que n'en savent ordinairement beaucoup de jeunes chrétiens, et cela sans négliger l'étude des auteurs classiques. La nuit après souper, surcroît de besogne pour ce vieux pédagogue : c'est le tour des parents de ces enfants et d'autres bons laborieux, qui viennent se reposer de leurs fatigues de la journée en chantant leurs prières bien avant dans la nuit.

« Tel autre, qui jusque-là était peu cité pour modèle, ne mérite que des éloges. Déjà plusieurs familles païennes lui sont redevables de leur conversion. Celle d'un de ses élèves a été accompagnée de circonstances bien édifiantes. Le maître d'école l'avait pris en grande affection ; il résolut de le gagner à Dieu. L'enfant, âgé de treize ans, se montrait assez docile aux leçons de son Mentor ; il apprit en peu de temps les prières et la doctrine chrétiennes ; mais lorsqu'il fallut en venir ouvertement à la prati-

que, ce ne fut pas chose si aisée. Il était fils unique, et sa mère idolâtre, quelque affection, quelque condescendance qu'elle eût pour son enfant, ne pouvait consentir à le voir se ranger parmi les chrétiens. Le maître ne se découragea pas ; voyant que ses exhortations ne produisaient pas l'effet désiré, il recommanda à l'élève de prier beaucoup pour lui ; il eut recours à l'abstinence et au jeûne. Dieu lui tint compte de sa bonne volonté. Un jour que dans la famille on paraissait inquiet sur sa santé et qu'on le pressait de manger, le maître répondit qu'il n'était pas malade : « Mais, ajouta-t-il, la pensée que son petit élève, qu'il aimait tant, serait privé du bonheur du ciel, lui serrait tellement le cœur, qu'il en avait perdu l'appétit, et que tous les mets lui semblaient insipides. » On ne lui répondit que par un morne silence. Dès le lendemain qui était un jour de fête, l'enfant avait la permission de se joindre aux néophytes pour réciter les prières, et quelques semaines après, je le baptisai. A partir de ce jour, on cessa les cérémonies superstitieuses dans la famille, et tout fait espérer que la grâce de Notre-Seigneur triomphera du respect humain, seul obstacle qui s'oppose encore à la conversion des parents de notre petit *Joseph*. Plusieurs autres enfants ont profité de ce bon exemple, et ont déclaré aussi à leurs parents qu'ils voulaient être chrétiens : ils sont en bonne voie de le devenir. » (*Annales de la propagation de la foi.* — Mai 1859.)

59. — Sainte Thérèse secourue par saint Joseph dans ses fondations.

Sainte Thérèse, dont on connaît le zèle pour répandre la dévotion à saint Joseph, faisait placer, dit l'historien de sa vie, une image de la très-sainte Vierge et de son chaste Époux, sur toutes les portes des monastères qu'elle fondait. Quand elle allait en voyage pour ses diverses fondations, elle portait toujours sur son cœur un portrait de saint Joseph, le nommant le père et le fondateur de l'Ordre. Voici quelle fut l'occasion de cette pieuse pratique : pendant qu'elle éprouvait toute espèce de traverses et de difficultés pour le monastère de Saint-Joseph qu'elle désirait établir à Avila, un jour après la sainte communion, se plaignant à Jésus de tous les obstacles qu'on opposait à ses pieux desseins, le divin Sauveur l'engagea vivement à ne pas se décourager, l'assurant qu'elle triompherait de toutes les oppositions, que le couvent s'établirait et que sa divine Majesté y serait très-honorée et fidèlement servie ; il lui commanda en même temps de le mettre sous l'invocation de saint Joseph, ayant le soin de placer au-dessus de la porte de la maison son image et celle de sa chaste Épouse. Sainte Thérèse fut fidèle à la recommandation du Fils de Dieu, et le monastère placé sous un si auguste patronage fut l'asile de toutes les vertus.

60. — Zèle de sainte Thérèse pour répandre partout la dévotion à saint Joseph.

Le zèle dont sainte Thérèse était animée pour répandre partout la dévotion au glorieux saint Joseph, ne s'éteignit pas avec sa vie.

Dès qu'elle fut placée par l'Église au nombre des saints que l'on honore d'un culte public, quelques monastères du Carmel, tressaillant, de joie, voulurent donner le nom de leur sainte fondatrice à leurs Églises, ôtant, par ordre de leur Provincial, le titre qu'elles portaient ci-devant, c'est-à-dire, le titre de saint Joseph. Cela déplut extrêmement à cette sainte réformatrice ; et apparaissant dans la ville d'Avila à la vénérable Mère Isabelle de Saint-Dominique, elle lui donna cet ordre : *Vous direz au père Provincial qu'il ôte mon nom des monastères, et qu'il y place une seconde fois celui de saint Joseph qu'ils portaient auparavant.* (Carm. réform. I, III, n. 3.) Que sainte Thérèse ait été, pour m'exprimer ainsi, la favorite de saint Joseph, on peut en juger par les apparitions fréquentes dont il l'honora, et par les grâces sans nombre qu'il lui fit, comme on peut le voir dans sa vie écrite par cette glorieuse fondatrice (1). Le sixième cha-

(1) Voici des paroles bien remarquables du docte et pieux P. Gratien, directeur de sainte Thérèse :

« Je pourrais ajouter encore beaucoup d'autres choses sur les rapports de cette Mère avec saint Joseph. Je les suis certainement, car je l'ai confessée et j'ai été longtemps son supérieur.

pitre de cette vie fait mention des faveurs qu'elle en reçut à sa mort ; on la vit s'élever au ciel sous la forme d'une colombe ; et un arbre mort qui était tout près de sa cellule poussa des feuilles et fleurit comme le bâton de saint Joseph. *Arbor arida cellæ proxima statim effloruit. (In lect. 6. offic. S. Ther.)*

Profitons donc des exhortations et des exemples de cette sainte, si nous voulons acquérir la protection de saint Joseph : ayons recours aussi à sainte Thérèse, et choisissons-la pour médiatrice auprès du saint époux de la Vierge.

61. — Saint Joseph protecteur du Carmel.

Quelques femmes de Zumaga, dans la Biscaye, s'é-

Non-seulement j'ai connaissance des grâces et des faveurs qu'elle reçut de lui, mais encore de nombre d'autres en cet Ordre. Personnellement, je puis dire que j'étais tout jeune lorsqu'on me donna pour la première fois les saints du mois selon la coutume. Le glorieux saint Joseph m'échut en partage, et je suis demeuré son dévot et celui de la très-sainte-Vierge. J'ai reçu beaucoup de grâces de lui, tant en l'intérieur que dans les choses du dehors, étant séculier, et depuis que je suis religieux, gouvernant les autres et leur étant sujet, à la fondation de cet Ordre et particulièrement dans mes peines, exils, voyages, naufrages, captivité chez les Turcs et rançon ; je ne veux pas faire plus particulière mention de ces choses ; je n'aurais pas même exposé ce qui est écrit en ce chapitre, si d'autres livres approuvés et examinés ne l'avaient dit avant moi. Cependant je suis heureux de l'avoir fait. Cela donne à entendre que le fruit de cette réforme est à la louange de notre glorieux saint. Je voudrais que tous les religieux du Carmel crûssent en ferveur et dévotion pour lui. »

taient réunies avec le désir de se consacrer à Dieu dans l'Ordre des Carmélites déchaussées. Elles en écrivirent à l'évêque de Pampelune, leur premier pasteur. Celui-ci n'approuvait qu'en partie leur projet. Il se rendit à Zumaga pour leur proposer une règle moins austère que celle qui avait fixé leur choix. Ces bonnes femmes renouvelèrent leurs instances, mais le prélat ne se rendit pas. Il leur enjoignit de choisir un institut quelconque parmi ceux qui ne prescrivait pas d'aller pieds nus, et ne leur donna pour délibérer que le temps qu'il allait mettre à célébrer la messe, ajoutant que si, dans cet intervalle, elles n'avaient pas fait leur choix, il leur indiquerait lui-même l'Ordre où elles devraient entrer. A ces mots, il se rendit à l'église et commença la messe. Les pieuses femmes de leur côté, au lieu de délibérer, se mirent à supplier Notre-Seigneur de vouloir bien les admettre à prendre l'habit et la règle des Carmélites déchaussées. Notre-Seigneur les exauça par l'entremise de saint Joseph. Le saint apparut à l'évêque pendant la messe, le reprit fortement d'avoir affligé ces bonnes âmes en se refusant à leurs pieux désirs, et lui ordonna de les autoriser à embrasser la règle de Sainte-Thérèse. La messe finie, l'évêque alla leur raconter l'apparition de saint Joseph et l'ordre qu'il en avait reçu. Il mit le comble à leur joie en leur donnant la permission tant désirée d'embrasser la réforme du Carmel, et en plaçant la nouvelle maison sous l'invocation du saint qui s'en

était d'avance et si hautement déclaré le protecteur.
(*Dévotion à saint Joseph*, liv. II, chap. I.)

62. — La dévotion à saint Joseph conseillée à deux religieux Carmes.

Deux religieux, Carmes déchaussés de Grenade, sortaient du monastère des Carmélites de cette ville, lorsqu'ils virent venir à leur rencontre un homme assez avancé en âge, et d'un aspect vénérable, qui se plaça entre eux et leur demanda d'où ils venaient. Le plus ancien des deux répondit qu'ils venaient du couvent des Carmélites déchaussées. « Mes pères, reprit l'in-
« connu, pourquoi donc ont-elles tant de dévotion à
« saint Joseph ? — C'est, répondit le religieux, parce
« que notre sainte Mère, Thérèse de Jésus, en avait
« elle-même beaucoup pour ce grand saint, qui la
« secondait puissamment dans la fondation de ses mo-
« nastères, et lui obtenait mille grâces du ciel ; aussi,
« a-t-elle, par reconnaissance, donné le nom de saint
« Joseph à presque tous ceux qu'elle a fondés. — Je
« le savais déjà, répliqua l'inconnu, regardez-moi en
« face, et ayez pour saint Joseph une dévotion pareille
« à celle de votre Mère ; tout ce que vous lui deman-
« derez, vous l'obtiendrez. » A ces mots il disparut, et
les deux religieux eurent beau regarder de tous côtés ils ne virent plus personne. Arrivés à leur couvent, ils rendirent compte au supérieur de tout ce qui venait d'arriver. « C'était saint Joseph, leur dit-il, ce

« n'est pas pour vous, mais pour moi qu'a eu lieu cette
 « apparition, car je n'étais pas aussi dévot que j'au-
 « rais dû l'être à saint Joseph ; mais désormais je le
 « serai. » Cet événement arriva en 1584, deux ans
 après la mort de sainte Thérèse. (*Dévotion à saint
 Joseph*, de Patrignani, liv. II, ch. I.)

**63. — Un pécheur scandaleux ramené à Dieu par
 saint Joseph.**

Un Père de la Compagnie de Jésus avait un proche
 parent qui, depuis plusieurs années, oubliant tous les
 bons principes qu'il avait reçus, menait une vie scan-
 daleuse. Le zélé religieux après avoir employé en
 vain les représentations les plus paternelles et les
 avertissements les plus charitables, voyant que tous
 ces moyens étaient inutiles, demanda à Dieu d'envoyer
 à ce malheureux une maladie grave qui l'obligeât en-
 fin de rentrer en lui-même. Mais pour donner à ce
 remède toute son efficacité, il s'adressa avec confiance
 à saint Joseph, et fit faire par ses amis deux neuvai-
 nes, l'une de messes et l'autre de communions en son
 honneur. La grâce sollicitée par tant de peines et de
 bonnes œuvres fut obtenue. Le pécheur scandaleux
 tomba sérieusement malade, et se voyant réduit à
 l'extrémité, il ouvrit les yeux sur les désordres de sa
 vie, et sur le danger où il était de se perdre éternelle-
 ment ; fidèle à la grâce, il se hâta de purifier sa con-

science par le sacrement de pénitence qu'il reçut avec de grands sentiments de piété.

Saint Joseph, qui voulait rendre plus sensible la guérison miraculeuse de cette âme, le délivra en même temps de toutes les infirmités du corps. Le malade, rendu subitement à la santé, prit la ferme résolution de réparer les scandales qu'il avait eu le malheur de donner ; il s'employa depuis avec autant de zèle que de persévérance aux œuvres de piété, et ne respira plus que pour la gloire de Dieu et de saint Joseph, son puissant protecteur. (Père Patignani.)

64. — Les scandales réparés.

Une femme pieuse souffrait avec résignation les rudes traitements de son mari, qui vivait contre toutes les lois de l'honnêteté et de la morale. L'épouse fidèle essaya de tous les moyens pour ramener dans le bon chemin le malheureux mari, mais tout fut inutile. Enfin elle eut recours au modèle des époux, qui la consola aussitôt et l'exauça, car ce malheureux reçut de Dieu de si grandes grâces, qu'il détesta ses péchés, répara les scandales qu'il avait donnés, et s'appliqua à vivre chrétiennement et saintement, à la consolation de tout le monde et en particulier de sa pieuse épouse. (Boll., ch. II.)

65. — Dévotion à saint Joseph, marque de prédestination.

Le Père Jean d'Allosa, dans le livre intitulé : *Affection et amour à saint Joseph*, rapporte qu'il a connu un religieux qui apparut, quelques mois après sa mort, à un autre religieux de son Ordre, et lui dit qu'il souffrait dans le purgatoire des tourments horribles pour avoir mal rempli ses devoirs, et qu'il avait couru de grands dangers de se damner, mais que le Seigneur l'avait préservé, parce qu'il avait été dans sa vie très-dévoit au glorieux saint Joseph, qui, comme père adoptif de Jésus, est très-puissant à son divin tribunal, et que par son intercession, il avait obtenu la grâce de réformer sa vie.

66. — Mort précieuse des serviteurs de saint Joseph.

La mort des enfants de Marie, fidèles à honorer saint Joseph, est souverainement calme et suave ; la douceur de mourir surpasse tout ce qu'ils ont jamais ressenti de plus doux dans le cours de leur vie spirituelle. Sainte Thérèse rapporte elle-même les circonstances touchantes qui accompagnaient les derniers instants de ses premières filles, si dévotes à saint Joseph. « J'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, une paix et une tranquillité ineffables ; on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement

ou dans le doux repos de l'oraison. Rien n'indiquait au dehors qu'aucune tentation ne troublât la paix intime dont elles jouissaient. Ces divines lumières ont banni de mon cœur la crainte que j'avais de la mort. Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour une âme fidèle. » — Le docte et pieux Suarez, qui a écrit de si belles pages sur saint Joseph, répétait, à sa dernière heure, avec un sourire ineffable, cette parole étonnante : *Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir.* « J'ai beaucoup redouté la mort, disait sur son lit de douleur, monseigneur Douare, évêque missionnaire dans l'Océanie, aujourd'hui, je ne la crains plus, il y a dix mois que je la considère dans ma méditation et vingt-cinq ans que je récite journallement une prière à saint Joseph pour m'obtenir la grâce de bien mourir. »

67. — L'obéissance opère des miracles.

Deux novices de la Compagnie de Jésus allaient, par obéissance, en pèlerinage. Un jour ils se trouvèrent au milieu d'une campagne nue, privés de toute nourriture, épuisés de lassitude ; ils prirent un peu de repos, pleins de confiance en Dieu, et disposés à tout souffrir pour son amour. Tout à coup ils virent s'avancer vers eux un homme et une femme qui portait dans ses bras un enfant très-gracieux ; arrivés auprès d'eux, ils saluèrent avec bonté les deux novices, et leur présentèrent, avec affabilité, une nourriture exquise, qui leur rendit

des forces dont ils avaient besoin. Qui pourrait exprimer les sentiments de reconnaissance et d'amour des jeunes voyageurs pour ces bienfaiteurs si charitables et si bons ? Ils désiraient vivement connaître quels étaient ces trois personnages ; mais ils se cachèrent ; et, se contentant de dire quelques consolantes paroles, ils témoignèrent qu'ils protégeaient spécialement la Compagnie de Jésus, et ils disparurent. Alors les deux novices reconnurent que leurs bienfaiteurs étaient Jésus, Marie et Joseph. Ainsi l'obéissance opère des miracles. (Pedini, *Mois de saint Joseph.*)

68. — Le chapelet en l'honneur de saint Joseph.

Le Père Antoine Natali, de la Compagnie de Jésus, célèbre missionnaire, avait un grand attrait pour la vie intérieure et par conséquent une grande dévotion à saint Joseph. C'est pourquoi il ne manquait aucune occasion de le faire honorer. Il publia, entre autres, un opuscule où il engageait tous les chrétiens à le vénérer spécialement ; il se proposait d'en faire un second sur ses vertus, sur ses prérogatives, mais la mort prévint l'exécution de ce pieux dessein. Il arrosa de ses sueurs apostoliques le tiers de la Sicile, et pour en assurer le fruit, il mettait chacune de ses missions sous la protection de saint Joseph. Entre autres hommages qu'il lui rendait, il récitait chaque jour un chapelet de prières qu'il avait lui-même composées en son honneur. Quoique les grains en fussent d'une matière extrêmement com-

mune, il le regardait comme quelque chose de précieux, parce que, disait-il, c'était le chapelet de saint Joseph. Un jour il le perdit : cet accident lui fut aussi sensible que le serait à un avare la perte d'un trésor. Il pria le saint de le lui faire retrouver, et ce ne fut pas en vain, car un matin qu'il faisait son action de grâces après la messe, un enfant plein de grâce et de beauté s'approcha de lui d'un air de connaissance et lui remit le chapelet. (Père Patrignani.)

69. — Le fruit d'une neuvaine à saint Joseph.

Un jour, que j'étais allé faire une instruction dans une communauté religieuse très-florissante, la Mère abbesse me fit appeler au parloir et elle me raconta ce qui lui était arrivé, à peu près dans ces termes : « Mon Père, je sais, qu'en fidèle serviteur de saint Joseph, vous recueillez les différents exemples qui peuvent établir la confiance en ce grand saint. Permettez-moi de vous citer un trait signalé de sa protection en ma faveur. Déjà depuis longtemps je me sentais pressée intérieurement de me confesser tous les jours, à l'exemple de quelques saints, qui avaient la salutaire pratique de recevoir chaque matin la sainte absolution, afin de mener une vie plus pure et plus agréable à Dieu. Cependant je me défiais un peu de cette inspiration, ne sachant pas si elle venait de l'Esprit-Saint, et d'un autre côté je craignais de me faire remarquer et d'être à charge à mon confesseur. Ne sachant quel parti pren-

dre, je fis une neuvaine à saint Joseph pour connaître la volonté de Dieu, me promettant d'aller me confesser le dernier jour sans rien dire de ce qui me préoccupait, bien persuadée que le Seigneur trouverait un moyen de me manifester ses pensées ; quelles ne furent pas ma joie et ma surprise, lorsque j'entendis mon directeur me dire ces paroles pour toute morale : « Désormais jusqu'à nouvel ordre, vous vous confesserez tous les jours. » Je lui racontai alors ce que j'avais fait, et il reconnut là aussi bien que moi le doigt de Dieu. »

70. — Une fidèle servante de saint Joseph.

Une dame d'une grande piété, nommée Anne Kertai, fut la première qui entreprit d'introduire le culte de saint Joseph à Termove, sa patrie, où déjà celui de la très-sainte Vierge était des plus florissants. Pour réussir dans son pieux dessein, elle ne recula devant aucun sacrifice. Elle fit construire en l'honneur de saint Joseph une très-belle chapelle qui attira un grand concours de fidèles ; mais remarquez le principal motif qui enflamma son zèle en cette occasion. La tendre dévotion des habitants de Termove pour Marie était à ses yeux un diamant bien précieux sans doute, mais auquel il manquait d'être enchâssé dans de l'or, qui devait en réhausser l'éclat : c'est ce qu'elle fit en déployant tout son zèle pour inspirer à ses pieux concitoyens une dévotion à saint Joseph, semblable à celle qu'ils avaient pour Marie.

71. — Con fiance en saint Joseph récompensée.

Les religieuses Augustines d'Anvers avaient, dans l'intérieur de leur monastère, une belle chapelle de Saint-Joseph célèbre par les grâces extraordinaires qu'on y obtenait. Parmi ces religieuses, il y en avait une nommée Élisabeth, qui, depuis plus de trois ans, souffrait de la pierre ; ses douleurs étaient si vives, qu'elles lui donnaient une fièvre brûlante et la faisaient tomber en défaillance. Les médecins, de leur côté, jugeant la maladie trop grave et trop avancée pour céder aux efforts de leur art, se déclarèrent dans l'impossibilité de la guérir. Cette infortunée religieuse, se voyant abandonnée des hommes, s'adressa avec une grande confiance à saint Joseph qu'elle avait toujours beaucoup aimé. Elle se ceignit les reins d'une ceinture bénite sous son invocation. Elle ne cessait, jour et nuit, de le prier et de le faire prier ; sa confiance allait en augmentant dans son cœur, au point qu'un jour elle ne craignit pas de dire à la prieure : « Oui, ma Mère, je guérirai ; soyez sûre qu'avec l'aide de saint Joseph, je serai bientôt délivrée du mal qui me tourmente... » Elle continuait à solliciter sa guérison, et toujours avec une nouvelle ferveur, lorsque, le 10 juin 1659, pâmée de douleur entre les bras de ses compagnes qui la soutenaient en pleurant, elle se laissa tomber à genoux devant l'image de saint Joseph, le conjurant avec larmes de la soulager. Tout à coup elle cessa de souffrir. En

même temps elle sentit qu'elle était délivrée de l'affreuse maladie qui la tourmentait si cruellement. Un médecin hérétique étant venu visiter la malade, qu'il avait vue dans un si triste état, confessa ingénument qu'une telle guérison ne pouvait être que miraculeuse. (Patrignani.)

72. — Victoires obtenues par saint Joseph.

Don Quiroga, célèbre capitaine espagnol, était très-dévoué à saint Joseph. Dans les fréquentes guerres qu'il eut à soutenir contre les peuples des îles Mariannes, il recourait sans cesse à sa protection, et cette protection était pour lui un bouclier impénétrable. C'est ce qu'il éprouva spécialement dans une de ces îles, où il eut à combattre bien des fois ces barbares avec des forces de beaucoup inférieures, et néanmoins toujours avec un merveilleux succès, puisque jamais aucun de ses soldats n'y fut blessé. Don Quiroga renvoyait à saint Joseph tout l'honneur de ses victoires, et il voyait bien clairement, en effet, avec quel soin son céleste Protecteur veillait à la conservation de sa petite armée. Un jour, elle fut attaquée avec fureur par un gros corps d'insulaires qui firent pleuvoir sur elle une grêle de flèches empoisonnées ; elle y aurait péri tout entière, si saint Joseph, que don Quiroga avait invoqué, ne fût venu du ciel à son secours. Le saint apparut dans les airs, et l'armée chrétienne le vit briser ces flèches meurtrières et les

faire tomber aux pieds des soldats, contre qui elles étaient lancées. (*Histoire des îles Mariannes*, liv. X.)

73. — La vocation religieuse favorisée.

Madame C..., que nous avons connue particulièrement, était d'une santé très-délicate et qui demandait beaucoup de soins et de ménagements. Ayant épousé plus tard le baron de C..., son tempérament ne devint pas meilleur. Les médecins la regardaient comme poitrineuse. Devenue veuve, après avoir obtenu, par l'intercession de saint Joseph la conversion de son mari, elle mena une vie très-retirée. Cependant sa faiblesse augmentait avec l'âge; elle ne pouvait plus faire maigre ou jeûner une seule fois dans l'année sans se rendre malade; le moindre vêtement de laine la fatiguait, et, malgré toutes les précautions qu'elle prenait et les soins qu'on lui prodiguait, elle se traînait péniblement. Dégoûtée du monde, aimant beaucoup la vie cachée, elle regrettait infiniment que son état maladif ne lui permit pas d'entrer dans une communauté religieuse. Cependant sa confiance en saint Joseph, par l'intercession duquel elle avait obtenu toute espèce de grâces, allait toujours en augmentant. Elle eut un jour l'inspiration de lui demander un vrai miracle, en lui obtenant la santé nécessaire pour devenir une fille de Sainte-Thérèse, si dévouée à son culte. Elle fit toutes ses prières, toutes ses bonnes œuvres pendant six mois à cette intention, et elle alla après se présenter à un

couvent de Carmélites, où elle fut reçue à l'âge de cinquante ans, au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient connue dans le monde, débile et languissante. Grâce à la protection toute spéciale de saint Joseph, elle a pu supporter très-bien le régime si austère du Carmel, et, après un noviciat qu'on a fait durer trois ans pour la mieux éprouver, elle a eu le bonheur de faire sa profession religieuse le 6 août de l'année 1855, sous le nom de Sœur Joseph de la Sainte-Famille. Sa santé continue à seconder son zèle, et sa dévotion pour le chaste Époux de Marie ne connaît plus de bornes.

74. — Les images miraculeuses de saint Joseph.

C'est sous les auspices de saint Joseph que la foi prit possession des florissantes réductions du Paraguay. Aussi leur donna-t-il, dans une occasion importante, un signe éclatant et miraculeux de sa vigilance et de son affection. Cette chrétienté naissante était menacée de je ne sais quel fléau du ciel. Saint Joseph ne voulut pas qu'elle en fût frappée à l'improviste et exposée ainsi à une entière destruction. Il l'avertit de s'y préparer, en lui faisant voir en divers lieux ses images trempées de sueur et baignées de grosses larmes, comme pour dire à ce peuple qu'il chérissait : « Tu vois ton Protecteur pleurer d'avance les disgrâces que tu vas éprouver ; pleure donc aussi toi-même, tandis qu'il est encore temps, afin que la justice de Dieu, apaisée par ta pénitence, aille décharger ailleurs les coups de sa vengeance. » (P. Patrignani.)

75. — Les sept douleurs et les sept allégresses en l'honneur de saint Joseph.

Deux Pères Franciscains naviguaient sur les côtes de Flandre, lorsqu'il s'éleva une affreuse tempête qui submergea le navire avec trois cents passagers qui s'y trouvaient. La divine Providence permit que ces deux religieux s'emparassent d'une des pièces du navire, sur laquelle ils se soutinrent entre la vie et la mort pendant trois jours, ayant sans cesse sous les yeux l'abîme immense qui menaçait de les engloutir. Fidèles serviteurs de saint Joseph, pleins de confiance en sa toute-puissante protection, ils se recommandèrent à lui comme à leur véritable planche de salut après le naufrage, et à la douce Étoile qui devait les conduire au port. A peine ont-ils achevé leur prière, qu'elle est exaucée; l'orage se dissipe; l'air devient serein; la mer s'apaise et l'espérance renaît au fond du cœur. Mais ce qui mit le comble à leur joie, ce fut la vue d'un jeune homme, plein de grâce et de majesté, qui, après les avoir salués avec bonté, s'offrit à leur servir de guide. Ils s'avancent déjà, ils voguent heureusement, la mer et les vents rendent obéissance à celui à qui le Dieu de la mer et des vents avait autrefois obéi. Arrivés sur le rivage, les deux religieux se jettent aux pieds de leur libérateur, qu'ils ne connaissent pas et qu'ils croient être quelque ange; après lui avoir offert les plus vives actions de grâces, ils le prient instamment

de vouloir bien leur dire son nom. « Je suis Joseph, leur répondit-il : si vous voulez faire quelque chose qui me soit agréable, ne laissez passer aucun jour sans réciter dévotement sept fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique en mémoire des sept douleurs dont mon âme fut affligée et en considération des sept allégresses dont mon cœur fut souverainement consolé pendant les jours que je passai sur la terre dans la compagnie de Jésus et de Marie. » A ces mots, il disparut, les laissant comblés de la joie la plus vive, et pénétrés du désir le plus sincère de l'honorer et de le servir tous les jours de leur vie.

76. — Saint Joseph protecteur des missionnaires dans la Nouvelle-Calédonie.

« Mon révérend Père (1),

« Je vous écris, le cœur navré; j'ai besoin de vous faire connaître la large plaie qui vient d'y être faite,

(1) Cette lettre du R. P. Rougeyron, missionnaire mariste, provicaire apostolique dans la Nouvelle-Calédonie, a été adressée au Très-Révérend Père supérieur général de la Société de Marie. Ce généreux apôtre de Marie nous écrivait dernièrement quelques lignes que nous demandons la permission de citer ici, et que nous regardons comme une des plus douces récompenses de nos labeurs : « Je vous suis très-reconnaissant du don que vous daignez me faire. J'aime beaucoup vos petits ouvrages de piété, surtout ceux en l'honneur de saint Joseph; ils font du bien même à la Nouvelle-Calédonie. Continuez donc, mon Père, à travailler à la gloire de Dieu et à nous envoyer vos œuvres : elles nous aideront puissamment à être de vrais missionnaires et à hâter la conversion de nos pauvres sauvages.

et de soulager ma douleur en la confiant à un bon Père, à un ami.

« Il y a déjà trois jours, et cependant mon cœur saigne encore; deux de nos braves jeunes gens se trouvant dans la vallée, ont été subitement attaqués par trahison, et à l'instant massacrés à coups de hache et d'épée; puis les sauvages se sont repus de leur chair palpitante et de leur sang encore tout fumant.

« Rassasiés, ces monstres à figure humaine ont arboré les têtes avec la figure encore intacte, en forme de trophée. Peu après, nos pauvres néophytes sont accourus, mais il n'était plus temps; les cannibales avaient emporté leur proie; et il ne restait plus que la cervelle sur l'herbe toute rougie de sang. Sans doute elle avait été oubliée, car le morceau est friand pour eux.

« Furieux comme des lions, nos néophytes se précipitent à la poursuite de leurs ennemis; ils les aperçoivent leur faisant voir, pour les braver, les habillements des deux victimes et leurs têtes au haut de leurs lances. Les nôtres n'y tiennent plus, ils veulent se battre et venger ces atrocités infernales.

« Le crime doit être puni. Mais hélas ! pour comble

Vous aurez donc une large part à ce bien. Depuis l'arrivée des Sœurs du Tiers-Ordre des Maristes, notre jeunesse va régulièrement en classe tous les jours; dans six mois j'espère que la plupart de ces enfants sauront lire parfaitement et alors quel bonheur d'avoir vos petits livres sur saint Joseph à leur mettre entre les mains. « (Nouvelle-Calédonie, 3 février 1859.)

de malheur, les criminels sont triomphants. Plus nombreux que les nôtres et préparés depuis longtemps à cet exécration projet, ils se ruent sur notre petite troupe mal aguerrie, en blessent un grand nombre, et mettent les autres en pleine déroute. C'en était fait de la réduction si l'ennemi était venu jusque-là. Mais Marie veillait sur son village de la Conception. Sans que nous sachions pourquoi, il rebroussa chemin, à la porte même du village, sans brûler aucune maison, ni faire aucun mal. Le révérend Père Forestier et le Frère Prosper, à la vue de l'ennemi, avaient été à la rencontre du chef, et sans qu'ils lui eussent adressé la parole, le nouvel Attila s'était retiré devant eux.

« Les deux commandants de la Nouvelle-Calédonie, informés de ce qui se passait à la Conception, s'étaient empressés d'y envoyer un peloton de soldats pour défendre l'établissement. Ils firent plus, ils y allèrent eux-mêmes en personne, escortés des leurs, à travers les montagnes escarpées du pays, à la recherche des sauvages ; mais l'expédition n'eut pas d'autre résultat que de leur inspirer un peu de frayeur, et de leur montrer que nous étions protégés du gouvernement.

« Cependant je commençais à craindre dans mon petit établissement de Saint-Louis, lorsque mes néophytes qui veillaient à sa garde aperçurent pendant la nuit quelques sauvages couchés à terre. Ils fondent sur eux comme des braves, en désarmant un qui avait

un fusil, et le blessent d'un coup de baïonnette. Nous ignorons s'il en est mort.

« A cette nouvelle, je compris que la grande masse de sauvages allait être irritée contre ma petite réduction, qui certainement ne pouvait soutenir le choc. Je pris aussitôt le parti de fuir. Il était quatre heures du matin. J'enfouis ce que nous avions de plus précieux; mais nos bâtiments, et tant d'effets qui restaient à la merci du premier venu, qu'en faire ? impossible de les emporter avec nous. La fuite elle-même n'était pas sans danger : il y avait des femmes, des enfants à la mamelle; que devenir en cas d'attaque ? Dans ma détresse il me vint une lueur d'espérance, c'est de prier saint Joseph de nous venir en aide; grâce au bon, à l'excellent livre de notre cher Père Huguet, la foi et la confiance se raniment au moment du danger. Je cours me jeter à genoux aux pieds d'une image de saint Joseph que j'avais dans ma cellule, je lui recommande avec naïveté la maison et tout ce qu'elle contenait; je lui dis, que je ne voulais rien emporter, qu'il eût soin qu'on n'y mît pas le feu et que rien ne disparût, en un mot, qu'il trouvât un expédient pour faire ce miracle.

« Ma prière achevée, et ma commission donnée à ce grand saint, je pars pour la Conception, prenant dans mon embarcation les femmes qui avaient des petits enfants, tandis que les autres néophytes, au nombre de 70, s'y rendent par terre sous la conduite du Frère Gabriel, mon cher compagnon d'infortune.

« Le Frère arriva heureusement à l'établissement défendu par une trentaine de soldats. Pour moi, arrivé en pleine mer, j'hésite si je dois me diriger vers la Conception ou sur *Boularé*, habité par des colons français. Ce dernier point l'emporte et voici pourquoi : la veille j'avais envoyé trois enfants porter un billet aux colons de Boularé, pour les prévenir de se tenir sur leurs gardes. Mes petits messagers n'étant pas de retour, je tremblais sur leur sort ; je désirai donc aller tout de suite les chercher ; je pensais aussi que je pourrais être utile à mes compatriotes. Ma détermination prise, je me dirige sur Boularé, où j'eus le bonheur de trouver en route mes chers petits enfants, qui peut-être seraient eux-mêmes tombés sous la dent des anthropophages, s'ils étaient revenus à Saint-Louis. Puis je donne l'éveil aux colons, et je repars aussitôt pour aller droit à la Conception. En repassant devant Saint-Louis, nous aperçûmes du monde sur le rivage. Je tourne de ce côté la barre du gouvernail, mais bien doucement et comme en tremblant ; car je craignais que ce ne fût une bande de sauvages venue pour piller la maison. A mesure que j'avance je vois que ces hommes sont habillés, je crains encore ; n'est-ce pas une ruse pour nous attirer en se déguisant ainsi, comme on l'avait fait autrefois à Balade ? Pour ne pas tomber dans le piège, je leur parle en français ; on me répond. C'étaient le Père Forestier et le Frère Gabriel, qui étaient venus me chercher et prendre quelques effets

les plus nécessaires. Aucun nouvel accident n'était arrivé. Nous nous hâtons de fuir un lieu si peu sûr, et nous gagnons la Conception.

« Le lendemain, le commandant Tétard, ayant appris ma retraite de Saint-Louis, m'envoya quatorze soldats qu'il mit à ma disposition, me témoignant son regret que j'eusse quitté la réduction. Encouragé par ce bon commandant et ne croyant pas imprudent de rester à mon poste avec ce renfort, je quitte la Conception le jour suivant, et je rentre à Saint-Louis avec tout mon monde. Grand Dieu, quelle surprise ! pas un objet n'avait été pris : pas un sauvage n'était venu, et cependant la maison ne fermait pas, elle n'était qu'en paille. Ma première visite fut pour le bon saint Joseph, que je remerciai de bon cœur. »

77. — La prière à saint Joseph promptement exaucée.

La vénérable Sœur Cécile Portaro, du Tiers-Ordre de Saint-François, à Milan, s'était mise sous la protection de saint Joseph ; elle recourait à lui dans tous ses besoins spirituels ou temporels. Un jour qu'elle avait fait, avec quelques-unes de ses compagnes, le pèlerinage de Notre-Dame de Drépane en Sicile, le navire qui devait les ramener leva l'ancre sans elles, à l'entrée de la nuit, et les laissa seules sur le rivage, assez loin de Palerme, où seulement elles pouvaient trouver asile dans une maison de leur Ordre.

Cécile, tandis que ses compagnes s'abandonnaient à l'épouvante et aux larmes, eut recours à son refuge ordinaire : elle pria son cher protecteur saint Joseph. Aussitôt un vieillard au noble aspect se présente devant elle, en habit de voyageur et le bourdon à la main ; il s'offre à leur servir de guide dans les ténèbres. Ce secours du Ciel rassure les pieuses filles. Il les débarasse de leurs paquets, et les fait porter par un jeune garçon qui l'accompagne.

Bon vieillard, dit Cécile à cet homme, qu'elle regarde comme un protecteur que lui envoie saint Joseph, nous acceptons avec joie votre offre charitable ; mais vous aurez bien du chemin à faire, car le lieu où nous pouvons passer la nuit est fort loin. Nous devons aller à la rue Saint-Joseph.

— C'est aussi dans cette rue que je demeure, répond le vieillard ; marchons, mes enfants, et ne craignez point.

Il les accompagna jusqu'au lieu indiqué, et déposa les paquets sur le seuil de la porte. Mais quand les voyageuses se retournèrent pour le remercier, il avait disparu, ainsi que le jeune garçon.

Étonnées de ce prodige, elles en pesèrent toutes les circonstances, et crurent pouvoir reconnaître dans leur généreux guide le protecteur de Cécile, saint Joseph. (*Légendes franciscaines.*)

78. — Sainte Thérèse sauvée d'un grand danger.

Dans un voyage que faisait sainte Thérèse avec plusieurs de ses filles, pour aller fonder un monastère qui devait porter le nom de saint Joseph, le saint les sauva toutes d'une mort inévitable. Le conducteur s'étant égaré dans des lieux difficiles, les chevaux emportèrent la voiture vers des précipices. Thérèse, sur le bord de l'abîme qui allait tout engloutir, voyant ses compagnes saisies d'effroi, leur dit : « Mes chères filles, mes chères sœurs, le seul moyen d'échapper à la mort, c'est de recourir à notre bon père saint Joseph, et d'implorer son assistance. » Elles le firent, et tout à coup on entendit sortir du fond de l'abîme où elles allaient être précipitées une voix qui leur dit : « Arrêtez, arrêtez, si vous faites un pas de plus, vous périssez toutes. » A cet ordre les chevaux s'arrêtèrent et les religieuses demandèrent de quel côté il fallait tourner. La voix leur indiqua un endroit qui ne paraissait pas moins dangereux que celui où elles étaient. Elles obéirent néanmoins, et à l'instant elles se virent hors de péril. Alors le voiturier se mit en devoir de chercher jusque dans le précipice celui qui leur avait parlé, afin de lui rendre grâces ; mais il n'y trouva ni homme ni aucun vestige humain. De son côté sainte Thérèse, qui avait reconnu la voix à laquelle on devait un avis si charitable et si important, ne put en garder le secret : « Mes chères filles, leur dit-

« elle avec émotion, c'est bien en vain que notre guide
« cherche celui qui nous a sauvés de la mort; notre
« libérateur, c'est notre bon père saint Joseph. » (*Vie
de sainte Thérèse.*)

**79. — La persévérance dans la pratique de la vie
intérieure.**

Fidèle aux exemples et aux conseils du saint fondateur de la Visitation, la Sœur Marie Briais eut toujours la plus grande confiance en saint Joseph. Elle fit sous le patronage de l'auguste époux de Marie de rapides succès dans la vie intérieure.

Elle fut successivement employée dans les charges les plus pénibles. Dans celle d'infirmière, elle se vit chargée d'un si grand nombre de malades, qu'elle céda son lit à l'une d'elles et coucha longtemps sur une paille au milieu de l'infirmierie. Pendant des années entières elle veillait avec son aide la moitié des nuits sans vouloir accepter aucun soulagement. A cette vie pénitente elle joignait l'obéissance la plus aveugle et la plus entière, l'exactitude la plus ponctuelle aux moindres observances, le recueillement le plus profond et une si grande fidélité aux petites choses, qu'elle ne se pardonnait pas la moindre imperfection.

Quoique cette vénérable Sœur ait été plus appelée à honorer Notre-Seigneur sur le Calvaire que sur le Thabor, il y eut néanmoins des temps où elle était comblée de grâces sensibles et où il semblait que Dieu voulût

la dédommager de ce qu'elle souffrait pour son amour. Ces faveurs lui étaient surtout accordées pendant ses retraites annuelles. Un jour, sa Supérieure étant allée la visiter sur les quatre heures du soir, elle lui demanda quelle heure il était, et lui avoua que, s'étant mise en oraison un peu après onze heures, elle ne savait plus ce qu'était devenu son corps, mais que, pour son esprit, il avait été au ciel. Dieu lui avait communiqué en cette circonstance des connaissances si pures de sa majesté et de sa sainteté infinies, qu'il lui était impossible de s'en expliquer autrement qu'en disant avec l'apôtre saint Paul : *Le cœur de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.*

Cette sainte fille a persévéré jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans dans son exactitude à tous les exercices, se levant avant la communauté, afin de se trouver au commencement de l'oraison du matin, et ne se retirant le soir qu'après matines. Durant les dernières années de sa vie elle n'avait presque plus de commerce avec les créatures, et hors le temps des récréations, elle ne sortait point du chœur ou de sa cellule. Plus elle approchait de son terme, plus elle faisait de progrès dans la ferveur et dans son union avec Dieu. Elle était constamment dans l'attente du jour qui devait rompre ses liens pour s'unir à Jésus-Christ et salua son arrivée avec des transports de joie. La vénération qu'on avait pour cette sainte mourante s'étendait jusques aux demoiselles pensionnaires, qui

voulurent se recommander à ses prières. Après leur avoir donné mille bénédictions, elle leur souhaita à toutes le bonheur de la vocation religieuse, qu'elle estimait le plus grand de tous les biens. Cette chère Sœur employa les derniers moments de son séjour sur la terre à invoquer la très-sainte Vierge et saint Joseph. C'est sous leur protection qu'elle alla s'asseoir au banquet des élus, le 2 novembre 1703, âgée de quatre-vingt-quatre ans et demi, professe de cinquante-neuf ans.

80. — Con fiance à toute épreuve en saint Joseph.

On sait tout ce que les établissements religieux ont eu à souffrir, dans ces derniers temps, dans le Piémont et dans la Savoie. Par suite de ces épreuves, une maison religieuse de ces pays se trouvait très-gênée dans le courant de l'année 1855 (1).

La caisse de la Sœur économe était à peu près vide. Mais ce qui augmentait l'inquiétude de ces bonnes re-

(1) Ce trait nous a été rapporté par un prêtre distingué du clergé de Paris, qui l'avait recueilli sur les lieux de la bouche de la Supérieure de la communauté.

Nous avons, malgré cela, voulu lui écrire nous-même. Nous donnons ici un extrait de la lettre qu'elle nous a fait l'honneur de nous adresser. « Si vous êtes assez bon pour venir nous voir, je vous raconterai les faveurs de saint Joseph. Je vous dirai que depuis que nous l'avons établi l'Économe de notre maison, il a toujours répondu à notre prière; fallait-il pour cela presque un miracle, il le faisait. Je vous donnerai tout cela par écrit; vous pourriez vous en servir en taisant les noms. Je vous donnerai le trait des deux mille francs, fait presque miraculeux 11 mai 1856. »

ligieuses, c'est qu'elles devaient payer, dans très-peu de temps, une somme de 2,000 francs, sans savoir comment elles pourraient acquitter cette dette.

Comment faire dans ces embarras ? C'est bien simple : recourir au Père nourricier du Sauveur, la ressource de ceux qui sont dans l'indigence. Neuf jours restaient à peine jusqu'à l'échéance. On résolut de les consacrer à une neuvaine en l'honneur de saint Joseph. On la fit avec ferveur et confiance, et comme le matin du dernier jour on se présenta au couvent pour faire acquitter cette somme, la Sœur économe, qui n'avait encore rien reçu, mais qui ne perdait pas confiance tant que la neuvaine n'était pas entièrement finie, pria le créancier de revenir le soir même, à l'heure précisément où la neuvaine avait commencé neuf jours avant. Saint Joseph voulut récompenser tant de confiance. Quelqu'un, qui ne s'est pas nommé et qu'on n'a pas connu, se présenta, en effet, à la porte du couvent et remit à la Sœur juste la somme qu'elle devait verser elle-même quelques minutes après entre les mains de celui qui revint pour la recevoir. Depuis ce moment, la dévotion à saint Joseph, déjà si entière, est devenue encore plus grande dans cette pieuse Congrégation qui a fait si souvent l'heureuse expérience de sa puissance et de sa tendre charité pour secourir ses enfants dans toutes leurs peines.

81. — Combien il est important de se corriger des mauvaises habitudes.

Un ami de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph, nommé François Juge, lui recommandant sa femme qui était à l'agonie, elle lui répondit : « Ne vous affligez pas, mais confiez-vous au grand saint Joseph, je vous promets qu'il l'assistera. » Cet homme se pressait de retourner auprès de sa femme, craignant de la trouver morte, lorsque la Sœur lui dit : « Vous avez le temps, il faut que vous entendiez la messe en l'honneur de saint Joseph et vous retrouverez à votre retour la malade hors de danger. » Il écoute le conseil de la Sœur et pendant qu'il assistait au saint sacrifice, la malade recouvrait la santé; et au grand étonnement de ceux qui la soignaient, elle demanda à prendre un peu de nourriture, ne pouvant comprendre elle-même un si grand changement. Son mari ne fut pas moins agréablement surpris; il promit de faire une déposition juridique de ce miracle obtenu par la puissante protection de saint Joseph et les prières de Sœur Françoise si dévouée à son culte.

Quelque temps après, la même personne recommanda à Françoise un de ses voisins dangereusement malade. Il reçut cette réponse : « Dites à cet homme qu'il promette de perdre l'habitude de prononcer le nom de Dieu sans respect, et saint Joseph obtiendra sa guérison, mais qu'il soit fidèle à sa résolution, car

il serait bientôt châtié par une maladie mortelle, s'il retombait dans les mêmes fautes. » Cette condition particulière de ne point jurer surprit extrêmement le nommé François qui n'avait point parlé de la mauvaise coutume de son ami à la Sœur. Le malade promit de se corriger et recouvra la santé ; mais ayant repris son ancienne habitude, il retomba dans une nouvelle infirmité et la mort suivit de près ses fautes. C'est ainsi que souvent on ne recherche la protection des saints que par intérêt, et qu'on perd leur secours, en ne comprenant pas que si les saints s'intéressent au salut des hommes qui sont encore sur la terre, ce n'est que parce qu'ils sont jaloux de l'honneur de Dieu. (*Vie de la V. Sœur de Saint-Joseph.*)

82. — Un jeune enfant malade recommandé à saint Joseph.

Nous avons reçu la lettre suivante d'un membre de la société de Saint-Vincent de Paul.

Mon révérend Père,

Je viens par cette lettre vous donner connaissance d'une guérison, je dirai presque miraculeuse opérée par l'intercession de saint Joseph sur un jeune enfant âgé à peine de quatre ans.

Puisque j'ai été témoin de la maladie et de la guérison de cet enfant, je puis vous garantir la vérité du fait que je vais vous raconter.

Dans le courant de juin 1857, j'étais chargé de visiter

au nom de la conférence de Saint-Vincent de Paul de notre ville, une pauvre famille composée de la mère, du père et de cinq petits garçons; le père était malade à l'hospice et il y est encore actuellement; le plus jeune de ces petits garçons était gravement malade, la nature du mal était telle que tout faisait présager une mort prochaine : une figure pâle, décomposée, une maigreur affreuse à voir ; ce n'était plus qu'un vrai petit squelette. Cette famille, quoique pauvre pour le dire en passant, est des plus intéressantes sous tous les rapports. La mère, tailleur de profession, élève parfaitement ses enfants qui correspondent admirablement à ses soins par leur docilité et la douceur de leur caractère. Il y a un an, elle était au comble de la désolation au sujet de la maladie du plus jeune de ses enfants, elle pria un médecin de venir le voir. L'homme de l'art, à la vue de ce petit squelette vivant, ne put s'empêcher de dire de suite à la mère : « Votre enfant va mourir, c'est inutile de prescrire des remèdes, sa guérison est impossible. » Ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu.

La pauvre mère, en entendant la décision du médecin, se mit à sangloter : mais tout à coup une lueur d'espérance vint éclairer son esprit et lui redonner un peu de courage ; elle se rappela que j'avais donné à un de ses enfants, il y avait quelques semaines, un petit livre intitulé : *Dévotion des sept dimanches consacrés à saint Joseph* ; ce petit livre elle l'avait déjà lu

et relu : les traits de protection de saint Joseph qu'il contenait lui reviennent à la mémoire ; elle se sent animée subitement de la plus vive confiance ; sur-le-champ elle dit à ses enfants qu'il fallait commencer une neuvaine à saint Joseph pour demander la guérison du petit Paul (c'était le nom de l'enfant malade).

Saint Joseph ne fit pas attendre longtemps la guérison sollicitée par des prières si pleines de confiance en lui.

A la fin de la neuvaine, le petit malade reprit des forces et de l'appétit et continua d'aller de mieux en mieux, de telle sorte qu'au bout de quinze jours, trois semaines au plus, la guérison était complète ; aujourd'hui à l'heure qu'il est cet enfant continue de se porter à merveille, il est d'un embonpoint remarquable : à peine âgé de cinq ans, il a fait son entrée à l'école des Frères de la doctrine chrétienne, à Pâques de cette année, et tout annonce en lui une intelligence précoce.

Je livre ce fait, mon révérend Père, à votre appréciation pour voir s'il vaut la peine d'être rapporté dans quelque ouvrage nouveau que vous pourriez publier sur saint Joseph.

Les faits modernes, tout récents, font ordinairement plus d'impression sur l'esprit des lecteurs que ceux qui remontent à une époque plus reculée.

Le nom de l'enfant dont il est question dans cette lettre, est Paul-Joseph Maire. Deux des enfants de

cette pauvre famille ont reçu le sacrement de confirmation, il y a un mois et ont pris le nom de Joseph en reconnaissance de la protection toute spéciale de ce grand saint à l'égard de leur jeune frère.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, avec le plus profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

V. G...

63. — Protection admirable de saint Joseph.

Mademoiselle Marie M^{***}, dont nous sommes obligé de taire le nom, avait eu le malheur de naître de parents peu chrétiens, qui, après ne lui avoir donné que de mauvais exemples, confièrent son éducation à des maîtresses impies et de mœurs suspectes. Cependant au milieu de ses égarements, suite funeste des leçons pernicieuses qu'elle avait reçues, cette jeune personne avait conservé un certain attrait naturel pour la vertu et pour la lecture des bons livres. Ces grâces particulières étaient comme des traits de lumière qui apparaissent subitement, mais qui s'évanouissant bientôt, la laissaient dans les mêmes ténèbres.

Elle avoua que le démon avait alors un tel empire sur elle, qu'elle ressentait d'une manière sensible la funeste influence qu'il exerçait sur sa personne.

Dans le désir de voir finir ses cruelles épreuves, elle entra en religion à l'âge de 21 ans. Elle ne put y trouver le repos après lequel elle soupirait ; comme dans le monde son âme était troublée et dans les ténèbres

elle se sentait portée vers Dieu, mais une barrière insurmontable l'empêchait d'aller jusqu'à lui. Et je ne sais quoi d'indéfinissable la tenait captive sous les chaînes du démon. Elle crut mettre fin à ses peines par des confessions générales : après en avoir fait quatre, elle était toujours dans le même état. Pendant trois années entières elle souffrit des peines inouïes : sa supérieure touchée de compassion lui conseilla de recourir à saint Joseph. Elle courut se jeter à ses pieds : elle ne l'eut pas plutôt invoqué avec toute l'ardeur et la confiance dont un cœur est capable, qu'elle se sentit aussitôt soulagée. Elle se crut délivrée enfin de ses souffrances ; mais dès qu'elle eut quitté la chapelle, ses peines recommencèrent ; le dard était toujours dans la plaie, l'obstacle n'était pas levé, mais elle savait d'où pouvait lui venir son secours et sa délivrance. Pleine de confiance, elle redoubla de ferveur dans ses prières, et elle avoua qu'au milieu de ses plus grandes épreuves, elle trouvait toujours du soulagement à l'autel de saint Joseph. *Je sentais*, disait-elle, ce sont ses propres expressions, *que le cœur de saint Joseph était un cœur de père, et qu'il me tendait la main.*

Ce fut alors qu'elle pensa plus sérieusement à un doute qu'elle n'avait jamais pu éclaircir. Elle ne savait pas si elle avait reçu le baptême. Plusieurs personnes qu'elle avait consultées lui avaient toujours répondu, sans examiner, qu'elle ne devait pas s'en mettre en peine, que ses craintes étaient sans fondement.

Elle se décida alors à en faire part à sa supérieure qui lui répondit : « Croiriez-vous, ma chère sœur, que depuis quelque temps j'avais la même pensée, mais je n'ai pas osé vous en parler. » On fit beaucoup de recherches, mais inutiles, on ne trouva aucun des registres contenant les actes de baptême de l'année 1800.

La paroisse alors était administrée par un intrus constitutionnel qui négligeait entièrement ses fonctions. Après bien des investigations on finit par découvrir une femme, qui dans ce moment était dangereusement malade, et qui avait donné des soins à la mère de cette personne le jour de sa naissance. Elle assura qu'elle avait été baptisée, et qu'elle lui avait donné l'eau. Ces renseignements causèrent une grande joie au vertueux prêtre qui avait été chargé de prendre des informations ; mais pressé par une soudaine inspiration, il interrogea cette femme pour savoir comment elle avait administré le baptême ; et d'après ses réponses il découvrit que non-seulement elle ignorait les principaux mystères de la religion, mais qu'elle n'avait fait que jeter de l'eau sur la tête de l'enfant sans prononcer aucune parole. Les supérieurs ecclésiastiques, ayant été consultés, répondirent qu'il fallait baptiser cette pauvre religieuse. Ce fut l'évêque de Bayonne, Mgr d'Arbou, qui lui conféra le baptême, le 23 mars 1838, dans l'octave de la fête de saint Joseph. Au nom de Marie sa bonne Mère qu'elle portait déjà, elle ajouta celui de Joseph, son bon père, son second sauveur, et s'appela Sœur

Marie-Joseph. Lorsqu'elle reçut le baptême, des écailles, pour ainsi dire, tombèrent des yeux de son âme, elle sentit dans son cœur une paix qu'elle n'avait pas encore goûtée.

On doit se faire une idée de son amour et de sa reconnaissance pour le puissant protecteur de qui elle avait obtenu des faveurs aussi précieuses. Elle ne pouvait se lasser de parler de sa charité et du crédit de saint Joseph : « Je voudrais, disait-elle, avoir cent voix, je voudrais être toute voix, pour faire connaître la bonté et les bienfaits du glorieux saint Joseph. Depuis le jour heureux de son baptême, cette bonne religieuse mena une vie nouvelle et fit tous les jours, sous la direction de son bien-aimé protecteur, de nouveaux et rapides progrès dans la voie de la perfection, évitant les plus légères fautes, et acceptant généreusement les sacrifices les plus pénibles à la nature, pour ressembler et pour plaire à son aimable patron.

N. B. *Celui qui a rapporté ce fait, le tenait de la personne même à qui il est arrivé.*

84. — Pèlerinage de Saint-Joseph des Champs (1).

Un Père de la Compagnie de Jésus, de tout temps animé d'une dévotion toute spéciale à saint Joseph, cherchait en lui-même ce qu'il pourrait faire pour contribuer à étendre son culte et à propager sa gloire.

(1) Les cinq traits qui suivent sont empruntés à la 5^e édition de la *Dévotion à saint Joseph* (Paris, Poussielgue-Rusand).

Il lui vint en pensée de créer un pèlerinage à ce grand saint. Quelque difficile que lui parût l'exécution d'un tel projet, il tenta l'entreprise ; et aidé des secours que lui procura la charité des habitants de Laval, il parvint à élever une chapelle qui fut bénite le 19 mars 1840, jour de la fête du saint patriarche, sous le nom de *Saint-Joseph des Champs*. On l'aperçoit à droite du chemin de Laval à Château-Gontier, et l'on y arrive par une avenue longue de soixante-dix toises, plantée d'arbres. Elle est à une forte lieue de la ville, afin que la distance à parcourir donne un mérite de plus à la dévotion qui y conduit les pèlerins. L'autel, en style ogival ainsi que le sanctuaire, est couronné par la statue de saint Joseph portant l'Enfant Jésus dans ses bras : on y voit aussi deux reliquaires authentiques, contenant des parcelles du manteau de saint Joseph et du voile de la sainte Vierge, apportés de Rome par le marquis et la marquise d'Ambray, qui en ont fait hommage à ce lieu sacré. Ce n'est pas tout : le Saint-Père Grégoire XVI, par ses brefs de 1840 et 1842, accorde diverses indulgences tant plénières que partielles aux pèlerins, autant de fois qu'ils viennent visiter la chapelle. Enfin, pour favoriser de plus en plus la dévotion publique, des personnes zélées ont déjà fait des fondations de messes pour une partie des mercredis de l'année : et un tel exemple, on ne peut en douter, trouvera assez d'imitateurs pour assurer le même privilège à tous les mercredis de l'année entière. Car le

quatrième jour de la semaine, depuis longtemps consacré à saint Joseph par la piété des fidèles, a été adopté pour les réunions du pèlerinage. On y célèbre une ou plusieurs messes, et souvent l'affluence des pieux assistants y est si considérable, que la chapelle se trouve trop étroite pour les contenir.

Des hommages si éclatants et si purs ne pouvaient manquer d'aller au cœur de saint Joseph : ils en firent descendre des faveurs signalées. Nous en citerons ici quelques-unes.

85. — Guérison d'une maladie grave.

Une personne de confiance, employée comme surveillante dans la communauté de la Miséricorde à Laval, fut atteinte d'une maladie grave, dont on ignorait le principe, avec une fièvre continue qui la minait et la menaçait d'une fin prochaine. Après trois mois de souffrances aiguës et de remèdes impuissants, le médecin avait perdu l'espérance de la guérir. La malade, n'attendant plus rien de la terre, eut recours au ciel, et se fit conduire à la chapelle de *Saint-Joseph des Champs*, pour y demander ou la guérison ou la grâce d'une bonne mort. Elle y entendit la messe, y reçut la communion, et se trouva guérie. Dès le lendemain, elle avait si bien recouvré ses forces, qu'elle put reprendre ses occupations ordinaires.

86. — La postulante reçue gratuitement.

La supérieure de l'hôpital de Laval étant arrivée au dernier degré d'une maladie grave, les médecins réunis en consultation déclarèrent (excepté un seul qui conservait encore quelque espérance) qu'elle ne pouvait en échapper. Dans cette extrémité, la communauté commence une neuvaine en l'honneur de saint Joseph, et fait vœu, si la malade guérit, de recevoir gratuitement une postulante au noviciat. Dès ce moment, la malade se trouva beaucoup mieux, et en peu de jours elle parvint à une parfaite guérison. En action de grâces une quarantaine de personnes, presque toutes de la maison, allèrent à *Saint-Joseph des Champs*. L'aumônier y célébra la messe et adressa aux assistants une allocution sur l'immense crédit dont saint Joseph jouit dans le ciel, et sur l'usage qu'il en fait en faveur de ses dévots serviteurs. La postulante reçue gratuitement, en exécution du vœu de la communauté, a maintenant fini son noviciat et prononcé ses vœux de religion.

87. — Neuvaine de prière exaucée.

Une ouvrière de Laval fut atteinte d'une maladie de nerfs qui lui donnait de violentes convulsions : les accès avaient lieu, depuis un an, sept ou huit fois par jour. Ayant fait une neuvaine de prières à saint Joseph, elle se trouva le neuvième jour parfaitement guérie.

Depuis deux ans qu'elle a obtenu cette faveur signalée, elle ne perd aucune occasion de manifester les sentiments de la plus vive reconnaissance envers son puissant protecteur et de renouveler le pieux pèlerinage.

88. — Le R. P. abbé de la Trappe.

Le R. P. abbé de la Trappe avait demandé à saint Joseph plusieurs grâces importantes, tant pour lui-même que pour son monastère, et avait promis, s'il était exaucé, de contribuer en quelque chose, et autant que sa pauvreté le lui permettrait, à la décoration de la chapelle. Toutes les grâces furent accordées ; et le R. P., pour acquitter son vœu, dora de ses propres mains l'autel de *Saint-Joseph des Champs*.

89. — L'atelier de saint Joseph.

Les religieux Franciscains viennent de rebâtir dans la petite ville de Nazareth un sanctuaire bien cher à la piété chrétienne : je veux parler de l'atelier de saint Joseph. L'oratoire misérable qui avait remplacé la belle église bâtie autrefois sur l'emplacement de l'humble demeure de l'époux de la sainte Vierge, menaçait ruine et n'avait rien qui le distinguât des pauvres maisons musulmanes qui l'enserrent de toutes parts. On est parvenu à rebâtir à neuf ce pieux sanctuaire et à lui donner des proportions moins mesquines. L'oratoire actuel a dix mètres de longueur, sur un peu plus de six de largeur. Sa construction ne révèle ni

art ni architecture. En Terre-Sainte, les difficultés sont si grandes pour superposer même quelques pierres, qu'on ne peut rien préparer pour bâtir et construire selon les règles de l'art; il faut viser à l'essentiel et attendre du temps tout le reste.

L'atelier de saint Joseph, transformé en une humble chapelle chrétienne, est situé au nord et à un jet de pierre de l'auguste sanctuaire de l'Annonciation. Les habitants de Nazareth appellent l'oratoire de saint Joseph *Dukan*, c'est-à-dire boutique, magasin, atelier. C'est sous cet humble toit que Joseph exerçait sa profession de charpentier; c'est là qu'il vécut, obscur, ignoré et gagnant son pain à la sueur de son front, comme le plus vulgaire des artisans; c'est à l'ombre de cette pauvre boutique, auprès de son père adoptif, que l'Homme-Dieu a sanctifié les sueurs de l'ouvrier qui gagne le pain de chaque jour.

90. — Combien la dévotion à Jésus, à Marie et à Joseph est utile aux âmes pieuses.

Un grand nombre d'âmes pieuses ont fait de rapides et merveilleux progrès, en s'appliquant d'une manière particulière à la dévotion envers Jésus, Marie et Joseph, en les prenant pour guides et pour protecteurs, en méditant leurs héroïques vertus, et la gloire qui en revient à Dieu. Toutes les conditions y trouvent la perfection de leur état et des exemples admirables à imiter. Quoique le mérite de Jésus soit infini et que

celui de Marie et de Joseph soit limité, il ne faut pas craindre d'offenser Jésus en l'invoquant avec Marie et Joseph. Dieu aime, au contraire, qu'on révère les mystères de son Incarnation, de sa naissance et le souvenir de l'alliance qu'il a faite avec les hommes, mystères auxquels Marie et Joseph ont pris tant de part, qu'il est impossible de ne point les honorer en adorant Jésus. Notre-Seigneur a inspiré lui-même cette belle dévotion à la vénérable Sœur Françoise qui la cultiva toute sa vie et en retira les plus grands fruits ainsi que toutes les personnes auxquelles elle conseilla d'en faire l'expérience. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

91. — Chapelles en l'honneur de saint Joseph.

L'archiduchesse Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas pour le roi catholique, à peine arrivée à Bruxelles, donna de si grands exemples de dévotion à saint Joseph, que, même avant le décret d'Urbain VIII, qui faisait de sa fête une obligation, on voyait les travaux suspendus, les magasins fermés, et la ville entière occupée à la célébrer avec une piété et une solennité extraordinaires. Toutefois aucune cité des Pays-Bas n'a égalé celle d'Anvers en ce qui tient au culte de saint Joseph. Une famille, celle de Romer, bâtit, à elle seule, deux magnifiques chapelles en son honneur, l'une dans l'église des Augustines, l'autre dans l'église de la Compagnie de Jésus. Celle-ci surtout est un chef-

d'œuvre où l'art a déployé toutes ses richesses. Mais ce qui la rend plus recommandable, c'est que saint Joseph y a donné, en moins de six ans, tant de gages miraculeux de sa puissance et de sa bonté, qu'on en a rempli un volume. On peut consulter Bollandus qui rapporte quelques-unes de ces grâces, et qui s'étend ensuite sur le culte que la ville rend à notre saint. Nous n'entrerons point dans ces détails : qu'il nous suffise de dire que dans la chapelle dont nous venons de parler, on célèbre tous les vendredis trois messes, pour obtenir, par les mérites de l'heureuse mort de saint Joseph, la grâce de bien mourir ; qu'à chacune de ces messes il y a exposition et bénédiction du Saint-Sacrement, et que le concours du peuple, à la première surtout qui se dit vers l'aurore, est si considérable que l'église, toute vaste qu'elle est, peut à peine y suffire. (*Dévotion à saint Joseph, etc.*)

92. — Le Vénérable Perboire plein de vénération pour saint Joseph.

Le Vénérable Perboire, missionnaire Lazariste, martyrisé en Chine, le 11 septembre 1840, avait une grande confiance en saint Joseph qu'il honorait d'un culte tout particulier. Ce qu'il admirait le plus en lui, c'était son abandon entre les mains de Dieu, son amour pour le silence, pour la retraite et la vie cachée ; et c'étaient les vertus qu'ils s'efforçait le plus d'imiter, afin de se rendre semblable à un si beau modèle. Il re-

commandait fréquemment cette dévotion ; et s'il donnait un souvenir à quelqu'un, c'était pour l'ordinaire un petit traité sur les vertus de ce glorieux patriarche, ou bien le *Mois de saint Joseph*. Il avait fortement à cœur la gloire de ce grand saint. Voici ce que rapporte à ce sujet un missionnaire ; qui fit son noviciat sous sa direction : « Quoiqu'il fût d'une douceur inaltérable, je le trouvai presque sévère dans le ton qu'il prit avec moi au sujet de saint Joseph. J'avais lu dans le *Manuel des Ordinands*, de belles litanies composées en l'honneur de ce saint, avec des paroles de l'Écriture ; et, comme il me semblait qu'on lui attribuait des qualités qui ne pouvaient convenir qu'à Notre-Seigneur, je lui en fis l'observation. Pensant que je voulais ôter quelque chose de sa gloire à ce grand saint, il se mit à défendre tous les titres glorieux qu'on lui donnait dans les litanies, à exalter les vertus qu'il avait pratiquées, et les privilèges singuliers dont le Seigneur l'avait favorisé. Il parlait avec feu et une animation que je ne lui avais jamais vue, et qui me faisait comprendre combien il aimait et admirait saint Joseph. Il nous exhortait à l'invoquer avec confiance. *Ite ad Joseph*, allez à Joseph, nous disait-il, et il partageait le sentiment de sainte Thérèse sur le crédit de ce grand saint auprès de Dieu. Non content de l'invoquer, il s'appliquait à l'imiter surtout comme le modèle de la vie intérieure et retirée. » (*Vie du Vénérable Perboire.*)

93. — Bonté de la sainte Vierge envers un esclave maure.

Un gentilhomme de Naples très-dévoit à Marie avait placé dans le lieu le plus retiré de sa maison une image de la très-sainte Vierge qu'il honorait d'un culte particulier. Un esclave maure employé à son service depuis quelques années, ayant considéré cette image, la trouva fort bellé, et pour lui rendre ses hommages il prenait sur ses économies afin d'entretenir une lampe qu'il avait le soin d'allumer tous les jours devant l'image au coucher du soleil. Son maître et les autres domestiques, l'ayant remarqué, lui adressèrent quelques questions sur cette pieuse pratique.

« Cette image, leur répondit-il, me plaît beaucoup, je la trouve bien touchante, et j'offre de bon cœur mes petits services à cette Dame qu'elle représente, plein de confiance qu'elle m'assistera dans mes besoins. » Toute la ville s'entretenait de la dévotion de cet esclave à l'auguste Mère de Dieu. Un Père de la compagnie de Jésus en ayant entendu parler, résolut de le voir et de lui persuader de se faire chrétien. Il le visitait souvent et lui parlait de Jésus-Christ, sans jamais pouvoir le décider à embrasser la religion chrétienne.

Tout ce qu'il obtint de lui, fut qu'il continuerait de faire sa cour et de rendre ses hommages à cette belle image. Or, le père Jésuite espérait que, pour le récompenser de cette pieuse pratique, la très-sainte

Vierge lui obtiendrait la grâce de la conversion, ce qui en effet ne tarda pas à arriver.

Une nuit, pendant que l'esclave dormait profondément, il fut tout d'un coup réveillé par la voix d'une dame vénérable qui se présenta à lui. Bien étonné de cette visite, il lui demanda qui elle était, ce qu'elle voulait, et comment elle avait pu entrer dans sa chambre tandis que la porte en était fermée. « Je suis, répondit cette dame, Marie, la Mère de Dieu, celle à qui vous rendez tant d'honneur tous les jours, en allumant une lampe devant son image ; celui que vous voyez avec moi est Joseph, mon chaste époux ; nous sommes entrés pendant que les portes étaient fermées, pour vous montrer que je suis la Reine du ciel et de la terre, et pour vous engager à vous faire chrétien et à prendre au baptême le nom de Joseph.

L'esclave fut ravi de voir la faveur que lui faisait Marie en daignant le visiter. Cependant, après l'avoir humblement remerciée, il lui dit : Je vous prie, Madame, de m'ordonner toute autre chose, je suis prêt à vous obéir, mais je ne puis me résoudre à devenir chrétien. » Mais la Mère de Dieu le pressa et lui fit de si vives instances qu'il promit de se rendre à ses désirs et de porter le nom de Joseph. Il ajouta qu'une seule chose lui manquait, c'était la mémoire pour apprendre les longues prières que les chrétiens adressent à Dieu.

La sainte Vierge l'encouragea beaucoup et ouvrit

son cœur à la plus douce espérance. Elle lui conseilla de s'adresser au religieux qui l'avait exhorté à se convertir. Lorsqu'elle se retirait, l'esclave la pria de revenir quand il serait triste et affligé pour le consoler ; elle le lui promit et disparut.

L'heureux esclave, rempli d'une consolation toute céleste, raconta au père Jésuite tout ce qui s'était passé. Dès qu'il fut suffisamment instruit, il reçut le saint baptême avec de grands sentiments religieux et prit le nom de Joseph. Peu de jours après, en proie à la tristesse à cause de quelques affaires domestiques, Joseph eut recours à la Mère de Dieu, et levant les yeux au ciel, il dit, en versant des larmes : « C'est à présent, ma bonne Mère, que j'ai besoin de vos consolations dans l'extrême affliction où je suis plongé. » A l'instant même, Notre-Dame lui apparut et le remplit d'une grande joie par ces seules paroles . « Joseph, souffrez avec patience. » (Paul de Barry. — Patrignani. — *Le Rosier mystique.*)

94. — Grande confiance d'une âme pieuse en saint Joseph récompensée.

Voici un fait dont nous avons pu nous-même constater la vérité, puisqu'il s'est passé sous nos yeux, pendant que nous prêchions les exercices du mois de saint Joseph. Ce n'est que pour obéir à son directeur et contribuer à la gloire de saint Joseph que la personne qui a été guérie a consenti à nous donner elle-même les détails qui suivent.

« Je ne connais cette touchante dévotion à saint Joseph que depuis trois ans, et déjà l'année dernière j'ai obtenu par l'intercession de ce grand saint la conversion d'une personne qui m'est bien chère.

« Voici un nouveau trait de sa protection que je suis heureuse de porter à votre connaissance, afin de contribuer à sa gloire.

« Au mois de février 1859, j'eus prise d'un très-grand mal d'yeux ; le mal faisait tous les jours de rapides progrès ; je ne pouvais plus travailler à la lumière et je supportais difficilement le grand jour ; comme le mois de saint Joseph approchait, je ne voulus pas consulter le médecin, mais je voulais me remettre entièrement entre les mains de mon aimable protecteur. Je commençai une neuvaine en union avec quelques personnes pieuses ; à la fin de la neuvaine je sentis ma vue s'affaiblir encore. Néanmoins je ne me décourageai pas, je fis une autre neuvaine qui devait finir le jour de la fête de mon bien-aimé protecteur ; j'attendais avec une grande confiance ma guérison pour ce beau jour. Mon attente ne fut pas trompée : la veille je souffrais encore beaucoup, mais je disais : Demain je serai guérie. En effet, mon père, ma guérison fut complète. Je n'ai pas voulu laisser passer ce beau jour sans rendre ce glorieux témoignage au chaste époux de notre Mère bien aimée. » (Le 19 mars 1859.)

95. — Saint Joseph modèle de la vie active et contemplative.

Lorsque l'Apôtre ordonne aux fidèles dans la personne des Thessaloniens de prier sans interruption, son intention n'est pas qu'ils abandonnent les devoirs de leur état ; mais il veut les engager à être exacts à rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent par la pratique de l'oraison dans les moments libres de la journée. Il les engage de plus à tenir habituellement leur esprit élevé à Dieu, dirigeant leurs actions vers la fin surnaturelle pour laquelle ils ont été créés. On tombe quelquefois dans deux excès différents au sujet de la prière. Les personnes mondaines ou trop actives, pour satisfaire leur cupidité, et sous prétexte que leur profession les captive, osent croire qu'elles ne sont point obligées de prier. D'autres, au contraire, entêtées dans leur manière de voir ou peu disposées au travail, pour satisfaire à leur paresse, à leur vanité peut-être, passent sans scrupule des demi-journées à l'église, fermant l'oreille à la voix du Seigneur qui les appelle dans leur intérieur pour régler leurs affaires, soigner leurs enfants et leurs domestiques, pour vivre enfin cachées et occupées dans leur famille. Saint Paul ne dit-il pas qu'on doit être en sa maison comme dans une église, y pratiquer les vertus chrétiennes, obéir à la loi de Dieu, entretenir la paix, donner le bon exemple et mériter ainsi les bénédictions du ciel ?

Il serait difficile de juger quel est le plus dangereux de ces deux excès, de travailler sansvaquer à la prière ou d'être déréglé dans l'oraison et de laisser le travail ; l'un et l'autre sont éloignés de l'esprit de Dieu qui demande que chacun suive sa vocation. La vénérable Sœur Françoise avait compris qu'elle avait besoin de prier beaucoup parce qu'elle était pécheresse, mais elle n'ignorait pas l'obligation que Dieu impose à tous de travailler. Elle aimait l'oraison sans pour cela rester oisive ; elle faisait chaque chose en son temps. Cependant il lui arrivait de passer les bornes que son directeur lui avait prescrites pour la prière ; saint Joseph, son protecteur l'avertissait alors de reprendre ses occupations. Elle regardait ce grand saint comme le plus parfait modèle de la vie contemplative unie à la vie active. Saint Joseph avait cependant de justes prétextes pour se dispenser du travail, car il avait un sujet constant d'oraison, d'extase, de ravissement, dans la connaissance des grandeurs du Verbe divin, dans les conversations de l'Homme-Dieu et dans la compagnie de la divine Marie. Il avait même quelque droit de soutenir l'éclat de sa naissance par une vie exempte des occupations d'un artisan, et d'espérer du Souverain qui s'était mis sous sa garde la même grâce qu'il fait aux oiseaux du ciel, pourvoyant abondamment comme Créateur à leur subsistance. Ces considérations ne firent aucune impression sur saint Joseph, qui comprit que le Verbe incarné ne l'avait choisi pour père putatif

que pour être, dans sa seconde naissance, le fils d'un pauvre artisan, et cacher sous la qualité d'enfant de Joseph la grandeur de sa première origine. Il adorait le Fils du grand Ouvrier du ciel et de la terre, et consubstantiel à son Père ; il ne le perdait pas de vue, mais il s'occupait avec plaisir aux exercices de charpentier et ne les suspendait pour s'adonner à l'oraison que lorsqu'il avait pourvu aux besoins de sa famille. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

96. — Mort édifiante de la vénérable fondatrice de sainte-Marie des Bois.

La bonne Mère Saint-Théodore, supérieure et fondatrice de Sainte-Marie des Bois est morte à Sainte-Marie des Bois le 14 mai 1856, un mercredi, jour consacré à saint Joseph. Cette grande et digne servante des pauvres avait trente-trois ans de profession religieuse et seize ans de mission dans l'Indiana. Elle était fondatrice de cette maison de Sainte-Marie des Bois dont les murs matériels et les membres vivants avaient été assemblés, formés et élevés par ses mains actives et habiles. Accablée de travaux, chargée, dans les seize dernières années de sa vie surtout, des plus importantes et des plus difficiles fonctions qu'une femme puisse remplir, elle s'était en tout montrée supérieure à sa tâche. Dieu la soutenait, fortifiait son cœur, élevait son âme à mesure que ses devoirs devenaient plus nombreux et plus délicats (1).

(1) La Congrégation de Sainte-Marie des Bois possède dix

La Mère Saint-Théodore avait quitté sa famille et le monde pour entrer en religion ; en se vouant aux missions de l'Indiana, elle dit adieu à sa patrie et à la tranquillité qu'elle avait goûtée à l'ombre des cloîtres de

établissements : je ne saurais préciser le nombre des Sœurs qui s'y dévouent à l'éducation des enfants, au soin des pauvres, à tous les devoirs que l'apostolat impose. On sait combien, dans ces derniers temps, les travaux des religieuses dans les missions de l'Amérique du Nord ont été accompagnés de bénédictions. Les évêques et les prêtres demandent sans cesse à la France l'aumône de quelques-unes de ses plus généreuses enfants. Partie à la demande du second évêque de Vincennes, Sœur Saint-Théodore avait embrassé de toute l'ardeur d'une grande âme, d'une âme déjà habituée à contempler les splendeurs de la vie surnaturelle, la mission qui lui était imposée. Savait-elle, en partant, ce qu'elle allait faire ? savait-elle même ce qu'elle faisait dans cette petite maison de planches ouverte à tous les vents, l'hiver envahie par la neige, l'été visitée par les serpents, où elle commença, avec quelques compagnes venues de France, à apprendre à lire aux enfants à demi sauvages qui se trouvaient dans les forêts de l'Indiana ? Ce n'étaient pas seulement les ressources qui faisaient défaut. Rien qu'à voir la Sœur Saint-Théodore, elle semblait incapable de rien accomplir de durable. Si elle avait l'esprit grand et ferme, le cœur surabondant de dévouement et de générosité, une grâce d'éloquence et de parole incomparable, tous ces dons excellents de l'âme et de l'intelligence étaient unis à un corps de complexion si chétive et si fragile qu'il semblait que la moindre fatigue dût le détruire. Pendant les rudes années de sa supériorité, les maladies les plus compliquées et les plus terribles vinrent en outre attaquer cette frêle organisation. A chaque instant les Sœurs de Sainte-Marie des Bois voyaient l'existence de leur congrégation mise en péril, pour ainsi dire, par le danger qui menaçait la vie de leur Mère. D'autres contradictions surgissaient ; mais au milieu de ces soucis, de ces perplexités, de ces ruines même, la Congrégation de Sainte-Marie des Bois se constituait et se développait tous les jours.

(L'Univers, 22 juillet 1856.)

son cher Ruillé. C'était parmi les Sœurs de la Providence, établies dans cette petite ville du département de la Sarthe, qu'elle avait été initiée à la vie religieuse ; c'est là qu'elle avait prononcé ses vœux et qu'elle avait été instruite de toutes les pratiques de la charité. Que de fois, dans les angoisses et sous le faix de sa supériorité, elle tourna des regards, non pas de regret (elle était de celles qui se donnent sans retour), mais des regards de complaisance sur son cher Ruillé, sur le temps de son noviciat et de sa jeunesse religieuse, ce temps où elle vivait doucement abritée et reposée sur le sein de sa Supérieure, comme le petit sous l'aile de sa mère ! Ces jours calmes, paisibles, où le devoir était simple et où elle pouvait vaquer avec sécurité à tous les exercices d'amour avec son divin Maître, ces jours-là ne se retrouvaient plus dans l'Indiana. L'amour pour Jésus-Christ était le même ; mais dans son énergique puissance il n'avait plus le temps de s'arrêter et de se replier sur lui-même, de se savourer, pour ainsi dire, goutte à goutte et délicieusement.

La Providence lui avait, il est vrai, ménagé une grande grâce : elle avait placé auprès d'elle une âme toute faite pour la comprendre et pour la seconder. Sœur Saint-François-Xavier avait fait aussi profession parmi les Sœurs de la Providence, à Ruillé-sur-Loir.

Sœur Saint-François-Xavier appartenait à une honorable famille de Saint-Servan. Nous ne connaissons de la Mère Saint-Théodore que son nom de religieuse,

et nous ignorons de quels rangs de la société était sortie cette femme si intrépide, si intelligente et si bien ornée de tous les dons de l'esprit et du cœur.

Personne n'a jamais aimé une œuvre de dévouement comme Sœur Saint-François-Xavier a aimé sa mission de Sainte-Marie des Bois. Était-ce la joie de l'âme qui augmenta chez elle les forces du corps ? était-ce un effet particulier de la Providence de Dieu ? toujours est-il que la chère Sœur trouva dans les forêts du nouveau monde une vigueur qu'elle ne s'était jamais connue. Plus de malaise, plus de faiblesse désormais : une santé, sinon robuste, du moins suffisante à tous les travaux ; et les travaux étaient considérables. Sœur Saint-François-Xavier était la cheville de toutes les entreprises de Sainte-Marie des Bois. Elle était le bras droit de la Sœur Saint-Théodore, et elle entraînait dans toutes ses œuvres.

Cinq semaines environ après la mort de la Sœur Saint-François-Xavier, la mère Saint-Théodore tomba malade (1). Elle vit tout de suite qu'elle allait bientôt

(1) Avec ses écoliers, ses orphelins, ses pensionnaires et ses novices, la sœur Saint-François-Xavier n'aimait rien tant sur la terre que la mère Théodore. Durant une des maladies de la bonne Mère, au moment où elle paraissait à toute extrémité, la sœur Saint-François-Xavier entend tout à coup un grand bruit dans la maison ; toutes ses pensées étaient fixées sur l'état de la précieuse malade ; elle fut aussitôt saisie d'un tremblement violent : son émotion l'empêchait de se lever. Un trait acéré transperçait et glaçait son cœur ; tout le mouvement qu'elle entendait lui paraissait annoncer que la Mère venait d'expirer.

rejoindre sa Sœur bien-aimée, sa fille chérie, celle dont la mort avait brisé son cœur sans toutefois arrêter son courage. Pendant les cinquante-huit jours que dura cette dernière maladie, la patience de la bonne Mère ne se démentit pas. Elle vit venir la mort et ne s'en effraya pas. Elle resta calme et souriante jusque dans ses étreintes. Ses douleurs étaient poignantes, et à la différence de Sœur Saint-François-Xavier, son agonie fut cruelle. La paix de son âme n'en fut point altérée ;

Une Sœur se précipite tout à coup dans l'appartement en criant : Au feu ! C'était la maison de planches, en effet, qui brûlait. Dieu soit loué ! s'écrie la sœur Saint-François-Xavier tombant à genoux, ivre de joie et baignée de larmes ; Dieu soit loué ! qui ne nous a pas pris notre Mère !

Ces deux âmes si étroitement liées, qui avaient partagé les mêmes travaux, aimé, prié, souffert ensemble, ne devaient pas être longtemps séparées dans la récompense. Sœur Saint-François-Xavier partit la première. Elle est morte le 31 janvier de cette année. Elle est morte sans sentir qu'elle eût à se séparer de quelque chose sur la terre. Son âme, uniquement appliquée à Dieu et aux choses de Dieu, s'élevait comme par une force mystérieuse vers son Créateur. Des horizons nouveaux s'ouvraient devant elle : elle voyait le Ciel, tout le cortège céleste, la sainte Vierge et le Père éternel : — « Que c'est beau ! s'écriait-elle. O mon Dieu, que c'est beau ! Qu'il est grand, le bonheur réservé à ceux qui vous aiment ! Tant de bonheur, ô mon Dieu, pour si peu, pour si peu !... O Marie, ô ma Mère, que vous êtes belle ! Je vous vois, ... je vois Dieu, ... je vois Dieu, ... je suis en Dieu !... » Quand elle semblait revenir un peu à ce qui l'entourait : — « Ne suis-je donc pas morte, disait-elle ? me faudrait-il revenir sur la terre, souffrir et mourir encore ? Eh bien ! je le veux, ô mon Dieu ! pour votre amour, ô Jésus ! Mais j'irai au Ciel, je le crois, j'irai, j'irai ! » Et elle rentrait dans ses transports, répétant : — « J'irai ! j'irai ! » Sa voix augmentait d'intensité ; on eût dit que sa poitrine allait se fendre. C'est dans

comme, ses filles gémissaient sur ses longues souffrances : — « Hélas ! mes pauvres filles, leur disait-elle, c'est bien court auprès de l'éternité ! »

Sur son lit de mort elle pensait à nous. Dans la plus grande douleur que le cœur d'un homme puisse ressentir, un d'entre nous lui avait envoyé une petite gravure, souvenir de deuil et sollicitation de prières, représentant la mort de saint Joseph : durant sa longue maladie, durant son agonie cruelle, la Sœur Saint-

ces extases et ces désirs d'amour, ces aspirations et ces visions du ciel que la bonne Sœur expira. Elle n'eut pas, dans un retour sur elle-même, la conscience nette de ce qu'elle quittait. Quand on cherchait à ramener son esprit aux choses de la terre, quand on lui disait de prier pour sa guérison : — « Mais, disait-elle, ne suis-je pas guérie ? » Le désir du ciel et ses premières lueurs lui faisaient tout oublier.

— « Chère sœur Saint-François-Xavier, disaient après sa mort les religieuses de Sainte-Marie des Bois, chère sœur Saint-François-Xavier, qui jettera des fleurs sur sa tombe ? Notre vieux jardinier est mort quatre jours avant elle, et les fleurs de la poésie se sont fanées entre les doigts glacés de notre défunte ! » Elle était, en effet, la fête perpétuelle de la Congrégation. On l'aimait, on la vénérait. Il y eut après sa mort un grand concours à lui faire toucher des chapelets ou des médailles. Comme les Sœurs s'étonnaient qu'une âme si pure au milieu de ses ravissements et de ses transports n'ait pas eu une conscience bien précise de son passage à l'éternité, et que la Providence ne lui ait pas ménagé le temps de réparer par un acte de contrition les imperfections inhérentes à toute créature humaine, la mère Saint-Théodore donnait cette raison à ses filles : — « Elle aimait tant sa mission de Sainte-Marie des Bois, elle redoutait si peu sa peine qu'elle eût demandé à vivre ! et vous savez que Notre-Seigneur ne peut rien refuser aux prières de sa fidèle servante ; il voulait cependant cueillir ce fruit mûr de son jardin ! »

Théodore se tournait vers cette gravure attachée au chevet de son lit, et y fixant ses regards elle adressait à Dieu de ferventes prières. Cette image, toute imprégnée du dernier soupir de cette grande âme, de cette amie généreuse et dévouée, nous revient aujourd'hui d'au-delà des mers. Les Sœurs de Sainte-Marie des Bois ont pensé qu'elle nous serait doublement précieuse. Elle sera au milieu de nous un gage du souvenir qu'elles nous gardent et de l'union de prières qu'elles veulent conserver avec nous.

(*L'Univers.*)

LÉON AUBINEAU.

97. — La Bénédiction de Jésus, de Marie et de Joseph.

La vénérable Sœur Françoise était souvent tout appliquée à Dieu au milieu de son travail. Une de ses amies qui habitait avec elle, remarquait qu'elle restait en contemplation, répondait à ceux qui frappaient à sa porte et retournait à sa place pour y achever sa prière comme si elle n'eût pas été détournée. Elle demeurait tout à fait immobile, mais son visage était rayonnant et agréable ; elle répétait hautement pendant son ravissement : *Ora pro nobis*, comme si elle répondait à quelqu'un qui récitait les litanies de la sainte Vierge, et, sur la fin, elle inclinait la tête comme si elle recevait une bénédiction. Son amie l'ayant interrogée, Françoise lui déclara ingénument que Jésus, Marie et Joseph l'assistaient dans ses oraisons mentales et vo-

cales et qu'elle se prosternait en terminant pour être bénie par ses chers protecteurs. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

98. — Vertu des litanies de saint Joseph.

Au commencement de l'année 1845, un bon Frère de la Compagnie de Jésus se mourait à Paris ; le Père qui l'assistait l'encourageait à la mort, par la pensée du bonheur dont il allait bientôt jouir, tandis que de l'autre côté un Frère soutenait sa tête défaillante, et essayait la sueur froide qui inondait son visage. Tout à coup sa figure s'épanouit, ses regards se portent vers le ciel ; ils s'y fixent avec un indicible contentement : Mon père, s'écria le moribond transporté de joie, mon père... — Eh bien, mon Frère, lui demandent les assistants, qu'avez-vous donc ? ne verriez-vous pas saint Joseph ? — Oui, oui, c'est bien lui qui vient chercher mon âme, pour la conduire en paradis. Je le vois, je le suis. Et au même moment il expire. — Voulez-vous, à votre dernière heure, jouir de la même consolation ? Ayez, comme lui, une grande dévotion au saint Époux de Marie. Chaque mercredi, récitez, en son honneur, ses litanies. (*Le livre d'office expliqué par Raffray.*)

99. — Le directeur choisi par saint Joseph.

Nous tenons le trait suivant d'une fervente Carmé-

lite, d'un des monastères établis en France, dont nous devonstaire le nom.

« J'avais, depuis plusieurs années, une grande dévotion à notre père saint Joseph, et me sentant irrésistiblement appelée au Carmel, je tournais vers ce bien-aimé protecteur ma confiance et mes prières pour obtenir, par son intercession, l'aplanissement de plusieurs difficultés qui semblaient devoir au moins retarder beaucoup pour moi le bonheur d'être fille de Sainte-Thérèse. Je fis le mois de mars pour obtenir la grâce désirée, en déclarant à saint Joseph que je lui donnais seulement six mois pour me l'accorder, et que je le chargeais de me choisir le directeur qui devait être mon guide dans ces circonstances décisives de ma vie. Le 30 septembre, mes pieux parents venaient eux-mêmes me remettre entre les mains du R. P. *** pour commencer une retraite après laquelle je suis immédiatement entrée au Carmel.

« Je passe sous silence les délicatesses paternelles de saint Joseph pendant les six mois d'attente ; c'est le secret de mon cœur, et ce sera le sujet de mon éternelle reconnaissance ; mais ce que je puis dire, c'est que j'ai constamment senti qu'une main invisible et toute-puissante conduisait mes pas, réparait mes fautes, dirigeait les circonstances qui paraissaient les plus défavorables, pour m'amener à ce Carmel béni, alors tout mon désir et maintenant mon immense bonheur. »
(Mai 1859.)

100. — Faveurs accordées par saint Joseph aux prières de la sœur Françoise.

La femme d'un célèbre médecin d'Avignon avait une fille mariée à un fameux avocat dont la vie devint si déréglée que celle-ci, ne pouvant plus supporter les mauvais traitements de son mari, fut contrainte de le quitter. La mère fort affligée et fort pieuse, voulant travailler à la conversion de l'un et à leur réconciliation, vint chercher le remède auprès de la vénérable Sœur Françoise qui lui conseilla de se confesser et de communier quinze mercredis consécutifs en l'honneur du glorieux saint Joseph. Le quinzième mercredi l'avocat sincèrement converti promettait à sa belle-mère de vivre en parfaite union avec sa femme qui revint avec lui. Ce changement si subit ne peut être considéré que comme une merveille ; la paix qui suivit ne fut plus altérée, et saint Joseph fut honoré par tous les membres de la famille comme leur gardien et leur protecteur.

Cette même pratique de piété en l'honneur de saint Joseph fut conseillée par la vénérable Sœur à une dame de la même ville qui, à trois diverses reprises, se trouva à la dernière extrémité au moment de ses couches. Elle était déjà fort malade lorsqu'elle recourut à saint Joseph ; mais à peine eut-elle invoqué ce grand saint, qu'elle fut soulagée, et peu de temps après, elle ne se ressentit plus des souffrances qu'elle éprouvait auparavant. Elle fut délivrée très-heureusement ; son enfant

et les deux autres qui suivirent furent doués d'un caractère très-doux et très-paisible. On attribua cette nouvelle faveur à la protection de saint Joseph et aux prières de Sœur Françoise, dont le confesseur reçut la déposition de ces deux personnes qui ont regardé ces grâces signalées comme des miracles évidents. Cette vénérable Sœur a augmenté de tout son pouvoir la dévotion à saint Joseph en reconnaissance des bienfaits qu'elle en a reçus. Elle est morte un *mercredi* et dans sa dernière maladie, Jésus, Marie et Joseph l'ont assistée particulièrement et consolée par leur présence, ainsi qu'elle le déclara avant de mourir. Françoise avait contracté une sainte société pendant sa vie avec Jésus, Marie, Joseph ; aussi mérita-t-elle de mourir entre leurs bras ; on ne peut que bien vivre et mourir dans une si sainte compagnie. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

• **101. — Guérisons miraculeuses obtenues par saint Joseph (1).**

Les traits suivants sont tirés de l'histoire des Ursulines de Loudun, par le Père Surin, part. II, ch. XLV. — Après un rude assaut livré par les démons à la Mère Jeanne-des-Anges, prieure du monastère des Ursulines, elle fut prise d'une pleurésie qui, après quatorze jours d'une fièvre brûlante et huit à neuf saignées, la

(1) Ces prodiges nous sont rapportés par des auteurs contemporains, témoins oculaires de ces guérisons miraculeuses.

réduisit à l'extrémité. Le médecin ayant jugé que le mal était irrémédiable et la mort prochaine, son confesseur lui donne les derniers sacrements. Presque aussitôt après, elle tomba en agonie, et pendant qu'on récitait les prières de l'Église, son visage se décomposa et prit cette teinte livide qui annonce la proximité de la mort. On crut même lui voir rendre le dernier soupir ; cependant, au lieu d'expirer, reprenant tout à coup une force extraordinaire, elle s'assit sur son lit, ses yeux se ranimèrent, et la pâleur de la mort fit place à la couleur vermeille d'une personne en pleine santé. Les religieuses, étonnées d'un changement si prodigieux, la regardaient avec une admiration mêlée de crainte, lorsque, après un moment de silence, elle leur dit en souriant : Je suis guérie. Ensuite s'apercevant qu'elles avaient peine à le croire, elle demanda ses vêtements, les prit et se leva. Son premier soin fut d'aller devant le Saint-Sacrement pour rendre à Dieu de vives actions de grâces. Pendant ce temps-là, le médecin, étant entré dans sa chambre et ne la voyant pas sur son lit, demanda où on avait mis le corps. A ce moment, la porte s'ouvre et il voit venir à lui cette Mère qu'il croyait au nombre des morts. Son effroi fut tel qu'il faillit tomber à la renverse : mais, quand il fut assuré qu'elle était pleine de vie, il s'écria : C'est l'œuvre de Dieu ; sa puissance est au-dessus de nos remèdes. Ce médecin, nommé Fanton, était un protestant.

La relation de cette merveille fut imprimée peu de

temps après, avec l'approbation de l'évêque diocésain, qui sans doute avait acquis la certitude morale de la vérité du miracle. C'est à cette révélation que je vais emprunter les détails de ce fait merveilleux. La Mère prieure y rend compte de l'événement en ces termes : « J'étais aux prises avec les convulsions de la mort, tout en conservant le plein usage de ma raison, lorsque je vis venir à moi, dans un nuage lumineux, un ange d'une beauté ravissante. Il tenait à la main un cierge allumé. Près de lui était saint Joseph plein de majesté, et si radieux que j'avais peine à le regarder. Il regarda d'abord mon confesseur d'un air caressant : puis, s'approchant de moi, il mit la main sur mon côté malade, qu'il oignit de je ne sais quelle huile, et, au même instant, je me sentis parfaitement guérie. »

Voilà le fait, mais cette onction mérite que je m'y arrête, parce qu'elle fournit la matière de plusieurs autres miracles que je dois raconter. Deux jours après sa guérison, cette Mère s'étant rappelé l'onction que saint Joseph lui avait faite, crut devoir regarder l'endroit où il l'avait appliquée. Elle sentit d'abord s'exhaler de là une odeur merveilleuse : puis elle aperçut sur son linge cinq gouttes épaisses de ce baume divin. Se doutant bien que cette huile miraculeuse pourrait servir à d'autres, elle coupa le morceau, qui en était imprégné pour le conserver. Une chose l'embarrassa ; ce linge était trop sale pour le garder sans le laver ;

mais comment faire cette opération sans ôter le relief de cette huile précieuse ? Après y avoir réfléchi, elle lia l'endroit qui en était dépositaire, et savonna le reste. Ceci donna lieu à une nouvelle merveille ; car les alentours des gouttes, aussi sales que le reste, recouvrèrent leur blancheur, sans que l'eau les eût touchées. La vertu de ce baume demeura si efficace, que les objets pieux, mis en contact avec lui, suffisaient pour opérer des guérisons miraculeuses. Le provincial des Jésuites de Lyon, écrivant là-dessus à son Général, lui disait : *Cæci vident, claudi ambulat, leprosi mundantur, etc.* Les « aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux « sont guéris, etc. » Je vais raconter quelques-uns de ces miracles.

La Mère prieure ayant dû aller à Annecy, pour accomplir un vœu qu'elle avait fait, le père Surin reçut du Cardinal de Richelieu l'ordre de l'accompagner. A son passage à Lyon, beaucoup de personnes demandèrent à faire toucher au précieux linge des chapelets, des images, des médailles ; et tous ces objets contractèrent la bonne odeur qui s'en exhalait. On s'en servit ensuite pour guérir les malades. A Grenoble, il se fit un concours prodigieux à la maison où la Mère était descendue. Attiré par la renommée de ce remède divin, le Parlement y vint en corps avec son premier Président. Ensuite le père Surin dut porter la relique à l'église pour la faire voir au peuple. La foule ne fut pas moindre à Annecy, et ce fut là que commencèrent

les prodiges. Laissons parler le père Surin (liv. II, chap. x) :

« On vint me prier, une après-dînée, de porter la relique au couvent de la Visitation pour satisfaire la dévotion des religieuses. M'étant rendu à leurs désirs, je les trouvai toutes à la grille, et parmi elles une fiévreuse dont l'accès devait commencer précisément à cette heure-là. Je lui fis baiser la relique, et la fièvre ne revient plus.

« Un autre jour l'ayant portée à l'église de Sainte-Claire, on me présenta une femme affligée d'une cruelle infirmité. Cette femme avait reçu un coup d'épée à la tête, et par suite, les nerfs s'étaient tellement retirés qu'elle ne pouvait plus ouvrir la bouche : en sorte que, depuis deux ans, elle était réduite à vivre de bouillon et de quelques miettes de pain qu'elle avalait sans les pouvoir mâcher. Les médecins avaient tout fait pour la guérir, mais en pure perte. Mon compagnon, à qui elle fit part de son état, voyant qu'elle était pleine de foi, prit la relique et la lui mit sur la tête ; après quoi il l'envoya dire cinq *Pater* et *Ave* devant le Saint-Sacrement. Pendant qu'elle les disait, elle sentit les nerfs se relâcher. Ensuite elle ouvrit la bouche et s'écria : Je suis guérie. Effectivement, dès le soir elle soupa comme les autres, au grand étonnement de sa famille. Les médecins qui l'avaient traitée vinrent constater le fait et signèrent qu'il était miraculeux.

« Madame de Laubardemont était tombée malade, à

Tours, d'une pleurésie fort dangereuse. Quatre médecins, appelés dès le début de la maladie, s'étaient en vain opposés à ses progrès ; et le mal en vint au point qu'il leur fallut supprimer les remèdes, pour ne pas précipiter la catastrophe. Le mari, voyant qu'ils ne conservaient aucun espoir de la sauver, s'abandonna d'abord à la douleur ; mais une pensée vint bientôt lui rendre son courage. Il avait entendu parler du linge miraculeux ; ce souvenir lui revenant alors à l'esprit, il dépêcha un courrier à Loudun pour solliciter l'envoi de cette relique. Lorsqu'il l'eut reçue, il courut, plein de confiance, la présenter à la malade qui la reçut avec une semblable foi. D'abord, la bonne odeur qu'elle exhala, au sortir de la boîte, la rendit toute joyeuse. Ensuite l'ayant appliquée à l'endroit de la douleur, elle se trouva parfaitement guérie. (De Barry, p. 235.)

« Le jeune Claude Marnier, demeurant au château de Labergemont, en Bresse, avec une cuisse horriblement enflée ; ce qui le faisait cruellement souffrir. Les médecins épuisèrent les ressources de leur art pour le guérir, mais en pure perte. Alors un religieux, de ses parents, apposa sur le mal un papier qui avait touché la sainte relique, et la guérison fut si prompte, que trois jours après, l'enfant put faire à cheval une course de sept lieues. »

(Voyez sur ces faits miraculeux les *Bollandistes*, 19 mars, fête de saint Joseph.)

102. — Tentation de découragement dissipée par Marie et Joseph.

Le démon qui cherche incessamment à causer notre perte éternelle, et qui travaille surtout à affaiblir les bonnes résolutions des âmes pieuses, tâcha de persuader à Sœur Françoise, Carmélite, que sa confiance en Jésus, Marie et Joseph était vaine, qu'elle se flattait faussement de leur protection, que tous ses efforts seraient perdus, puisqu'elle était un vase de réprobation et incapable de rendre aucun service à Dieu et à l'Église. Françoise, qui avait d'humbles sentiments d'elle-même, reconnut sa pauvreté et céda presque aux suggestions de l'esprit malin, se trouvant indigne des grâces qu'elle avait reçues. Dans cette perplexité, elle eut recours à ses protecteurs ordinaires ; et s'étant retirée après la sainte communion dans un coin de l'église, Marie et Joseph lui apparurent entourés d'une gloire resplendissante. Alors elle entendit ces paroles que la sainte Vierge prononça avec une douceur maternelle : « Tu fais bien, ma fille, de te défier de tes forces et de craindre d'offenser Dieu ; mais espère en sa bonté, il ne t'abandonnera pas, et, de concert avec ton père saint Joseph, je te défendrai contre les attaques du démon. » Cette vision dissipa toutes ses appréhensions et la laissa dans une grande tranquillité de cœur et d'esprit. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph* par le prier des Carmes.)

103. — Prodiges de science de Ménochius et Cornélius à Lapide.

On se demande par quel prodige *Ménochius* et *Cornélius à Lapide* ont reçu tant de lumières célestes qui leur ont fait à l'un et à l'autre expliquer avec tant de clarté l'Écriture sainte. Je ne craindrai pas de dire, qu'après la tendre dévotion à Marie, ils l'ont dû à celle de saint Joseph, sur qui ils ont dit des choses sublimes; le dernier, Cornélius à Lapide, voudrait lui-même qu'il fût établi un quatrième culte en faveur du saint Patriarche, culte qui serait qualifié de *summe de dulie*. Il dit de lui, qu'il fut sur la terre, plutôt un ange qu'un homme, *Fuit ipse angelus potius quam homo*. (Cornélius à Lapide, *Sur saint Joseph*, chap. 1 de saint Matth.)

104. — L'Ordre des Chartreux protégé par saint Joseph.

Dans les premières années du dix-septième siècle, l'Ordre des Chartreux fut soumis à une rude épreuve. Il ne se présentait plus de sujets pour y entrer, les noviciats étaient vides, il allait se dépeupler peu à peu comme une armée qui, faute de recevoir de temps en temps des recrues, diminue tous les jours, et finit par se réduire à rien. Cependant le Chapitre général de l'Ordre se tint à la Grande-Chartreuse. Les principaux Pères, pour conjurer le danger qui les menaçait, propo-

sèrent de recourir à la protection de saint Joseph : d'après leur avis, on décréta que l'Ordre entier honorerait le saint époux de Marie comme son patron, et que désormais sa fête serait élevée au rang des plus solennelles. Le décret fut exécuté, et on ne tarda pas à en recueillir les heureux effets. Dès ce moment, des sujets nombreux et animés des meilleures dispositions se présentèrent, et les noviciats se repeuplèrent de manière à ne plus laisser de crainte ou d'inquiétude pour la conservation de cet Ordre vénérable.

Nous avons été nous-même l'heureux témoin de l'affection toute spéciale et de la touchante confiance de ces saints religieux pour leur auguste Patron dont ils s'appliquent avec tant de zèle à retracer toutes les vertus, son amour du silence et de la vie cachée, son esprit d'oraison et de pénitence.

105. — Vie admirable d'un grand serviteur de saint Joseph.

On a remarqué que parmi les plus grands serviteurs de Dieu, ceux qui avaient le bonheur de porter le saint nom de Joseph se distinguaient entre tous les autres par leur application à la vie intérieure, à l'exemple de leur saint patron.

Quoi de plus admirable que la vie de saint Joseph de Copertino, de l'Ordre des Frères mineurs, si distingué par sa touchante dévotion au chaste époux de Marie

dont il se trouvait si heureux de porter le nom (1).

On peut bien dire que, depuis le jour où Joseph reçut le sacerdoce jusqu'à celui de sa mort, il vécut complètement étranger à la terre, et que cette parole de saint Paul: *Notre conversation est dans les cieux*, s'accomplit littéralement dans sa personne. Ce n'était pas seulement son esprit qui vivait dans le ciel avec Dieu et ses anges ; le corps lui-même, entraîné et comme absorbé par l'âme, semblait avoir perdu sa matérialité et revêtu par anticipation les qualités que l'Apôtre assigne aux corps glorieux. Ne demandant presque rien à ce monde, il était soutenu miraculeusement par une nourriture toute céleste ; ses pieds ne se posaient que comme à regret sur le sol ; et le moindre souvenir du ciel, où étaient ses pensées et ses désirs, faisait cesser cet état contre nature pour lui, en détachant de la terre ce corps déjà spiritualisé : que de fois on le vit élevé en l'air, à une hauteur souvent considérable, en présence d'une foule muette d'étonnement ! La vue du tabernacle où repose l'Agneau sans tache, d'un crucifix, d'une image de la sainte Vierge ou de saint Joseph, le nom de Jésus ou de Marie, prononcé en sa présence suffisait pour déterminer en lui ces phénomènes extraordinaires qui eurent, à cause de cela, un nombre immense de témoins, parmi lesquels figurent

(1) Voyez sa Vie, par Dominique Bernino, traduite en français par un religieux du même Ordre.

les personnages les plus considérables de l'époque, des évêques, des cardinaux, des souverains et même des papes : de sorte qu'il est peu de faits qui réunissent à ce degré toutes les conditions de garantie que l'esprit le plus difficile peut désirer. Ces ravissements étaient si fréquents en Joseph, qu'on ne saurait presque dire où il a le plus vécu, sur la terre ou au-dessus. On accourait de toute part pour voir cette merveille, qui déterminait la conversion au catholicisme de Jean-Frédéric, duc de Brunswick. En vain, pour empêcher le concours des populations que le bruit de ces prodiges et le désir d'en être témoins attiraient de partout, de sorte que le repos du couvent qu'habitait le saint religieux en était troublé ; en vain l'inquisition le fait-elle transporter avec le plus grand secret en d'autres résidences situées en des lieux retirés et d'un accès difficile, je ne sais quelle odeur de sainteté s'échappait de lui et trahissait sa présence, comme il arriva dans le monastère de Petra-Rubea, où l'on fut obligé de dresser des tentes autour de l'église afin d'abriter la foule accourue pour le voir. L'avidité de curiosité des peuples, oubliant le respect dû au lieu saint, allait jusqu'à découvrir le toit de l'église pour jouir de ce spectacle merveilleux. Plus Joseph approchait du terme de sa carrière, plus ces phénomènes étaient fréquents ; dans les dernières années de sa vie, l'extase était devenue pour lui presque continuelle, et il ne pouvait être rappelé à la vie ordinaire que par l'obéissance. Séquestré de la com-

munauté, dont il ne pouvait suivre les exercices à cause de ses fréquents ravissements ; obligé, pour la même raison, de célébrer la messe dans un oratoire particulier, on peut dire qu'il n'était plus de la terre et que déjà il avait commencé la vie du ciel.

Mais l'extase n'est pas le seul don extraordinaire dont Joseph ait été favorisé, et Dieu semble avoir voulu faire éclater en lui tous les phénomènes mystiques. Plus de cent guérisons miraculeuses lui sont attribuées, et son humilité ingénieuse se cachait sous le nom de saint Bernardin de Sienne ou de la sainte Vierge, qu'il invoquait souvent en étendant la main sur la tête des malades qui venaient le trouver. Son regard intérieur, éclairé d'une lumière surnaturelle, pénétrait les replis les plus secrets du cœur et lisait dans les consciences. Plus d'une fois il rappela de cette manière à certains pécheurs des fautes qu'ils avaient oubliées, ou en fit rougir d'autres sur l'état de leur âme. Souvent, au sortir d'un entretien avec quelque libertin, il était comme obsédé d'une odeur insupportable que ni les lotions, ni le tabac ne pouvaient dissiper : car cet homme angélique avait une souveraine horreur pour les péchés de la chair, et cependant il eut des luttes terribles à soutenir de ce côté ; car Dieu, pour éprouver sa vertu, sans doute, et pour le maintenir dans l'humilité, permit que, comme l'Apôtre, il ressentit les soufflets de l'ange de Satan. Ce parfum merveilleux, qui ne ressemble à aucun parfum de cette terre, et qui révèle

quelquefois la sainteté des élus de Dieu après leur mort, s'exhala du corps de Joseph pendant sa vie, et, s'attachant aux personnes ou aux objets qu'il avait touchés, aux vêtements qu'il portait, aux chambres qu'il habitait ou dans lesquelles il était seulement entré, cette odeur céleste persistait quelquefois pendant plusieurs jours ou même plusieurs semaines.

La vie de saint Joseph de Copertino fut donc un miracle continuel, miracle dont il n'est pas possible de douter, car aucune des raisons par lesquelles on cherche ordinairement à se dispenser de croire aux faits de ce genre ne peut trouver place ici. Joseph a vécu dans un siècle éclairé des lumières de la civilisation moderne, à une époque où l'esprit général, loin d'être disposé à croire aux miracles, était plutôt en garde contre eux. Si les prodiges dont la vie de Joseph est pleine n'avaient eu pour témoins que les religieux, ses confrères, quelques-uns pourraient soupçonner ces derniers d'avoir cherché, par une pieuse fraude, à procurer à leur Ordre une gloire non méritée; mais, cette objection tombe d'elle-même en présence de faits qui se sont passés au grand jour, devant plusieurs milliers de témoins, devant des protestants, dessavants, des princes, qui ne pouvaient ni ne voulaient être trompés, mais qui avaient, au contraire, tout intérêt à se rendre bien compte de la vérité et qui possédaient tous les moyens de découvrir la supercherie, si elle avait pu avoir lieu. Si parmi ces faits il en est plusieurs

qui semblent se rapprocher de ceux que l'on observe quelquefois chez les somnambules magnétiques, il en est un bien plus grand nombre qui s'en distinguent par des signes tellement évidents qu'il est impossible de méconnaître leur caractère surnaturel. Nous n'avons point encore vu, que je sache, des somnambules se tenir en l'air pendant une heure, contre toutes les lois de la pesanteur, et guérir instantanément, par la seule imposition des mains ou par l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie, des maladies invétérées et reconnues incurables. Et si d'ailleurs le magnétisme révèle parfois des faits qui sortent évidemment de l'ordre naturel, le chrétien sait qu'il existe des esprits déçus, des puissances malfaisantes, auxquelles Dieu, par un dessein secret que nous ne pouvons comprendre, permet de contrefaire jusqu'à un certain point ses œuvres. Il se rappelle la lutte qui eut lieu entre Moïse et les mages de Pharaon ; et tout en reconnaissant que Jésus-Christ, le Verbe incarné, a vaincu l'enfer, et que depuis l'établissement du christianisme, le démon a perdu beaucoup de sa puissance, il croit en même temps que, par une raison contraire, lorsque la foi diminue, lorsque le paganisme s'introduit dans les idées et dans les mœurs, les dieux païens, c'est-à-dire les démons, reprennent leur empire, la superstition remplace la religion, la magie la mystique, et que les impurs mystères de l'antiquité reparaissent. C'est là ce qu'avait prédit l'illustre Gœrres, et ce qui

l'avait décidé à composer sa *Mystique*, le plus bel ouvrage de ce grand homme et son plus beau titre de gloire.

Ce n'est pas sans dessein que Dieu fit paraître dans le monde saint Joseph de Copertino, à une époque où le doute et le rationalisme, déchaînés par l'hérésie de Luther, allaient s'attaquer avec une audace effrénée aux légendes les mieux établies, aux miracles les plus avérés, et essayer de réduire la sainteté aux mesquines proportions d'un siècle dégénéré. La Providence semble avoir voulu protester contre cet esprit et cette tendance qu'a toujours réprouvés l'Église, et confirmer les prodiges les plus extraordinaires des temps passés, en les réunissant tous à un degré éminent dans la personne de Joseph.

106. — Violentes tentations surmontées avec le secours de saint Joseph.

La vénérable Madeleine du Sauveur, supérieure du premier monastère de Sainte-Élisabeth à Lyon, avait une très-grande dévotion à saint Joseph. Elle aimait à méditer ses grandeurs et ses vertus, elle faisait beaucoup de prières et de jeûnes en son honneur. Elle en reçut des faveurs bien signalées. Au mois de mars de l'année 1658, les démons la persécutèrent cruellement, affligeant son corps par des douleurs intolérables, et accablant son esprit par des troubles si violents qu'à peine pouvait-elle prier.

Une de ses plus terribles tentations était de se figurer que la sainte Vierge l'avait abandonnée. Toutes ses pratiques de piété ordinaires furent inutiles pour la soulager ; mais s'étant adressée avec confiance à saint Joseph, le jour de sa fête, elle en ressentit aussitôt les heureux effets, et dès le lendemain, elle retrouva la paix intérieure qu'elle avait perdue. (*Vie de la vénérable Mère Madeleine du Sauveur*, liv. III, chap. II.)

107. — Dévotion de la vénérable Sœur Françoise à Jésus, Marie et Joseph.

L'homme est l'image de l'adorable Trinité, parce qu'il est d'une nature intellectuelle par laquelle il est capable d'imiter Dieu qui se connaît et qui s'aime parfaitement. Tout homme peut connaître et aimer Dieu, puisqu'il n'en est point qui n'ait une âme spirituelle : il n'y a pourtant que le juste à qui l'on doit attribuer la véritable connaissance et dilection de Dieu actuelle ou habituelle par le secours de la grâce qui fait paraître en lui cette divine image ou ressemblance, laquelle néanmoins ne peut être parfaite et achevée que dans la gloire où le bienheureux étant uni intimement à Dieu ne peut que le connaître d'une connaissance toute pure et l'aimer d'un amour inaltérable. Tant que nous sommes sur la terre, nous avons sujet d'appréhender de défigurer cette image, parce que la connaissance que nous avons ici-bas de Dieu est ordinaire-

ment mêlée de beaucoup d'aveuglement, et notre amour fort imparfait. Le Seigneur a mis notre âme entre nos mains, et le vase dans lequel nous la portons est trop fragile pour nous en rapporter à nous seuls du soin qu'il faut avoir de l'image qui y est imprimée. La Sœur Françoise n'avait pas plus de sujet de se défier d'elle-même qu'une autre ; mais ayant plus de zèle pour sa perfection, elle remit sagement entre les mains de la Trinité créée, Jésus, Marie, Joseph, l'image qu'elle avait reçue de la Trinité incréée, plus prudente en cela que les enfants du siècle qui confient à d'habiles précepteurs les talents que la nature leur a donnés pour les cultiver, et qui déposent entre les mains de riches négociants les trésors que leurs parents leur ont laissés. Ah ! que ce négoce est précieux qui fait entrer un fidèle dans le commerce de Jésus, Marie et Joseph ; car c'est dans leur compagnie que l'Image substantielle de Dieu a été conservée toute pure ; c'est dans leur fond que la sainte Église a puisé les grandes richesses qu'elle a répandues sur la terre, et c'est auprès d'eux que les justes doivent recueillir les trésors qui nous servent à gagner le ciel. Sœur Françoise s'était donnée sans réserve à chacune de ces trois saintes personnes ; elle les regardait comme les directeurs de ses puissances, comme les confidents de ses secrets, comme les dépositaires de ses peines. Chaque jour, après s'être offerte en sacrifice à la Trinité incréée, elle se présentait à Jésus, Marie, Joseph, les priant de l'offrir à Dieu,

afin que son sacrifice lui fût agréable. Elle ne manquait jamais de leur rendre un petit tribut de prières et de sacrifices qu'elle augmentait à proportion des grâces qu'elle recevait, des tentations ou des nécessités qui la pressaient. (*Vie de la vénérable sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

108. — Mort édifiante du comte Joseph de Stolberg (1).

C'est surtout à l'heure suprême de la mort, que saint Joseph assiste d'une manière spéciale ses fidèles serviteurs et ceux qui ont eu le bonheur d'être placés plus spécialement sous son auguste patronage en re-

(1) Une mort inattendue a récemment frappé des familles nobles et chrétiennes, dans un de leurs membres les plus distingués par la foi et les qualités éminentes ; et cette mort prive la sainte Église d'un de ses défenseurs les plus actifs, les plus intelligents et les plus fidèles. Le comte Joseph de Stolberg-Stolberg, demeurant au château de Westheim, en Westphalie, est décédé en voyage, à Tournai, en Belgique, le 5 avril dernier.

Aimé de Dieu et des hommes, il possédait, à un degré très-rare aujourd'hui, cette foi éclairée et vive, ces convictions profondes et inébranlables, cette piété douce et hardie, lesquelles, malgré leur énergique tendance vers un but surhumain, conservent néanmoins à l'homme cette égalité d'âme, ce cachet de douceur et d'amabilité qui relèvent la solidité de la vertu et la rendent contagieuse. On s'attachait au comte de Stolberg comme un enfant s'attache à son père. Homme de conseil selon le cœur de Dieu, il était, sur cette terre d'exil, le guide des siens et de bien d'autres vers une meilleure patrie ; il se montrait père pour tous. Avec son caractère chevaleresque, que la pensée de Dieu animait en tout et aurait conduit au martyr, caractère devenu

cevant le saint baptême. Nous en avons une nouvelle preuve dans les circonstances édifiantes qui ont accompagné la mort du célèbre et pieux comte *Joseph Stolberg* ; nous ne voulons pas priver nos lecteurs de ces traits si édifiants. Le vendredi 1^{er} avril 1859 le comte *Joseph de Stolberg* arriva à Tournai, descendit à l'hôtel de la *Petite-Nef*, et alla faire sa première visite à madame la baronne de Cazier, sa tante. C'était un jour où le Saint-Sacrement était exposé à l'église des Jésuites, attenante à l'hôtel de la baronne. Il alla y chercher une de ses parentes, sa belle-sœur, et, après avoir adoré son Dieu et être sorti de l'église, il lui dit : « Il fallait bien commencer par adresser un mot à notre meilleur ami, n'est-ce pas ? Maintenant jouissons bien

exceptionnel dans nos jours de faiblesses et de lâches concessions à l'incrédulité, le comte de Stolberg avait le courage de sa conscience, ne rougissait pas de sa foi, ignorait les bassesses du respect humain, mettait au-dessus de tous ses autres titres celui de catholique.

Né à Munster, le 12 août 1804, le comte *Joseph-Théodore* était fils « de ce courageux converti, le comte *Frédéric-Léopold de Stolberg*, » auquel le roi de Prusse disait : « Monsieur le comte, je n'aime pas les gens qui changent de religion, » et qui répondait : « Ni moi non plus, Sire ; car je n'aurais pas eu la peine de « revenir à la véritable, si mes ancêtres n'avaient pas eu le « tort de l'abandonner. » Sa mère était *Sophie-Charlotte-Éléonore*, comtesse de Redern. *Joseph* était le septième des neuf enfants qui survivaient jusqu'à ce jour.

En 1838, il épousa *Thérèse-Marie*, comtesse de Spée, qui mourut en 1850. L'année suivante, il épousa en secondes noces, au château de Rumillies-lez-Tournai, *Caroline-Marie-Albertine*, comtesse de Robiano-Borsbeek. Il laisse de ses deux mariages neuf enfants encore mineurs.

l'un de l'autre. » (C'est la traduction, car il parlait toujours allemand avec elle.)

Le dimanche 3, il était revenu chercher mademoiselle Mathilde, et, ne la trouvant pas, il vit dans l'appartement un ouvrage du bienheureux Léonard de Port-Maurice. Lorsqu'elle rentra : « Voici un auteur, — lui dit-il, — qui devrait se rencontrer dans toute maison chrétienne. Une bonne lecture fait toujours du bien. » — « Que lisiez-vous ? » — « Un passage sur la *conformité à la volonté de Dieu*. Plus on en parle et plus on l'aime. » L'après-midi, il était d'une amabilité parfaite et très-gai, et parla longuement de sa femme, de ses enfants, de son bonheur. « Je puis le dire et je dois le dire, — dit-il, — Dieu a toujours été trop bon pour moi. Il m'a donné une femme qui me rend tout à fait heureux ; avec elle je pourrais, me semble-t-il, supporter les plus grandes peines sans être malheureux. » La conversation tomba sur la mort : « Pour moi, il me semble que je n'aurais aucune inquiétude s'il fallait mourir maintenant ; je crois que je serais parfaitement tranquille et content ; et vous, Mathilde ? » — « Oh ! pour moi, — reprit cette âme pieuse, — il me semble que je ne regretterais rien autre chose que mes péchés. » — « Mais Dieu est si bon ! » — « Je désirerais même mourir, — reprit l'interlocutrice ; — mais si j'avais une femme et bientôt dix enfants, je pense qu'il n'en serait pas de même. » La regardant d'un air sérieux, cet homme de foi reprit : « Non, non. Que

craindrais-je ! Pourrais-je avoir la moindre inquiétude pour Caroline et pour nos enfants ? Le bon Dieu n'est-il pas aussi bon époux, et meilleur père que moi ? Si je mourais, ne serait-ce pas lui qui m'appellerait ? Eh bien, lui, il aurait soin de ceux qu'il m'a laissés. Mais, si je pense ainsi, c'est peut-être parce que je me sens parfaitement bien. Fort comme je suis, je ne songe à la mort que comme à une chose éloignée. Cependant on y pense toujours. »

Le soir, il ne vint pas pour le dîner. Sa belle-sœur alla le trouver à l'hôtel, et le voyant un peu souffrant, elle n'obéit qu'à la charité compatissante de son cœur et y passa la nuit. La patience du malade ne se démentit pas une seule fois. Pour suivre les ordres du médecin, on était souvent obligé de lui donner quelque remède ; le malade répondait chaque fois par un mot plein de douceur ou par un de ces regards qu'on n'oublie jamais. Il priait continuellement à haute voix et aimait à répéter cette aspiration pieuse : « *Mein Gott : und mein Herr, erbarme dich meiner ! Gelobt sey dein Wille !* Mon Seigneur et mon Dieu, ayez pitié de moi ! Que votre volonté soit louée ! » Il lui arriva de dire une fois ces mots avec une expression de vive peine ; sa belle-sœur s'approcha de son lit, et, lui donnant à baiser un crucifix qu'elle avait avec elle, suggéra cette autre prière jaculatoire, si consolante : « *Mon Sauveur et mon Dieu, ayez pitié de moi ! regardez-moi ! regardez-moi !* » Il regarda sa parente avec un sourire

inexprimable : « Oui, oui ... Vous avez raison, Mathilde.... *Mon Sauveur, ... notre Sauveur* et notre Dieu, ayez pitié de nous ! » Depuis ce moment, il répéta toujours de cette façon la prière. De temps en temps, elle lui donnait le Christ à baiser, et le comblait de témoignages d'amitié. « Cher Joseph, vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas ? » — « Mais ne peut-on pas souffrir un peu pour lui ? » Telle fut sa réponse. La résignation à la volonté divine, qu'il avait tant recommandée pendant sa vie, il la montrait à son lit de mort.

Le lundi, dans la soirée, la vue du crucifix, avec ces paroles : « Il vous aime tant ! » lui fit dire : « Oui, et moi aussi, je l'aime beaucoup.... Nous l'aimons beaucoup. — Grâce à Dieu ! — Oui.... Il le sait... Et il le voit bien. »

Cependant le mal faisait des progrès. Les médecins jugèrent à propos de le faire administrer. Le Père-Recteur du collège Notre-Dame inspirait une confiance très-grande au comte de Stolberg. Le malade en avait parlé encore le matin et le samedi précédent avec une vive affection. Il était environ neuf heures du soir lorsque le Père arriva. Il parla d'une neuvaine qu'on allait commencer pour le malade ; ce qui engagea celui-ci à se confesser. S'étant mis à genoux, le prêtre attendait que le comte fût prêt. « Mon cher Joseph, vous êtes très-fatigué, n'est-ce pas ? lui dit sa sœur ; voulez-vous que je fasse avec vous l'examen de conscience, et que nous nous préparions ensemble à la

confession ? » Il regarda avec une expression pleine de reconnaissance celle qui le consolait : « Merci, ma bonne sœur, cela n'est pas nécessaire, je n'ai presque rien à dire et le bon Dieu le sait bien, je suis très-tranquille..... Je suis tout à fait tranquille. » Il était dans l'habitude de se confesser chaque semaine, et communiait bien plus souvent, comme il l'avait encore fait la veille et l'avant-veille. Il se confessa.

Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, il dit qu'il n'était pas sérieusement malade, et demanda à sa parente ce qu'elle en pensait. « Je crois que vous êtes en danger, répondit-elle, et c'est aussi l'avis du médecin. » Le comte la remercia ; puis, comme s'il avait eu un scrupule, il dit au Père-Recteur : « Mon Père, je ne suis pas assez malade. » — « Monsieur le comte, le médecin l'a ordonné. » Le malade alors éleva la voix plus haut qu'il ne le faisait ordinairement : « A la bonne heure !... c'est bien ! » Et, s'agenouillant sur son lit, il communia.

Vers trois heures et demie du matin, le mardi 5, il fallait le préparer plus prochainement à l'éternel passage, par cette parole : « Faisons le sacrifice de la vie ! » Un signe montra qu'il comprenait. Plus tard : « Mon cher Joseph, le Père aura la bonté de vous donner l'absolution générale et l'indulgence de la mort. Nous ferons un acte de contrition et d'acceptation. » Il voulut répondre : « Oui, Math.... » Mais il ne put achever ce nom. Un peu après, comme on lui suggéra cette

invocation : « Loué soit Jésus-Christ ! » il ne répondit pas. On la reedit plus lentement : « Oui... Amen. » Ce fut son dernier mot ici-bas. Il mourut peu d'instants après, vers quatre heures et demie, sans le moindre signe d'agonie.

« La dépouille mortelle fut transportée de l'hôtel à la maison des RR. PP. Rédemptoristes, et le vendredi suivant enterrée à Rumillies, dans le caveau de la famille, à côté de sa mère et de sa sœur.

Monseigneur de Kettler, évêque de Mayence, écrivait, peu après le décès, ces paroles : « Prions pour Joseph, et bientôt nous pourrons le prier et l'invoquer. Monseigneur d'Osnabruck envoya une lettre à tout son clergé pour lui annoncer cette mort et lui recommander d'offrir pour le défunt le saint sacrifice de la messe. Le R. P. provincial des Jésuites, en Prusse, l'a fait annoncer également à tous les Pères. Le deuil général de l'Allemagne catholique sera porté en Belgique par les nombreux amis du pieux comte et de la noble famille à laquelle il était allié (1). »

109. — Fruit d'une neuvaine et d'une messe en l'honneur de saint Joseph.

La vénérable Sœur Françoise avait expérimenté si souvent que la dévotion à Jésus, Marie et Joseph était un remède efficace à ses infirmités qu'elle excitait à l'employer toutes les personnes qui lui confiaient leurs

(1) Voyez les *Précis historiques*.

peines et réclamaient ses prières. Elle leur découvrait avec joie son pieux secret comme un bon médecin qui ne se contente pas de soigner un malade, mais qui lui fait connaître les moyens qu'il emploie afin de prévenir une rechute. Elle ne priait point seulement pour la santé corporelle des personnes qu'on lui recommandait, elle élevait son intention plus haut, croyant faire injure à Dieu de ne lui demander qu'une santé animale, trop souvent la source de plus dangereuses infirmités ; nous reconnaitrons cette vérité dans les exemples suivants.

Un nommé Favre, d'Avignon, avait un fils dont la tête fut entièrement courbée à la suite d'une fluxion sur les reins. Pendant une année entière les remèdes furent infructueux, le pauvre enfant souffrait et ne pouvait se redresser. Sa mère, voyant l'impuissance de la médecine, confia sa douleur à Sœur Françoise qui lui conseilla de faire dire une messe en l'honneur de Jésus, Marie et Joseph, et de prier la Sainte Famille pendant neuf jours. L'enfant malade, rempli de confiance et de déférence envers la bonne Sœur, s'unit à elle et à sa mère. Le dernier jour de la neuvaine, priant devant une image de la sainte Vierge, il sentit peu à peu son cou qui perdait sa roideur, et bientôt il redressa la tête entièrement. Il se prosterna avec reconnaissance aux pieds de ses chers protecteurs à la vue de toute sa famille, témoin de ce miracle. La guérison fut complète : il acheva ses études et entra dans l'ordre des Révé-

rends Pères Célestins, où il se rendit recommandable par sa science et sa vertu, et surtout par son dévouement envers Jésus, Marie et Joseph.

110. — Un marchand de Lyon protégé par saint Joseph.

Un marchand de Lyon, nommé Rollet, qui avait connu Sœur Françoise et qui passait quelques mois en voyage, retournant en son pays rencontra deux personnes d'Avignon et les pria de le recommander à la vénérable Carmélite. Au même moment où la Sœur recevait ces étrangers, elle fut saisie d'une grande frayeur, ne doutant pas que la personne dont on lui parlait ne courût un grand danger. Elle alla aussitôt avec une des religieuses se prosterner devant l'image de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, priant Jésus, Marie et Joseph de protéger ce marchand qui leur avait rendu de grands services. Leur bienfaiteur était en effet en péril à la même heure, comme il le leur écrivit plus tard. Il était nuit close avant qu'il eût pu arriver à un village, et comme il ne connaissait pas la route, il s'avança sur le bord d'un précipice, lorsqu'un homme lui cria de s'arrêter, qu'il était dans un endroit fort dangereux. Il voulut retenir son cheval, mais au même moment, il s'abattit et le malheureux voyageur fut renversé. Revenu de sa frayeur, il se vit sur la pente d'un ravin profond et protégé par deux petits rochers qui l'arrêtèrent dans sa chute.

Il se rappela alors qu'il s'était recommandé aux prières de Sœur Françoise et ne douta point qu'il ne lui dût son salut après Dieu. Lorsqu'il la vit, il lui raconta ces détails et lui avoua qu'il avait senti un secours miraculeux au moment de sa chute. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

111. — La méditation devenue facile.

Voici ce qu'une jeune professe d'un saint Ordre religieux a dit elle-même au Père de Barry qui rapporte ses propres paroles, dans son livre de la *Dévotion à saint Joseph*: « Pendant longtemps je ne pouvais méditer, sans être accablée des distractions les plus extravagantes, ce qui m'affligeait beaucoup. Or, un jour qu'accablée de tristesse je me plaignais à Dieu de cette grande misère, je me sentis poussée à implorer le secours de saint Joseph. Fidèle à cette inspiration de la grâce, je le fis avec une grande confiance, non-seulement je fus délivrée de mes distractions, mais j'arrivai en fort peu de temps à l'oraison de quiétude. J'ai fait une expérience qui m'étonne, c'est que je ne puis méditer sur les vertus et les perfections de saint Joseph qu'à la manière des plus sublimes mystères, c'est-à-dire, par voie d'admiration et d'anéantissement. Je ne saurais énumérer toutes les grâces signalées dont je lui suis redevable. Si je veux me lever avant l'heure ordinaire, je lui fais une prière

avant de m'endormir, et je m'éveille toujours à l'heure dite. Un simple désir que je lui manifeste me délivre de mauvais songes, et j'obtiens aussi facilement de ce grand saint de n'avoir pendant le jour que de bonnes pensées. »

112. — Saint Joseph guide de la vénérable Marie de la Visitation.

La Vénérable Mère Marie de la Visitation, Carmélite déchaussée, eut l'honneur d'avoir saint Joseph pour guide dans un voyage. Jeune encore, elle vivait saintement dans la maison paternelle. Mais Dieu la voulait dans le cloître, et il employa pour l'y conduire un moyen fort extraordinaire. Il lui imprima un sentiment si vif de ses misères, qu'elle crut dès lors être le scandale du pays. Son confesseur et d'autres ecclésiastiques s'attachèrent à combattre la vivacité de ce sentiment, dont l'excès pouvait la faire tomber dans une pusillanimité toujours nuisible à la vertu : leurs efforts furent inutiles ; elle résolut de partir la nuit en secret, dans l'intention, comme elle l'avoua depuis, de se fuir elle-même s'il se pouvait. Elle partit en effet, sans autre compagnie que celle d'un crucifix qu'elle baignait de ses larmes. Après avoir marché une grande partie de la nuit, elle rencontra un vénérable vieillard qui lui demanda où elle allait. « Je vais, répondit-elle, dans cette solitude, pour me fuir moi-même et mes péchés. » Alors le vieillard traça un cercle autour d'elle avec

son bâton ; puis lui montrant un chemin qui menait à Palença : « Prenez-le, lui dit-il, autrement vous vous égarerez. » A ces mots il disparut. La jeune fugitive ne tarda pas à reconnaître que celui qui lui avait parlé était saint Joseph, son protecteur particulier depuis l'enfance ; que le cercle tracé autour d'elle et le chemin indiqué étaient un ordre d'aller à Palença s'enfermer dans une clôture religieuse. Elle marcha vers cette ville. Mais avant d'y arriver, elle fut atteinte par quelques-uns de ses parents qui, à la nouvelle de sa fuite, s'étaient mis en route pour la ramener de gré ou de force. Ils l'accablèrent de reproches : la jeune fille les écouta sans y répondre, et, fortifiée intérieurement par l'ordre qu'elle avait reçu du Ciel, elle resta inébranlable dans sa résolution. Alors ses parents, vaincus par sa douceur et sa fermeté, prirent le parti de l'accompagner jusqu'à Palença, et, comme guidés par une impulsion secrète, ils la conduisirent à un couvent de Carmélites déchaussées qui était sous l'invocation de saint Joseph. Elle y fut reçue comme religieuse de chœur. Mais ce rang lui parut trop au-dessus de ses mérites : souvent, au milieu de l'office, elle avait honte d'elle-même ; et fermant son bréviaire, elle s'écriait en levant les yeux au ciel : « Et mon âme ! Seigneur, et mon âme ! » Sa crainte était de la perdre si elle restait au rang des religieuses de chœur. Aussi demanda-t-elle avec instance de descendre parmi les Sœurs converses ; et on le lui accorda pour donner à

toute la communauté, dans la personne de cette humble vierge, l'exemple d'une vertu consommée dès la jeunesse.

113. — Pratiques de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement.

La Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, de l'Ordre réformé du Carmel, faisait de Jésus, de Marie et de Joseph, la contemplation de son amour : et Joseph étant chef de la Sainte Famille, elle avait à cœur de l'honorer et de l'imiter, comme le plus parfait modèle après Jésus et Marie ; selon la nature des mystères qu'elle vénérât dans l'Enfant Jésus, elle unissait son cœur au cœur du saint Patriarche. Telles furent les habitudes de sa première jeunesse, âge de candeur et de simplicité, auquel Dieu aime à se communiquer. Sa maîtresse, soupçonnant sans doute qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire, lui adressa diverses questions sur saint Joseph. La jeune Marguerite fit des réponses pleines de profondeur, et d'autant plus admirables qu'elles se trouvèrent parfaitement conformes à ce qu'en ont écrit les plus habiles théologiens. Une des plus belles pratiques de Marguerite, au milieu des occupations qui partageaient la journée dans son monastère, était celle qu'elle trace dans une lettre à une religieuse à qui elle avait donné sa confiance : « Je me réjouis, lui écrit-elle, de vous voir dans l'office » qu'on vous a confié. Je vous conjure de vous unir à

« notre cher et aimable **Enfant Jésus**, qui, dans l'atelier de saint **Joseph**, n'était pas son chef, mais seulement son aide. Unissez vos fonctions à celles du divin **Enfant**; attachez-vous à considérer la **Sœur** à qui vous avez été donnée pour aide, du même œil qu'il considérait le glorieux saint **Joseph**. Je sers aussi d'aide à une de nos **Sœurs**, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me rendre fidèle au saint exercice que je vous recommande. » Nous passons sous silence d'autres pratiques également solides, auxquelles **Marguerite** s'assujettissait en l'honneur de son bien-aimé **Saint** : le peu que nous avons dit fait assez comprendre jusqu'où allait sa dévotion pour lui, et ce qu'elle savait faire pour l'honorer.

(Dévotion à saint Joseph, etc.)

114. — L'heureuse mort d'un serviteur de saint Joseph.

On lit dans la vie de saint **Félix**, Capucin, qu'étant près de mourir sur un lit dont l'extérieur annonçait la plus grande pauvreté, il fut assailli par le démon qui se montra à lui sous sa véritable forme, l'insultant et lui reprochant de s'être relâché après tant d'années d'une vie pénitente, puisqu'il était couché sur un lit : ce qu'il avait fait, non par délicatesse, ni par relâchement, mais uniquement pour obéir à l'infirmier qui l'avait ainsi voulu. Effrayé néanmoins, il sauta de son lit, à plusieurs reprises, l'infirmier l'ayant toujours

forcé à s'y coucher de nouveau. Enfin, après un tel combat, la Reine du Ciel lui apparaît tenant entre ses bras l'Enfant Jésus qu'elle lui remit. Alors ce saint vieillard se vit rempli de la plus douce consolation, et, quelques instants après, secouru de Marie et de Joseph, il passa de la terre au séjour des Bienheureux. Si nous ne pouvons nous-mêmes prétendre à de pareilles faveurs, nous devons du moins y aspirer par la sainteté de notre vie, bien convaincus qu'alors le secours puissant de la Vierge et de saint Joseph ne saurait nous être refusé.

115. — Le berger dévot à saint Joseph.

Un jeune berger, simple, et sans lettres, passait sa vie à faire paître ses troupeaux, et il trouvait dans cette humble occupation mille moyens d'avancer dans la perfection. Quoiqu'il ne fit rien d'extraordinaire, et qu'il n'eût pas l'occasion de converser avec des personnes distinguées par leur savoir et leur vertu, il était rempli de toutes sortes de grâces et de dons intérieurs si relevés, qu'il ravissait d'admiration ceux qui le connaissaient.

Ce jeune berger avait une dévotion toute particulière à saint Joseph, qu'il appelait son protecteur, son maître et son directeur ; il disait que saint Joseph était le maître des âmes qui aiment la vie humble et cachée, comme la sienne l'avait été ; que la vie de son

aimable protecteur avait été si peu connue, que tant qu'il vécut, on ne le prit que pour un homme très-ordinaire et un humble artisan qui n'avait d'autre réputation que celle de son métier. Et ce fut par sa fidélité à accomplir exactement toutes ses obligations dans la position où Dieu l'avait placé et non par des actes héroïques, des miracles et des prodiges qu'il attira sur lui la faveur inestimable d'être choisi pour l'époux de Marie et le père adoptif de Jésus.

Tâchons donc, à l'imitation de saint Joseph, de nous sanctifier dans notre état, de remplir modestement tous nos devoirs, sans bruit, sans éclat, sans nous laisser voir et remarquer, s'il se peut, ne cherchant que les yeux de Dieu, et lui demandant cette grâce par les mérites de son saint nourricier qui a, suivant l'expression d'un pieux auteur, *l'intendance générale sur les âmes dont la vertu est cachée en ce monde.*

116. — Le bienheureux Herman reçoit de Marie le nom de Joseph.

Le bienheureux Herman de Steinauld, de l'Ordre des Prémontrés, fut très-chéri de la sainte Vierge, qui admirait en lui une sainte ressemblance de vertus et de mérites avec saint Joseph, son époux. Dans une vision qui fut douce au jeune religieux, et qui a été souvent peinte et gravée, elle l'engagea à joindre le nom de Joseph à son nom ; et le bienheureux s'appela toujours depuis Herman-Joseph.

Herman ne cessait d'invoquer le saint Époux de Marie afin qu'il le rendit le fidèle imitateur des vertus qui l'avaient rendu si cher à la Reine des Vierges.

Les historiens du bienheureux racontent que l'auguste Mère de Dieu pour récompenser la dévotion de son fidèle serviteur à son angélique époux, dans des visions dont elle le favorisait, lui remettait souvent entre les bras, le divin Enfant Jésus afin qu'il le comblât de caresses pareilles à celles que saint Joseph lui avait faites en qualité du plus tendre des pères.

Ce saint religieux mérita par ses vertus éminentes et par sa confiance sans bornes en Jésus, Marie et Joseph de mourir de la mort des justes en prononçant une dernière fois ces noms sacrés qui avaient été pour lui pendant sa vie la source des plus ineffables consolations.

Nous ne sommes pas dignes sans doute d'embrasser visiblement Jésus comme ce nouveau Joseph, mais nous pouvons l'embrasser tendrement dans la sainte communion, chaque fois que nous avons le bonheur de la recevoir avec de saintes dispositions.

117. — Dévotion des parents de Silvio Pellico à saint Joseph.

Dieu, qui avait des desseins de miséricorde sur Silvio Pellico, lui avait donné des parents chrétiens, dont les bons exemples et les sages leçons exercèrent une salutaire influence sur sa vie.

Voici comment, dans une touchante lettre écrite à un de ses amis, il parle de la mort de son vertueux père Joseph Honoré Pellico, âme saine et forte, intelligence cultivée, de qui Silvio avait reçu le génie poétique en même temps que la vie :

« Ta lettre, mon ami (1), a été, est encore pour moi un véritable bienfait ; elle m'a trouvé plongé dans la douleur par la perte immense et toute récente d'une personne qui m'était sacrée et bien chère, mon excellent père.

« L'année dernière, le jour de saint Joseph de mars, ma mère tomba malade et dit aussitôt que le saint protecteur de la bonne mort l'appelait, et en effet, elle ne se releva plus (2). Cette année, le jour de saint Joseph de mai, qui était son patron, mon père est tombé malade, et il a reconnu, lui aussi, l'appel divin. Après quinze jours de maladie, supportés avec une grande force d'âme et un grand calme, le bon vieillard a vu le terme de toutes ses douleurs terrestres, et j'ai la confiance qu'il aura passé sans autre souffrance à la possession de la félicité céleste, tant il était pieux, droit, aimant et détaché des intérêts de ce monde. Il s'appe-

(1) Cette lettre, écrite de Turin le 29 mai 1838, au comte Federico Confalonieri, a été publiée dans la *Civiltà cattolica*, série III, vol. II.

(2) « Au mois d'avril 1837, Dieu m'a repris ma mère, femme rare, âme juste et infiniment pieuse. Je l'aimais avec tendresse et vénération. Durant ces six dernières années, elle a été mon guide, mon oracle. »
(Lettre de Silvio Pellico.)

lait Honoré, et il est mort la veille de saint Honoré. Et il disait : « *Saint Joseph et saint Honoré* me tendent les bras. » Il a demandé lui-même le Viatique, et deux jours après les saintes huiles, après quoi il a vécu encore huit jours, toujours serein, et dans une oraison, on peut dire continuelle (1).

« Le chagrin de perdre ses parents est bien relatif, moindre là où les cœurs sont faiblement attachés. Il est grand là où ils sont liés par les mille nœuds des habitudes chères et des sympathies intimes. Mes parents faisaient étroitement partie de mon existence ; mais *Deus dedit, Deus abstulit !* A cela que dire ? Il faut en venir à cette conclusion, se soumettre, adorer, penser au *bonheur de ceux qui meurent dans le Seigneur*, penser que dans peu nous irons nous-mêmes les rejoindre. Oh ! comme ces morts dont j'ai été témoin m'ont fait sentir le néant des choses de ce monde ! Qu'est-ce que les années ? Qu'est-ce que le temps ? Comme les âges passent, comme tout s'en va en fumée ! Moi-même qui étais hier un jeune homme, et avant-hier un petit garçon, me voici un vieillard, et déjà, je ne respire qu'avec effort ; et si je traîne encore un ou deux ans, tout cela me paraîtra le plus fugitif des songes. Mon Federico, faisons-nous saints ; d'une ferme et constante énergie, élevons notre volonté vers l'unique but de vivre en Dieu et pour

(1) Nous ajoutons le passage suivant pour l'édification de nos lecteurs.

Dieu, et ainsi nous mourrons pour mieux revivre en lui et pour lui. »

118. — Pieux sentiments de Silvio Pellico pour saint Joseph.

La Providence nous ayant mis en rapport avec la sœur du célèbre auteur de *Mes prisons*, nous en avons profité pour lui demander des renseignements sur les sentiments de son bien-aimé frère touchant la dévotion à saint Joseph. Elle a répondu à nos désirs de la manière de la plus gracieuse : nous voulons faire partager notre plaisir à nos lecteurs (1).

« Vous désirez quelques détails intimes sur la dévotion de *Silvio Pellico* au grand saint Joseph. Oh !

(1) Dans la lettre que mademoiselle Joséphine Pellico nous a fait l'honneur de nous adresser, nous trouvons les détails suivants, qui nous ont paru dignes d'être cités : « Vous désirez que je vous cite quelques traits de la protection de saint Joseph, j'ai retardé de vous écrire, espérant en recueillir quelques-uns, mais hélas ! j'ai le regret de ne pouvoir pas vous satisfaire comme je l'aurais souhaité. Cependant, je pourrais vous nommer un bon nombre de malades dont on n'osait espérer ni la conversion, ni la guérison, et qui ont retrouvé la santé de l'âme et du corps, après avoir été recommandés à saint Joseph ; d'autres sont morts bien saintement. Des ennemis se sont réconciliés après une neuvaine faite à saint Joseph par leurs parents, afin d'obtenir cette grâce.

« Dimanche dernier, 26 juin 1859, un jeune prêtre qui devait prêcher, et qui, à cause de mille désagréments imprévus, se trouvait dans l'impossibilité d'écrire son discours, ayant par surcroît de malheur une très-forte migraine, se recommanda d'une manière spéciale à saint Joseph, qu'il aime beaucoup ; sa

il avait en lui une confiance sans bornes, et il s'estimait très-heureux de se nommer Joseph, comme il ne cessait de me le répéter. Je crois qu'il avait lu tout ce que l'on a écrit à la gloire du chaste époux de Marie. Il me redisait à peu près tout ce que je lis avec tant de bonheur dans vos précieux ouvrages. Trois jours avant sa mort, touchant à sa dernière heure, il me dit : Nous comprendrons finalement dans le ciel et nous verrons les grandeurs et les mérites de notre saint Patron, car saint Joseph et Marie sont incompréhensibles ; ils n'ont pas été connus dans ce monde, parce que les hommes ne pouvaient pas apprécier tous leurs mérites. Je crois que de même que la très-sainte Vierge est honorée d'un culte particulier, saint Joseph est élevé au-dessus de tous les autres Bienheureux, le plus rapproché et le plus aimé de Jésus et de Marie et par conséquent le plus puissant pour nous secourir. Oh ! appuyons-nous donc sur saint Joseph, son cœur a reposé sur le Cœur de l'Enfant Jésus. Il était plein de tendresse et de vénération pour ce divin Enfant, devenu son fils adoptif, et pour son auguste Mère, sa chaste épouse. Oh ! ma sœur, invoquons-le avec confiance, et son intercession nous obtiendra toutes les grâces dont nous avons besoin. Il est notre céleste ami, combien de fois déjà n'est-il pas venu à

confiance ne fut pas trompée, plusieurs personnes qui l'ont entendu, et qui d'ailleurs étaient très-capables d'en juger, m'ont assuré qu'il avait fait un très-beau panégyrique de saint Louis. »

notre secours! » J'espère que saint Joseph aura assisté mon excellent frère à ses derniers moments, et que lorsque je toucherai moi-même à cette heure suprême le bon *Silvio* sera mon avocat auprès de lui. »

A ces détails intimes que nous devons à la sœur bien-aimée de *Silvio*, nous ajouterons pour l'édification de nos lecteurs quelques traits sur les derniers jours de ce fidèle serviteur de saint Joseph. Nous les empruntons à la belle notice que lui a consacrée M. Antoine de Latour :

Cependant les atteintes de la maladie dont *Silvio* mourait depuis tant d'années devenaient de jour en jour plus graves. Il passait de longs mois sans pouvoir se lever. Vers la fin de 1845, il avait fait de compagnie avec son frère, un voyage à Rome, et Grégoire XVI l'avait reçu avec bonté. Il y était retourné en 1851 avec la marquise de Barolo, et il avait eu la joie de saluer Pie IX. Mais si ces voyages, pleins de religieuses consolations et de ces pures jouissances qui semblent renouveler la vie, si un hiver passé à Naples, avaient, un moment, contenu le mal, il reprit au retour toute sa violence, et l'automne de 1853 ne fut qu'une longue crise. *Silvio* en sortait encore par instants. « Presque tous les matins, dit Briano, dans l'église de Saint-Dalmazzo, on voyait un front plus triste, plus recueilli que tous les autres se prosternant devant les autels, pêle-mêle avec le plus humble vul-

gaire ; c'était *Silvio Pellico*. Quand il passait dans les rues, tout le monde remarquait sa démarche grave, lente ; son front élevé vers le ciel dans lequel étaient déjà toutes ses pensées. Des jeunes gens, des étrangers s'attachaient à ses pas, attirés par cet aspect extraordinaire, par ce maintien peu commun, et se réjouissaient d'avoir vu en face l'auteur de *Mes prisons*. » Dans les premiers jours de janvier 1856 ce pieux empressement fut trompé. La sainte et chétive créature reparut sur le chemin de San-Dalmazzo. « *Silvio Pellico* était tombé pour ne plus se relever. Cette fois il reconnut la mort ; mais il l'avait si souvent regardée en face que, devant ce doux et intrépide regard, depuis longtemps son aiguillon s'était émoussé.

Quinze jours avant de mourir, il disait : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir fait rencontrer plus d'amis que d'ennemis ! Bien des gens m'ont soutenu et me sont venus en aide, dans tout le cours de ma vie ; un petit nombre a cherché à me nuire ; c'est de tout mon cœur que je pardonne à ces derniers et que je prie pour eux. »

Plus près de sa fin et ne pouvant plus tenir la plume, il faisait dire à sa sœur : « Je ne puis assez te remercier, chère Joséphine, de ta constante amitié ; je n'ai besoin de recommander à tes prières ni mon âme, ni ma vénérable bienfaitrice, ni toutes les personnes qui m'ont pardonné mes défauts et m'ont traité avec

bonté. Adieu, sœur, adieu, frère, adieu, mon incomparable bienfaitrice. Oh ! oui, à Dieu, allons tous à Dieu ! *In manus tuas, Domine ! commendo spiritum meum !* »

La sainte fille accourut assez tôt pour revoir une dernière fois celui à qui elle allait encore survivre après tant d'autres pertes ! Quant à lui, désormais consolé, il rendait grâces à Dieu de l'avoir fait naître dans la religion catholique et de parents si exemplaires dans la foi et dans la vertu, et qu'il espérait bientôt revoir dans le royaume éternel.

Peu d'heures avant la dernière, il plaisantait encore le chapelain de Ponte. Comme celui-ci se retirait pour céder la place au médecin : — « Ne vous éloignez pas, lui dit *Silvio*, redevenant tout à coup sérieux mais toujours calme, peut-être avant peu aurons-nous besoin de vous. » Vers trois heures du matin, le bon prêtre lui rappelant les souffrances de Jésus-Christ, pour le soutenir dans l'agonie, il se tourna de son côté pour lui répondre : — « Ah ! cher don Ponte, je ne puis maintenant penser à autre chose qu'au Seigneur. Quand je serai mort, faites-vous mon interprète auprès de toutes les âmes compatissantes qui vous parleront de moi. » Quelques instants après, il avait cessé de vivre. Ainsi mourut l'homme éminent dont l'Europe entière a lu avec attendrissement le récit qu'il a fait lui-même de dix années de sa vie.

119. — La Saint-Joseph de 1834 célébrée par Silvio Pellico.

« Ma chère Joséphine (1),

« Quoique tu ne reçoives pas de cadeaux de moi le jour de ta fête, je veux honorer ce jour, non-seulement en priant notre grand Saint, mais aussi en t'écrivant quelques lignes. Demain en lisant ces lignes tu sauras qu'aujourd'hui j'ai pensé à toi.

« Aujourd'hui, tout occupée comme tu es de saint Joseph, te rappelles-tu qu'il n'est pas seulement ton saint, mais aussi le mien. N'est-ce pas que nous le prions ensemble l'un pour l'autre, et puis pour tous ceux que nous aimons, en commençant par papa et maman? N'est-ce pas que nous lui disons de demander au Seigneur pour chacun de nous les vertus qu'il

(1) Mademoiselle Joséphine Pellico a bien voulu accompagner la belle lettre de son frère, qui sert de préface à la traduction italienne d'un de nos ouvrages sur saint Joseph, de la note suivante, que nous citons textuellement :

« *Al Lettore,*

« Incapace di esprimere degnamente i fervorosi sentimenti che m' indussero ad accingermi, alla versione dal francese in italiano di quest' aureo libro, vi supplico col pubblicare una lettera familiare in data de' 19 marzo 1834, di mio fratello SILVIO, di venerata memoria, nella quale la divozione verso il grand Patriarca san *Giuseppe*, trovasi tratteggiata con quel suo stile non meno semplice che immaginoso, da tutti reputato e conosciuto atto a commovere i cuori e ravivare la fede.

« Chieri, li 3 febbraio 1859. GISUPPINA PELLICO. »

avait lui-même, quand il passait son obscure mais noble vie sur la terre, dans l'humilité, dans la patience, dans une bienveillante douceur envers tout le monde. Il devait être bien aimable, ce cher bon petit vieillard, puisqu'il avait été digne d'être l'ami et le protecteur de la plus sainte des vierges, de l'Épouse toute parfaite de l'Esprit éternel. C'était un sage ignoré de bien des gens, mais plus sage que tous les savants de la terre. Il ne vivait que pour aimer Dieu et le prochain, et parce qu'il surpassait tous les autres mortels en noblesse d'affections et d'intentions, Dieu lui donna dès cette vie la plus belle des récompenses : le bonheur d'avoir la Reine des Anges pour compagne, pour sœur, pour modèle de perfection, et puis le Fils du Dieu tout-puissant lui-même pour fils, pour ami. Que cette Famille devait être charmante, remplie de célestes connaissances, exquisement zélée à bien aimer, à bien prier, à bien faire toute chose ! Que leur douce conversation aura été aimante, spirituelle, divine ! On croyait que c'était là une boutique de charpentier comme une autre, une maison comme une autre sujette aux vilaines mauvaises humeurs, aux sottises inconsistances, à tous les grossiers défauts de l'humanité, et pas du tout ! dans cette chétive maison et dans cette boutique il y avait une amabilité angélique et plus qu'angélique, il y avait tous les mérites qui peuvent embellir des cœurs humains. Toutes les familles, toutes les sociétés chrétiennes doivent tâcher de ressem-

bler à cette sainte société de la divine Famille. Pensons-y souvent, imitons-la du mieux que nous pouvons.

« Aspirons à leur généreuse élévation de sentiments, à leur amour, à leur paix, à leur joie de se conformer aux volontés de Dieu. Oui, grand saint Joseph ! C'est ce que je veux faire ! c'est ce que ma chère Joséphine veut faire ! c'est ce que nous voulons tous faire ! Allons, courage, ma sœur, sanctifions-nous, souffrons gaiement ce qu'il y a à souffrir, jouissons gaiement du plaisir de bénir Dieu. La vie est une fort bonne chose malgré ses peines, puisque c'est un moyen pour aller au ciel. Vivent donc Jésus, Marie et saint Joseph. Avec ces trois noms-là dans le cœur nous n'avons plus peur de rien (1)

. Adieu, chère amie.

Ton frère, SILVIO. »

(1) On peut voir par cette belle et touchante lettre, quels sentiments religieux remplissaient le cœur de Silvio Pellico. Il ne laisse passer aucune occasion dans sa correspondance avec ses parents et ses amis, sans donner quelque témoignage de sa foi ; nous en citerons quelques passages pour l'édification de nos lecteurs. « Je ne me sens pas malheureux, et je ne le suis pas, parce que la Religion m'assure que mes tendres parents préféreraient me savoir loin d'eux mais *chrétien*, que de m'avoir au milieu des apparentes prospérités de ce monde, mais privé de la *grâce*, c'est-à-dire le cœur épris des attaches terrestres. » — « Plus j'étudie la Religion et plus je l'aime. » — « Je fais ce que je peux pour maintenir mon âme en paix au milieu de ces souffrances ; et, en effet, Dieu me vient en aide toutes les fois que je pense à lui et à ce grand mystère de la Croix. Oui, certes, il ordonne tout pour les fins les plus saintes, et nous devons

120. — Tendre dévotion à saint Joseph du Père Gouchon, mariste.

Le 7 du mois de juin 1858 la société des Pères maristes perdait un de ses membres les plus pieux, et les plus dévoués à la gloire de Jésus, de Marie et de Joseph, dans la personne du Père Jean-Baptiste Gouchon (1). Ce qui distinguait le plus ce pieux religieux, c'était sa confiance dans la prière. Sa tendre dévotion aux saints Cœurs de Jésus et de Marie l'avait amené tout naturellement à aimer et à honorer saint Joseph d'un culte spécial. On peut dire qu'il a consacré la plus grande partie de sa vie et de son patrimoine à propager le culte de saint Joseph parmi les pères de famille. Il leur distribuait avec bonheur une belle image de l'an-

le bénir dans nos infirmités comme dans nos jours les plus prospères. » — « Que notre philosophie soit celle du Rédempteur. Glorifions son aimable et sublime doctrine dans tous nos rapports avec lui et avec la société. Maintenons-nous dans le dessein d'être ses disciples et de l'aimer avec un sentiment énergique, une volonté forte, une reconnaissance infinie. » (Voyez le *Recueil des Lettres de Silvio*, traduites par M. de Latour.)

(1) Le Père Gouchon était né à Montluel en 1804, il fut ordonné prêtre à Brou, nommé vicaire à Nantua, où il exerça le saint ministère pendant cinq ans, sous M. l'abbé Debelay, curé de cette ville, et aujourd'hui archevêque d'Avignon. Plus tard il fut appelé au grand séminaire, où il enseigna l'Écriture sainte pendant sept ans. Il entra dans la Société des Pères Maristes en 1841. Il fut envoyé en 1844 à Agen pour y fonder avec deux autres confrères une Maison de Missionnaires; en 1847 à Moulins, où il a travaillé pendant 10 ans; et à Nevers le 8 octobre 1857, où il a exercé son zèle jusqu'à la veille de sa mort.

gélique époux de Marie, qu'il avait fait graver lui-même par un des artistes les plus habiles de la capitale. Il leur conseillait de s'adresser à ce grand et auguste Patriarche dans tous leurs besoins même temporels. « Ce grand Saint, leur disait-il, avec une aimable simplicité, a rangé les affaires du bon Dieu, il saura bien ranger les vôtres. »

Un de ses confrères lui demandait un jour, comment il s'y était pris pour avoir une si tendre dévotion envers Marie : « C'est, répondit-il, en m'adressant à saint Joseph. Notre vénéré Père Fondateur m'a conseillé cette pratique pour obtenir cette grande grâce ; j'ai suivi sa recommandation, et j'ai eu le bonheur de voir ma prière exaucée. »

Les œuvres particulières qui semblaient l'absorber tout entier ne lui ont jamais occasionné la moindre négligence dans ses devoirs de missionnaire. Atteint d'un asthme très-violent, il a donné des missions pendant dix ans sans se coucher dans un lit. On peut dire que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes a consumé sa vie. Il est mort en brave, les armes à la main, après six missions données dans le diocèse de Nevers depuis son arrivée, malgré son âge et ses infirmités. Après deux retraites pendant lesquelles il a lutté généreusement contre le mal qui l'a emporté, il a eu le courage d'en commencer une troisième, mais il n'a pu l'achever. Rentré à la maison des missionnaires, le vendredi 4 juin, il sentit la gravité de son état, et

saint Joseph, patron de la bonne mort, lui fit pressentir que le jour de la délivrance était proche. Aussi dès le dimanche, quoiqu'il n'y eût encore aucun symptôme alarmant dans son état, il demanda qu'on lui administrât les derniers sacrements sans attendre au lendemain, comme on le lui proposait. Il les reçut avec une piété angélique qui toucha jusqu'aux larmes tous ceux qui en furent les témoins. Il répondit à toutes les prières de l'Église avec un calme et une lucidité admirables, et avant de recevoir le saint Viatique il voulut demander pardon à son supérieur et à ses confrères des peines et des mauvais exemples qu'il aurait pu leur donner. Depuis ce moment jusqu'à son dernier soupir, il ne cessa pas de remercier Dieu. « Je suis maintenant au comble de mes vœux, disait-il : c'est une grâce que j'ai toujours demandée pour moi dans les missions ; aidez-moi à bénir le ciel qui m'exauce. »

Il invitait ses confrères qui l'assistaient à lui suggérer de saintes pensées et des aspirations, disant que cela lui faisait du bien : « Assez, disait-il de temps en temps, laissez-moi goûter ces choses. » Fréquemment il baisait sa médaille, son reliquaire, faisait le signe de la croix, murmurait des prières. A mesure que ses souffrances augmentaient, il redoublait ses oraisons jaculatoires. Tout à coup il fit signe au confrère qui le servait de lui donner au plus vite son image de saint Joseph. Ses regards inquiets annonçaient qu'il était aux prises avec une violente tentation. Pour dissiper l'ange des

ténèbres, il prend son crucifix d'une main et l'image de saint Joseph de l'autre, les baise affectueusement et les regarde avec des yeux pleins d'effroi.... Puis il les approche l'un de l'autre comme pour dire à saint Joseph : « Mais priez donc pour moi votre divin Fils adoptif. » Sa prière fut exaucée ; celui qu'il avait tant aimé pendant sa vie, ne l'abandonna pas à cette heure suprême. Après avoir reçu une dernière fois l'absolution et l'indulgence plénière, il entra en agonie et rendit doucement son esprit à Dieu au moment où l'on terminait les belles prières de la recommandation de l'âme.

Nous sommes heureux de consacrer ces quelques lignes à la mémoire d'un bien-aimé confrère qui s'est distingué pendant sa vie par sa tendre dévotion à Jésus, Marie et Joseph.

121. — Les fidèles de la Nouvelle-Espagne, protégés par saint Joseph (1).

« En cette province de la Nouvelle-Espagne, après Mexico, la Puebla est la ville principale. Il y a plusieurs montagnes aux environs qui contiennent des matières sulfuriques et minérales. Parmi ces montagnes, on en distingue une d'une élévation extraordinaire. Elle est habituellement environnée de nuages à

(1) Copie d'une *Lettre du P. Laurent Goretti*, de la Compagnie de Jésus, datée de Mexico, au P. Pierre Antonio Ravizza, à Parme.

mi-hauteur, et sa cime est si élevée qu'elle se perd dans les cieux. Je ne crois pas avoir jamais vu de montagne si haute. Du milieu au sommet, elle est toujours couverte de neige, cependant elle brûle constamment dans ses flancs sans se consumer, et elle envoie au dehors une nuée de vapeur que l'on voit clairement même pendant le jour ; les habitants nomment ce mont le Vulcain. Il lance des traits continuels qui tombent presque chaque jour dans la Puebla. Notre ville a cela de particulier, c'est que pendant six mois de l'année, de mai à la fin d'octobre, on souffre à peu près tous les jours un orage subit et violent de quelques heures. Durant les autres mois, le ciel paraît de bronze. Mais en outre dans la Puebla, il tombe jusqu'à douze de ces traits volcaniques en un jour ; et néanmoins ils ne causent jamais de mal à personne. On doit attribuer ce prodige, me dirent les Pères du collège, à la grande dévotion des habitants au glorieux saint Joseph. Le peuple l'a pris pour son protecteur contre l'intempérie des saisons, et, fidèle à l'invoquer dans le danger, il éprouve les bienfaits de sa protection. »

122. — Mort édifiante d'un jeune serviteur de saint Joseph.

« Ernest N...., à peine âgé de dix-sept ans, fut attaqué d'une maladie de poitrine, qui le conduisit lentement au tombeau. Il endura, avec beaucoup de patience et de résignation, les longues souffrances qui

l'éprouvaient, et fit avec une généreuse soumission le sacrifice de sa vie. Il était entré dans une association qui avait saint Joseph pour patron et il en retira de de grands avantages, surtout dans les derniers moments de sa vie.

« Il était sur le point de rendre son âme à son Créateur ; sa voix était presque éteinte et ses yeux commençaient à se voiler, lorsque le démon vint renouveler ses attaques. Il cherchait à le troubler par la vue de ses fautes et par la crainte de l'enfer. Le malade croyait le voir rugissant autour de lui et cherchant à l'enlever comme une proie. Malgré son accablement, il trouvait assez de force pour reculer dans son lit comme pour fuir son ennemi ; et, tout à coup se dressant à moitié : « Va-t'en, Satan, s'écria-t-il avec une force extraordinaire, va-t'en ! Tu ne m'auras pas avec toi. Je me suis confessé ; je dois être tranquille ! » Puis il commença à dire à haute voix une prière touchante qu'il termina par ces mots : « O mon Dieu, recevez-moi dans votre saint Paradis !.. que votre volonté soit faite !... »

« Il demanda de l'eau bénite, en jeta lui-même sur son lit, sur la muraille, comme pour chasser l'esprit tentateur. Puis sa pensée se tourna vers Jésus, Marie, Joseph, son bon ange. Il prononça quelques paroles d'édification ; ensuite il fit signe à un ami qui était près de lui et lui dit d'une voix mourante : « Je prierai bien pour la société de Saint-Joseph ! » Il

voulait parler de l'association dont il faisait partie.

Quelques instants avant de mourir, tandis qu'une longue agonie faisait penser qu'il avait perdu connaissance, il ouvrit de grands yeux, fit signe à sa mère d'approcher le crucifix, le baisa avec une tendre affection, tira encore sa main de son lit pour le presser contre ses lèvres, puis s'endormit du sommeil des justes, le 1^{er} décembre 1838. (*Imitation de saint Joseph.*)

123. — Modèle admirable de confiance en saint Joseph.

Une religieuse du monastère de Sainte-Élisabeth à Lyon, nommée Marguerite Rigaud, tomba d'un lieu élevé et fit une chute terrible : elle resta longtemps sans connaissance, rendant une grande quantité de sang par la bouche, le nez et les oreilles. Néanmoins, à force de soins et de remèdes, elle échappa à la mort ; mais il lui demeura une telle faiblesse dans les organes de la tête que, durant plusieurs mois, elle fut dans l'impossibilité de l'appuyer sur un oreiller : de plus, ses facultés intellectuelles en avaient souffert au point qu'elle était devenue incapable de toute application. Les hommes de l'art, consultés, s'accordèrent à dire qu'il n'y avait pas d'autre moyen de la sauver que l'opération du trépan. A cette nouvelle, la malade frémit, et par pitié pour elle, on crut devoir attendre quelques jours. Cependant la supérieure engagea toutes les

Sœurs à faire une neuvaine de communions en l'honneur de saint Joseph. La neuvaine commença ; mais les douleurs continuèrent à se faire sentir toujours avec la même violence ; de sorte que, le jour de la dernière communion approchant, quelques Sœurs, qui désespéraient du secours de saint Joseph, crurent devoir lui substituer saint Anselme, à la protection duquel on a coutume de recourir dans ces sortes d'accidents. Mais une Sœur, pleine de confiance en saint Joseph, ne put souffrir qu'on le délaissât pour s'adresser à quelque autre saint. Elle se mit à le prier, avec toute la ferveur dont elle était capable, de vouloir bien opérer lui-même cette guérison ; elle lui représenta, avec une touchante simplicité, que son honneur était intéressé à ne pas laisser à un autre la gloire du miracle qu'on lui demandait ; enfin, elle lui promit que la malade elle-même, s'il lui rendait la santé, ne manquerait pas de reconnaître cette grâce par une seconde neuvaine de prières et de mortifications. Pendant que la Sœur redoublait ses supplications et ses pieuses instances, tout à coup et au moment où l'on s'y attendait le moins, voilà la malade qui se sent guérie. Elle était seule : dans l'excès de sa joie, elle saute de son lit, s'habille à la hâte, et se met à courir par la maison, hors d'elle-même, en criant à pleine voix : « Miracle ! miracle ! saint Joseph m'a guérie ! » Dès ce jour elle assista au chœur, et récita l'office avec les autres religieuses, elle dont la tête était auparavant si faible qu'elle ne pouvait

pas supporter la moindre psalmodie. Elle reprit en même temps tous ses emplois, toutes ses occupations avec une vigueur qui n'aurait pas permis de soupçonner qu'elle eût jamais été malade. Enfin, pour comble de faveur, saint Joseph, non content de lui avoir rendu une santé parfaite, lui obtint des grâces plus précieuses encore qui contribuèrent beaucoup à son avancement spirituel.

124. — Qu'il est doux, à l'heure de la mort, d'avoir aimé saint Joseph pendant la vie.

La vénérable Sœur Pudentienne Zaguoni, célèbre dans l'Ordre de Saint-François par l'éminence de ses vertus, avait eu toute sa vie une grande dévotion à saint Joseph. Elle en fut récompensée, à l'heure de sa mort, par la plus belle et la plus douce de toutes les faveurs. Le Saint lui apparut et vint lui-même lui adoucir les rigueurs de ses derniers moments. Pour surcroît de consolation il tenait alors dans ses bras Celui qui fait la joie des anges, la beauté du paradis, la vie des âmes innocentes, l'Enfant Jésus. On ne peut exprimer la joie ineffable, l'onction céleste dont fut inondé le cœur de la malade. Il suffira de dire, que les religieuses qui l'assistaient en furent elles-mêmes pénétrées, lorsqu'elles l'entendirent adresser la parole tantôt à saint Joseph, tantôt à son divin Enfant ; remercier l'un d'être venu lui faire une visite qui lui donnait un avant-goût du bonheur du paradis ; remercier l'autre d'être venu,

sous une forme si aimable, la convier au festin des noces qu'il a préparé dans le ciel aux vierges ses épouses. Les gestes et les regards de la malade indiquaient que saint Joseph avait fait quelque chose de plus, qu'il lui avait mis l'Enfant Jésus entre les bras, comme pour retracer dans sa dévote servante sa bienheureuse mort à Nazareth entre les bras de ce divin Sauveur. (*Légende franciscaine*, 14 février.)

125. — Saint Joseph aide les âmes pieuses à bien faire oraison.

C'est par sa fidélité à invoquer et à imiter saint Joseph, que sainte Thérèse est parvenue à des états si sublimes d'oraison, après avoir gémi longtemps dans les aridités et les sécheresses les plus désolantes. C'est aussi le secours de ce grand Maître de la vie intérieure qu'elle proposait aux âmes pieuses qui désiraient faire des progrès dans l'oraison : « Quiconque, disait-elle, manque de directeur propre à le conduire dans les voies de l'oraison, n'a qu'à prendre saint Joseph pour guide, bientôt il saura le véritable chemin, et arrivera au but. »

L'expérience de tous les jours prouve combien ce conseil est fondé sur la vérité, en voici un exemple entre mille. « Je connais, dit le Père de Barry, deux personnes qui redoutaient beaucoup l'oraison, à cause des difficultés qu'elles y rencontraient. Toutes deux, dans l'espoir de les surmonter, prirent saint Joseph

pour leur guide ; et elles ne tardèrent pas à ressentir les heureux effets de sa protection. Bientôt les difficultés disparurent, tellement que cette salutaire pratique devint le plus doux et le plus agréable de tous leurs exercices de piété.

« Une autre religieuse, ainsi qu'elle me l'a dit elle-même, ajoute le même Père, désirait beaucoup d'être délivrée des fréquentes distractions qui la troublaient dans la prière. Pour obtenir cette grâce, elle se sentit pressée de recourir à saint Joseph ; fidèle à cette inspiration céleste, elle le fit avec beaucoup de ferveur, et le fruit de sa demande fut non-seulement le don d'une très-haute oraison, mais encore l'exemption, durant son sommeil, de tout mauvais songe, de toute image qui n'eût pas été parfaitement pure et sainte. »

126. — Guérison miraculeuse de la sœur Anne-Thérèse.

Ce fut à la prière de sa dévote servante Claire-Marie de la Passion que saint Joseph guérit la Sœur Anne-Thérèse de l'Incarnation d'une maladie déclarée incurable. Cette infortunée religieuse était affligée d'un affreux polype dans le nez, qui, au dire des médecins, étendait ses branches jusque dans l'œil et devait nécessairement aboutir à la mort. La vénérable Claire visitant un jour la malade, lui dit : « Ayez bon courage, ma chère Sœur, Saint Joseph aura soin de vous. » Puis se tournant vers une image du bienheureux pa-

triarche : « Glorieux saint Joseph, lui dit-elle, par la joie que vous aviez de tenir l'Enfant Jésus dans vos bras, et par l'amour pur que vous portiez à la Reine des vierges, votre chaste Épouse, je vous prie de m'accorder cette grâce. » Le lendemain après la sainte communion faite à cette intention, elle retourna auprès de la malade qu'elle trouva plus souffrante avec un mal de tête horrible, le nez enflé et d'une couleur qui semblait annoncer la gangrène. La dévote servante de saint Joseph n'en fut ni déconcertée ni troublée ; d'un air plus assuré et plus gai que jamais, elle dit à la Sœur Anne : « Ayez confiance, ma chère Sœur, vous guérirez : saint Joseph veut vous faire cette grâce ; pour l'obtenir j'ai promis de faire dire trois messes et d'habiller un pauvre en son honneur. » Puis elle lui dit de se moucher. La malade répugnait à le faire à cause de la grande douleur qu'elle éprouvait. « Obéissez, ma chère Sœur, reprit la vénérable Claire, obéissez, vous vous en trouverez bien. » Elle obéit, mais elle sentit une douleur si violente qu'il lui sembla que sa tête se fendait. Aussitôt après elle éternua, et en même temps le cerveau se débarrassa des éléments de cette douloureuse maladie. Le germe du polype une fois dehors, la malade se trouva bientôt guérie, au grand étonnement des médecins et des chirurgiens qui ce jour-là même vinrent la voir et vérifier par eux-mêmes la réalité du prodige. (P. Patrignani.)

127. — Amour de Joseph de la Croix pour les souffrances.

Le Père Charles Spinola qui eut le bonheur de répandre son sang pour Jésus-Christ avait la plus grande confiance en saint Joseph, il aimait surtout à méditer sur les épreuves dont ce grand patriarche fut comblé pendant sa vie ; il puisait dans ces considérations un ardent amour des souffrances.

Pour témoigner sa tendre vénération pour le saint Époux de Marie, il quitta le titre qu'il tenait de sa très-illustre maison, et dissimulant pour un temps celui qu'il avait reçu au saint baptême, il se fit appeler Joseph de la croix (1). Personne ne pouvait porter mieux que lui ce nom auguste ; écrivant du Japon à un de ses amis quelque temps avant d'être brûlé tout vif pour Jésus-Christ, il lui adressait ces paroles enflammées qui rappellent le courage de l'illustre saint Ignace martyr : « Qu'il est doux de penser au bonheur qu'il y a de mourir pour son Sauveur ! que sera-ce et quelle douceur ne trouverai-je pas à brûler en effet puisqu'il m'est si doux de penser seulement que je dois être brûlé !... »

128. — Apparition de saint Joseph à sainte Thérèse.

Voici comment sainte Thérèse raconte elle-même

(1) Voyez sa *Vie*, c. XIII.

dans l'*Histoire de sa vie* une apparition de saint Joseph, qu'elle eut au monastère de Saint-Thomas à Avila, l'an 1561.

« Le jour même de l'Assomption de Notre-Dame, étant dans l'église d'un monastère du glorieux saint Dominique, et pensant aux nombreux péchés de ma vie, que j'y avais confessés autrefois, je fus tout à coup saisie d'un grand ravissement. Me trouvant presque hors de moi-même, je m'assis ; et il me sembla que je ne pouvais voir élever la sainte hostie, ni être attentive à la messe, ce qui me laissa du scrupule. Durant cette extase, je me vis revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière : je ne vis pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus la très-sainte Vierge à mon côté droit, et mon Père saint Joseph à mon côté gauche ; ils me firent connaître que j'étais purifiée de mes péchés. » A peine étais-je entièrement revêtue de cette robe, que pour comble de bonheur et de gloire, la très-sainte Vierge me prenant la main, me dit : « que je lui causais un grand plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph ; je devais croire que mon dessein concernant la fondation s'exécuterait ; que Notre-Seigneur ainsi qu'elle et saint Joseph seraient très-bien servis dans ce monastère ; je ne devais pas craindre de voir jamais se refroidir la première ferveur, quoique je me misse sous une obéissance qui n'était pas de mon goût, parce qu'elle et son glorieux Époux nous protégeraient. Son Fils nous avait déjà promis d'être

toujours au milieu de nous ; or pour gage de la vérité de sa divine promesse, elle me faisait don de ce joyau. »

« En achevant ces paroles, elle me mit au cou un collier d'or très-beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierres différaient infiniment de tout ce que l'œil voit ici-bas, et l'imagination même ne saurait rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de comprendre de quel tissu était cette robe, et de donner la moindre idée de son incomparable blancheur : à côté d'elle, tout ce que la nature a de plus éclatant est noir comme la suie. Je ne sus pas saisir rien de particulier dans les traits du visage de la sainte Vierge ; je vis seulement en général qu'elle était d'une ravissante beauté. Je ne vis pas si clairement saint Joseph ; il m'était présent néanmoins, mais comme on l'est dans ces visions où nulle image ne frappe les sens. Après qu'ils eurent resté quelques moments avec moi, versant dans mon âme un bonheur qu'elle n'avait pas encore senti, et dont elle eût voulu jouir sans fin, je les vis remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges. Je me trouvais pendant leur absence dans une grande solitude ; mais je goûtais une consolation si pure, mon âme se sentait si élevée, si recueillie en Dieu, si attendrie, que je fus quelque temps comme hors de moi, sans pouvoir faire aucun mouvement, ni proférer une parole. J'en demeurai trans-

portée du désir de me consumer tout entière pour la gloire de Dieu ; et cette vision produisit en moi de si heureux effets, que jamais je n'ai pu douter qu'elle ne vînt de lui, malgré tous mes efforts pour me persuader le contraire. » (*Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, chap. XXXIII.)

129. — Une lettre à la louange de saint Joseph.

« MON BIEN CHER AMI ET FRÈRE EN J. M. J.

« Votre dernière lettre m'a comblé de joie. J'admire votre patience pour vouloir conduire à bonne fin votre *Œuvre de saint Joseph*, et je vous envie presque le cadeau que saint Joseph vous réserve en récompense de tout ce que vous faites pour lui. Vous ne prendrez pas tout, j'espère, vous destinerez une bonne part au meilleur de vos amis : saint Joseph ne s'y refuse pas. Ce sera la récompense de la bien douce peine que je vais prendre à satisfaire votre pieuse curiosité. Vous voulez donc que je vous raconte en toute simplicité de cœur l'histoire de ma dévotion envers le bon saint Joseph ? Que votre demande me fait plaisir ! car tout l'honneur de ce que je vais vous dire revient évidemment à mon glorieux bienfaiteur.

« Je ne saurais me souvenir des premières impressions que durent faire sur mon cœur d'enfant les trois noms de *Jésus, Marie, Joseph*, déposés sur mes lèvres par ma vertueuse mère ; mais une chose dont je

me souviens parfaitement, c'est que tout jeune encore je trouvais dans mon livre d'heures une prière à saint Joseph qui me semblait avoir été faite pour moi. J'y avais tellement pris goût que je la disais toutes les fois que j'allais à la messe, et cela pendant sept ou huit ans de suite. Je me souviens très-bien aussi que j'aimais à voir dans les églises la statue de saint Joseph ; j'avais un respect tout spécial pour les religieuses de saint Joseph ; je voyais, avec un plaisir particulier, les personnes qui portaient le nom de Joseph ; j'aurais voulu moi-même m'appeler Joseph ; j'étais bien content lorsqu'au sermon le prédicateur parlait de saint Joseph. Le nom de Joseph avait donc pour mon jeune cœur un attrait mystérieux, un charme indicible. Enfin, il me semblait que je n'aurais pas aimé Jésus et Marie, si je n'avais pas aimé avec eux saint Joseph.

« J'arrive à l'âge où le jeune homme commence à rêver un heureux avenir. Mille sentiers bordés de fleurs s'ouvrent à ses yeux. Son cœur lui est disputé par mille attraits divers. Auquel donner la préférence ? C'est de cette question bien ou mal résolue que dépend le bonheur ou le malheur de la vie. J'avais ouï dire que saint Joseph se faisait le directeur fidèle des jeunes gens qui lui recommandaient leur vocation : je fus heureux de pouvoir me confier à un guide qui avait déjà toute ma confiance. Une faveur insigne que je reçus de mon glorieux patron (saint Joseph), le jour même de sa fête, produisit dans mon cœur un nouvel

élan d'amour. La reconnaissance m'inspira alors une neuvaine de prières à saint Joseph à l'effet de connaître ma vocation. Cette première neuvaine était à peine achevée que j'étais déjà sûr et bien sûr d'être appelé à la vie religieuse. Il me restait encore à savoir dans quel Ordre Dieu m'appelait, quelle Société m'ouvrirait son sein. A la fin d'une seconde neuvaine, je me vis clairement appelé, et je me sentis irrésistiblement entraîné vers la Société à jamais bénie, où, grâce au bon saint Joseph, j'ai déjà coulé de si beaux jours. Bien loin de jeter un regard de regret sur le monde que j'ai quitté, je baise au contraire amoureusement tous les jours la douce chaîne qui me lie, et c'est à saint Joseph que je dois ce bonheur ; aussi je l'aime et tout mon désir est de le faire connaître et aimer. Oui, je l'ai promis, je m'efforcerai d'établir le mois de Joseph, à l'égal du mois de Marie, partout où l'obéissance m'appellera. La reconnaissance m'en fait un devoir ; car si Dieu a béni mon ministère sacerdotal, je le dois à l'intercession de saint Joseph. Il faut que je le publie hautement, je ne me souviens pas d'avoir demandé quelque faveur avec confiance à ce bon saint Joseph sans l'obtenir, et à peine avais-je fait quelque chose à la gloire de ce bien-aimé Père, que j'en ai aussitôt reçu la récompense.

« Vraiment il faut l'avouer avec douleur, saint Joseph est un saint qui n'est pas assez connu. Bien des auteurs en ont admirablement parlé, le pieux Abbé de

Clairvaux, le modeste Gerson, la séraphique Thérèse, l'aimable saint François de Sales, le grand Bossuet, le P. d'Argentan, et de nos jours un Père Jésuite italien ; mais leurs écrits ne forment pas un ensemble, un traité complet de tout ce qu'on peut dire du juste, du puissant, du glorieux Joseph, père de Jésus et époux de Marie. Le savant et pieux auteur qui serait inspiré de traiter un si beau sujet, trouverait là une mine d'or, un trésor de richesses spirituelles dont l'abondance et la beauté seraient propres à réveiller la foi des indifférents et à attiser le feu de l'amour divin dans les âmes pieuses. Prions, mon bien cher ami et frère, pour que nous voyions bientôt un traité complet de la dévotion envers saint Joseph, où une science solide et une vertu judicieuse, se prêtant un mutuel secours, se disputent le mérite de l'œuvre ; si nous prions ainsi, nous prêterons à gros intérêts.

« Me permettez-vous en finissant de vous conjurer de prier beaucoup, pour que je ne reste pas trop en arrière de la dette immense que j'ai contractée envers saint Joseph ; si je suis prêtre, après Jésus et Marie, je le dois à saint Joseph ; si je suis Religieux, je le dois à saint Joseph ; si je suis dans la chère Société qui m'a accueilli si cordialement, je le dois à saint Joseph. Il faut bien que je lui doive aussi une vie moins indigne, une mort précieuse et les joies du ciel. Priez, priez donc beaucoup saint Joseph pour moi.

« Vous pouvez faire tel usage qu'il vous plaira de

cette lettre, pourvu que vous gardiez le secret de mon nom ; vous pouvez la communiquer à qui vous voudrez. Mon grand bonheur serait de savoir que ces quelques lignes ont fait naître en quelque âme l'amour de saint Joseph et lui ont donné un peu de confiance en sa puissante bonté.

« Adieu, mon bien cher ami et frère ; n'oubliez jamais le rendez-vous promis dans les saints cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph, et aux heures convenues ; je vous embrasse trois fois, selon la mode de votre pays, au nom de Jésus, au nom de Marie et au nom de saint Joseph. Veuillez toujours me croire votre ami dévoué et fidèle (1). »

130. — Les pieuses industries pour plaire au grand saint Joseph.

De petits enfants, pour témoigner leur amour à saint Joseph, avaient dressé un joli reposoir dans leur salle d'étude. Ils l'avaient orné de leur mieux. La statue de saint Joseph y fut solennellement déposée par leurs pieuses mains. Elle y resta tout le mois consacré à ce grand Saint. Chaque jour on y apportait des fleurs

(1) Je conserve l'original de cette lettre, qui m'est bien chère : je vous l'envoie textuellement, moins le pays et la date que je dois taire scrupuleusement.

Nous devons la lettre précédente et plusieurs traits qui suivent à un de nos chers confrères, très-dévoit à saint Joseph, au Père Michel Lafay, décédé au collège des PP. Maristes, à la Seynesur-Mer, le 30 janvier 1856.

nouvelles, aimables symboles de la piété la plus naïve et la plus sincère. On se cotisa pour fournir à la dépense de plusieurs cierges odorants qui brûlèrent nuit et jour pendant tout le mois devant la chère image de saint Joseph.

Pour imiter le silence de saint Joseph à Nazareth et faire plaisir à son glorieux patron, un enfant s'était imposé la résolution inviolable qu'il a scrupuleusement et pieusement observée pendant tout le mois de mars, de garder le silence le plus parfait dans tous les lieux où il n'était pas expressément permis de parler.

131. — Les jeunes serviteurs de saint Joseph.

Je me rappelle avec admiration un cher enfant qui, voulant faire quelque chose pour plaire à saint Joseph, pendant son mois, répétait des centaines et des centaines de fois par jour cette invocation : O saint Joseph, priez pour moi. C'était sa prière de toutes les heures, presque de toutes les minutes. On ne me croirait pas si je disais que cet enfant béni n'a peut-être pas passé un quart d'heure pendant tout le mois de saint Joseph (la nuit exceptée) sans répéter sa chère invocation à son glorieux protecteur. Écoutons maintenant ce que ce cher enfant m'écrivait quelques jours après le mois de saint Joseph. « N'ayant presque rien fait pour notre bon Saint, si ce n'est quelques misérables petits sacrifices et quelques petites prières, je suis tout confus, car ce grand protecteur ou plutôt ce bon père

m'a accordé des grâces dont je ne puis connaître l'étendue. Oui, il faudrait avoir un cœur de bronze pour oublier tant, tant, tant de bienfaits et oublier celui qui me les a accordés ! Non, jamais je ne l'oublierai, et quand bien même je deviendrais plus tard un impie dans le monde, Marie, Joseph et mon bon ange ne s'effaceront point de ma mémoire ; je me rappellerai toujours ce beau mois de saint Joseph que nous venons de passer... »

J'ai connu des enfants qui avaient toujours sur eux une médaille ou une image de saint Joseph. Pendant le mois consacré à ce Saint, ils avaient cette image ou cette médaille continuellement devant leurs yeux, et, quelque part qu'ils allassent, pour se rappeler que chaque instant de ce beau mois doit être employé à honorer le bon saint Joseph par un redoublement de silence, de recueillement et de ferveur : *Non defrauderis à die bono, et particula boni doni non te prætereat.*

132. — Saint Joseph inspire la dévotion à Marie.

On a dit quelquefois qu'une dévotion nuisait à l'autre. Voici bien une preuve du contraire : Un enfant avait l'heureuse habitude de réciter le chapelet tout entier tous les jours. Le mois de saint Joseph arrive. L'enfant, pensez-vous, va laisser là son chapelet et sa dévotion envers Marie. Il n'en est pas ainsi : l'enfant dit toujours son chapelet en l'honneur de la sainte Vierge, et de plus il dit aussi tous les jours le chapelet de saint Jo-

seph en entier, ajoutant : « Il ne faut pas ôter à la bonne Mère pour donner à saint Joseph ; il faut que je sois un peu plus généreux pour m'attirer les grâces de l'une et de l'autre. J'aime bien saint Joseph, mais je n'oublie pas la sainte Vierge. »

133. — **Confiance naïve en saint Joseph.**

Dans notre dévotion envers saint Joseph, nous devrions tous avoir la confiance naïve de ce tout petit enfant qui écrivait ainsi à saint Joseph au ciel : « Grand saint Joseph, on dit que vous êtes bien puissant et bien bon ; j'ai grande confiance en vous et je vous aime bien : aussi, grand saint Joseph, j'ai pris la résolution de bien vous prier ainsi que le saint Enfant Jésus et la bonne Mère. Grand saint Joseph, je vous demande d'être toujours bien sage, de savoir bien garder le silence, bien travailler et bien prier Dieu. Grand saint Joseph, on m'a dit que vous pouviez m'accorder tout cela, parce que vous êtes très-puissant ; que vous deviez me l'accorder, parce que je vous le demande de tout mon cœur ; que vous vouliez bien me l'accorder, parce que vous êtes très-bon. Grand saint Joseph, j'ai donc bien confiance en vous. Vive le bon saint Joseph ! oh ! il m'exaucera, j'en suis sûr. » Assurément saint Joseph a exaucé une telle prière, une si grande confiance. Oh ! oui, le fidèle gardien de l'enfance de Jésus saura conserver dans cette jeune âme les belles et pures fleurs qui font la couronne et le bonheur de tous les âges.

134. — Aumônes en l'honneur de saint Joseph.

« Moi, disait un autre enfant, je ne sais guère bien prier saint Joseph, je vais m'y prendre d'une autre manière pour faire plaisir à notre saint protecteur. J'ai de l'argent dans ma bourse, je promets de faire une aumône aux pauvres tous les jours de promenade, pendant tout le mois de saint Joseph, et j'espère que saint Joseph sera bien content de moi, parce qu'ayant été pauvre lui-même, il doit bien aimer les pauvres. Ce sera donc pour lui faire plaisir. »

135. — On parle de ce que l'on aime.

Comme l'amour est ingénieux, même chez les enfants ! J'ai vu un bon petit élève d'une grande maison, qui a été fidèle, pendant tout le mois de son bon patron saint Joseph, à une résolution vraiment admirable ; c'était de ne laisser passer aucune semaine sans parler de saint Joseph avec chacun de ses condisciples en particulier, et sans en excepter un seul.

136. — Pratiques de quelques jeunes serviteurs de saint Joseph.

Mais comment assez admirer les pieux enfants dont je vais parler ? Pour faire quelque chose qui pût plaire à saint Joseph, l'un s'imposa un jeûne tous les mercredis du mois consacré à ce glorieux patriarche. « C'était,

disait-il, pour mieux passer ce jour qui, pendant le mois de mars, est doublement consacré à saint Joseph. » — L'autre, pour imiter l'abstinence de saint Joseph, pendant tout ce même mois, s'est abstenu de vin et n'a bu que de l'eau pure. — Un autre, pour obtenir une vertu qui lui était bien chère et qui plaît beaucoup à saint Joseph, n'a voulu manger que d'un seul plat à chaque repas pendant le même mois de son saint patron. Et cela a été fait par lui avec tant d'humilité et si peu d'ostentation, que personne ne s'en est aperçu. Des enfants qui agissent ainsi assurément sont admirables; mais nous n'osons pas dire qu'il faille les imiter.

137. — Un élève sans talents secouru par saint Joseph.

Un élève sans talents, élève pourtant de seconde, vint me demander le moyen de n'être pas toujours le dernier dans sa classe. Je sais bien un moyen infailible, lui dis-je, mais il faut avoir bien confiance et être bien humble; adressez-vous à saint Joseph. Une composition grecque est donnée, composition assez difficile. Pauvre jeune homme! il n'y comprenait rien. Je le voyais triste, ayant l'air de dire: Je serai encore le dernier. Sa tristesse me touchait; il y avait chez ce pieux élève une bonne volonté qui faisait plaisir. Tout à coup je le vois la tête entre les mains. Une minute ne s'était pas encore écoulée, que relevant son front réjoui, il se

dit tout bas : Ah ! je comprends maintenant. Il venait de prier saint Joseph qui, soudain, lui avait ouvert l'intelligence pour saisir le passage le plus difficile du morceau, passage que pas un autre élève de cette nombreuse classe ne comprit. Aussi, contre son ordinaire, eut-il une bonne place. Ce même élève de seconde, que jusque-là j'aurais volontiers envoyé en huitième pour y occuper un rang très-médiocre, fit dès lors, grâce à sa confiance à saint Joseph, des progrès si beaux, qu'à la fin de l'année, il obtint un premier prix de la classe et un accessit en *Composition française*.

138. — Les succès obtenus par la dévotion à saint Joseph.

Trois ans plus tard un intéressant jeune homme, rempli de la meilleure volonté du monde, mais bien dépourvu de talents pour l'étude, se présente à moi et me demande aussi un moyen de succès. La foi était vive dans ce jeune cœur et la piété y trouva toujours un accès bien favorable. « Pour moi, me dit ce pieux élève, pour moi, je me résignerais assez à occuper la dernière place toujours ; mais ce sont mes parents qui sont fâchés de cela, et ils peuvent croire que je ne travaille pas assez. Cependant Dieu m'est témoin que je fais ce que je puis pour bien faire. — Mon enfant, lui répondis-je, connaissez-vous la dévotion à saint Joseph ? — Non, mon Père, pas encore. — Voulez-vous que je vous en parle ? — Bien volontiers, mon Père. » — Et

je lui raconte la petite histoire ci-dessus en question. Voilà le cœur du bon jeune homme ouvert à la confiance. Nous commençons ensemble une neuvaine à saint Joseph, à l'effet d'obtenir ces succès si légitimement désirés. A quelques jours de là, avant la fin de la neuvaine, on composa en version latine (c'était la partie la plus faible de ses études), et la version est parfaitement comprise par le nouveau serviteur de saint Joseph, qui vient me voir pour me dire : Mon Père, saint Joseph nous a déjà exaucés, j'ai bien compris ma composition ; je suis sûr d'être premier ou deuxième. Il ne se trompait pas : le lendemain, au grand étonnement de tout le monde, on le proclamait le deuxième de sa classe. Le mois ne se passa pas sans qu'il fût le premier ; et à la fin de l'année un beau premier prix et une couronne vinrent réjouir le cœur du bon fils, et le cœur de ses parents. Chaque année, pendant quatre ans de suite, a vu se reproduire le même prodige de protection de la part de saint Joseph envers son humble et fervent serviteur : « Je suis heureux, mon Père, me disait ce reconnaissant jeune homme, je suis heureux d'aimer ainsi saint Joseph ; je suis sûr de lui devoir un jour ma persévérance et mon salut. » Déjà, en effet, il fait la consolation de sa famille, après avoir fait la joie et l'édification de la maison sainte qui a formé son enfance et sa jeunesse.

139. — Les billets adressés à saint Joseph.

C'est une coutume très-usitée chez les hommes pleins de foi d'écrire des lettres ou billets à Dieu ou à Marie ou aux Saints, de les déposer sur un autel ou aux pieds d'une image vénérée, de les porter sur le cœur dans une circonstance solennelle. Dieu agréa ces saintes industries de la piété et exauce les désirs de ceux qui le prient de la sorte. Le pieux roi Ezéchias ayant reçu des lettres de Sennachérib, roi impie, les porta dans le temple, les déposa tout ouvertes sur l'autel comme pour inviter Dieu à les lire. Le prophète Isaïe lui fit dire de la part du Seigneur qu'il était exaucé : *Itaque cum accepisset Ezechias litteras de manu nuntiorum et legisset eas, ascendit in domum Domini et expandit eas coram Domino et oravit in conspectu ejus... Quæ deprecatus es me super Sennacherib rege Assyriorum audivi.* (IV Reg., XIX, 14-20.) — L'empereur Théodose était sur le point de livrer une grande bataille à Eugène. Le pieux prince, sachant que c'est Dieu qui fait remporter la victoire, écrivit à saint Ambroise pour lui recommander le succès de l'expédition. Saint Ambroise porta la lettre de l'empereur à l'autel, et quand il fut sur le point d'offrir le saint sacrifice, il la prit entre ses mains et la présenta à Dieu. On sait le résultat de la bataille. — Tout le monde connaît la pratique du grand saint Thomas d'Aquin : il écrivait toutes les difficultés qu'il rencontrait sur un papier qu'il plaçait

sur sa poitrine quand il allait dire la sainte messe. Il faisait cela avec tant de succès qu'il retournait toujours rempli de lumières sur les matières qui auparavant étaient pour lui environnées de ténèbres.

Le jeune Stanislas de Kostka avait ardemment désiré mourir le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Il en fit humblement la demande par écrit à Marie, mit cet écrit sur son cœur pendant une communion, après laquelle il eut révélation que son vœu était exaucé. Le jeune saint, en effet, s'endormit sur le sein de Marie quelques jours après, fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge.

Les prières que l'on adresse aux saints, Dieu les regarde comme adressées à lui-même, et il les exauce avec la même promptitude. Nous ne saurions donc douter de l'efficacité de la pratique dont nous venons de parler, auprès des Saints du ciel. Or, voici qui pourra intéresser les dévots serviteurs de saint Joseph qui saisissent avec avidité toutes les occasions de s'attirer les faveurs de leur glorieux protecteur. A-t-on quelque grâce spéciale à demander et veut-on l'obtenir ? Que l'on écrive à saint Joseph, que l'on mette cet écrit sur son cœur ou aux pieds de quelqu'une de ses images, on est sûr de plaire au grand saint Joseph et d'obtenir bon succès.

140. — Dévotion de saint Ignace.

Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus,

avait pour Marie une dévotion trop tendre, pour ne pas honorer aussi d'un culte spécial le glorieux saint Joseph, son chaste Époux. Le précieux livre de ses exercices, qui a fait tant de bien dans l'Église, est comme un monument qui atteste sa dévotion et sa ferme confiance à l'égard de ce grand Saint. Nous n'ajouterons qu'un fait rapporté dans les *Annales de la Compagnie de Jésus*. Saint Ignace avait dans son oratoire, une image de saint Joseph ; c'est en présence de ce grand maître de la vie intérieure qu'il aimait à faire oraison et à célébrer le saint Sacrifice de la messe ; c'était aux pieds de ce directeur par excellence des âmes pieuses qu'il déposait par écrit ses doutes et ses difficultés les plus graves pour en avoir la solution. C'est sous sa conduite qu'il est devenu si habile dans le discernement et dans la direction des âmes.

141. — Grâces demandées à saint Joseph.

A l'exemple de saint Ignace, les élèves d'un nombreux pensionnat, qui se dit très-dévoit à saint Joseph, parce qu'il est le père nourricier du saint Enfant Jésus et l'époux de Marie, avaient pris l'habitude, pendant le mois de mars, de déposer chaque jour des billets dans une corbeille aux pieds d'une statue du bon Père. Tous les pieux élèves étaient heureux d'aller ainsi tous les jours confier à saint Joseph leurs vœux et leurs désirs. C'était à qui témoignerait une plus grande

confiance à ce bon Saint, en lui demandant les plus grands miracles de puissance et de bonté. Saint Joseph ne fut pas insensible à ces saintes ruses de la piété, et nous pouvons assurer que ces chers enfants ont obtenu au delà de leurs espérances. C'était plaisir de les entendre dire : « Moi, j'ai obtenu ma conversion (il en avait besoin, il a persévéré dans le droit chemin de la vertu) ; — moi, la guérison d'un de mes parents malade depuis plusieurs années ; — moi, toutes les notes de mon examen de Pâques supérieurement bonnes ; — moi, j'ai obtenu de n'avoir plus aucun doute ni inquiétudes sur ma vocation ; — il y avait telle tentation que je ne pouvais surmonter, maintenant je la chasse sans peine, et je ne commets plus tel péché ; — moi, maintenant j'apprends mes leçons avec la plus grande facilité ; — moi, si j'ai été si souvent premier dans ce mois, je le dois bien évidemment à saint Joseph ; — un tel est parti d'ici, parce qu'il n'aimait pas saint Joseph, aussi nous avons fait une neuvaine pour que saint Joseph le convertît ou qu'il le renvoyât du milieu de nous : ce n'était pas un bon élève ; — moi, j'ai passé ce beau mois de saint Joseph sans un seul péché de propos délibéré ; — moi, je n'ai pas passé une seule semaine de ce mois sans m'entretenir du bon saint Joseph en particulier avec chacun de mes condisciples ; — je viens d'apprendre que mon père a échappé à un très-grand danger : aussi j'avais bien prié saint Joseph pour lui ; — grâce à

saint Joseph, j'ai pu passer cinq mois entiers (depuis le 1^{er} mars jusqu'à la fin de juillet) sans parler partout où la règle veut le silence ; — moi, j'ai obtenu plus que les autres, parce que j'ai appris pendant ce mois à connaître et à aimer saint Joseph que je ne connaissais presque pas ; — j'étais bien colère avant, bien méchant, j'aimais à me disputer : eh bien ! maintenant j'aime tout le monde et je ne me fâche plus ; — auparavant c'était un supplice pour moi de prier, et maintenant ce m'est un grand bonheur : mon billet a prié pour moi ; — moi, j'ai demandé des prix pour faire plaisir à mes parents qui m'aiment tant (il a eu tous les prix de sa classe, grâce à saint Joseph, il a eu de plus l'humilité) ; — moi, moi,... etc. » Nous ne finirions pas dans une semaine l'énumération, si nous voulions citer ici les paroles pleines de piété et de reconnaissance de ces chers enfants de Marie, de ces dévots serviteurs de saint Joseph. Les petits billets ont fait la fortune de chacun ; oui, chacun a pu dire : J'ai obtenu de saint Joseph la faveur que je lui avais demandée ou une meilleure. Nous ne voulons donc pas d'autres preuves de l'efficacité des prières confiées à de petits billets et déposés aux pieds de saint Joseph, que le mois de mars dernier, qui a été pour ce pensionnat une époque d'ineffable souvenir pour tous ceux qui ont vu ce que nous avons vu.

142. — Jeûne d'un enfant en l'honneur de saint Joseph.

Encore un trait de mortification chrétienne. Un enfant, qui se disait grand pécheur, entreprit pendant le mois de saint Joseph l'œuvre de sa conversion ; à ses ferventes prières, il ajouta un jeûne semblable à celui que l'Église prescrit à ses enfants qui peuvent le faire. Cher enfant ! je crois bien que chez lui la fleur de la première innocence était encore plus belle que la fleur du repentir. Quel beau spectacle pour le ciel : un corps saint et pur qui se livre aux rigueurs de la pénitence !

143. — Le bonheur de mourir sous la protection de saint Joseph.

Dévots serviteurs de saint Joseph, laissez-moi vous donner un dernier conseil : ayez la foi vive et aimante de ce pieux enfant qui écrivit ainsi à son bien-aimé saint Joseph : « Saint Joseph, comme vous êtes très-puissant dans le ciel, j'ai confiance que vous m'accorderez tout ce que je vous demanderai. Je vous demande donc la conversion de mon père et de mon frère, la grâce que je fasse une bonne communion, de ne pas mentir, d'être laborieux et régulier, la patience, la douceur, l'humilité et l'obéissance... » Cher et aimable enfant, ange prêt pour le ciel ! Modèle admirable de travail, de régularité et de douceur ! Comme

il soupirait vers le Jésus du tabernacle ! Aussi, rien d'édifiant comme ce petit ange, étendu sur un lit de douleur et faisant sa première communion ! Le lendemain de ce beau jour, cette belle âme montait au ciel après avoir dit : « Oh ! que je suis heureux de mourir ! Comme je vais prier saint Joseph pour tous ceux que j'aime sur la terre ! » Et il s'est chargé volontiers des commissions qu'on lui donnait pour saint Joseph.

Comme ce livre s'adresse aux pieux serviteurs de saint Joseph, nous avons pensé que ces détails si naïfs et si touchants de simplicité leur seraient agréables ; notre saint patriarche aime à s'entretenir, à l'exemple de son divin Fils, avec les âmes simples et innocentes.

144. — Le démon chassé par saint Joseph.

La Sœur Jeanne des Anges, religieuse Ursuline de Lyon, reçut des grâces signalées de saint Joseph. Dieu permit qu'elle fût obsédée d'un démon qui s'obstina longtemps à la tourmenter. Pour obtenir sa délivrance, elle fit vœu de réciter tous les jours pendant un an l'office de saint Joseph, de châtier chaque semaine son corps par quelque mortification et de communier neuf jours de suite. Le neuvième jour, pendant que le prêtre l'exorcisait, le démon dit de lui-même par la bouche du possédé, que saint Joseph lui ordonnait de sortir de ce corps, et il donna pour signe de sa sortie le nom de *Joseph* qu'on trouverait gravé dans la main

de sa dévote servante. On le trouva en effet, et dès ce moment elle fut délivrée. (Patrignani.)

145. — Persévérance dans la prière récompensée.

Un jeune homme appartenant à une famille bien chrétienne de N*** fut atteint, par suite de scrupules, d'une monomanie religieuse qui donna beaucoup d'inquiétude à ses parents, profondément affligés de le voir dans ce triste état, sujet à des attaques qui compromettaient son avenir. Ils ne négligèrent rien pour obtenir sa guérison : remèdes, voyages d'agrément, distractions de tout genre, rien ne fut épargné, sans que le malade en ressentit un bon effet. A mesure que le mal faisait de nouveaux progrès, la famille de cet infortuné jeune homme, redoublant ses prières, faisait célébrer des neuvaines de messes à cette intention. Mais comme son état ne s'améliorait pas, on fut obligé de le mettre dans une maison de santé, afin de lui faire suivre un traitement particulier. Ce dernier moyen ne réussit pas plus que les autres. Cependant une pauvre fille, appartenant au tiers-ordre de Marie, touchée de la désolation de cette famille, proposa aux parents du malade de s'adresser à saint Joseph. On fait une neuvaine à cette intention, et on la termine sans avoir obtenu aucun soulagement. Mais bien loin de se décourager, on en fait une seconde, à la fin de laquelle le malade se trouva un peu mieux ; enfin on en commence

une troisième avec promesse de faire célébrer neuf messes d'action de grâces, si l'on avait le bonheur d'être exaucé. Dieu ne pouvait pas laisser sans récompense tant de confiance et de persévérance dans la prière. Ce bon jeune homme a été rendu à sa famille parfaitement guéri. Voilà déjà trois ans que cette grâce a été obtenue par l'intercession de saint Joseph, sans que cet heureux protégé du saint Époux de Marie ait éprouvé la moindre atteinte de cette cruelle maladie qui l'avait fait souffrir si longtemps.

Nous tenons ce trait de témoins oculaires et très-dignes de foi.

146. — Vœu de réciter l'office de saint Joseph.

La supérieure de la Congrégation des religieuses du Verbe Incarné était affligée, il y a quelques années, d'un mal d'yeux qui l'empêchait de lire, et qui lui troublait la vue qu'elle craignait de perdre entièrement. Les meilleurs médecins, ayant été consultés, répondirent que cette affection provenait d'une fluxion qu'ils jugeaient incurable. Cette bonne religieuse, voyant que les hommes étaient incapables de la guérir, et que l'art se déclarait impuissant pour la délivrer de son infirmité, s'adressa avec confiance à saint Joseph, son bien-aimé protecteur, et elle s'engagea par vœu à réciter pendant un an l'office composé en son honneur ; à peine eut-elle achevé sa prière qu'elle

fut à l'instant même entièrement guérie de cette incommodité. (*La dévotion à saint Joseph.*)

147. — Sainte Thérèse guérie par saint Joseph.

Sainte Thérèse, dans les premières années de sa vie religieuse, fut éprouvée par une longue et cruelle maladie. Elle commença par une paralysie qui la priva, pendant neuf mois, de l'usage de tous ses membres. Ensuite elle souffrit, pendant trois ans, des maux de cœur extraordinaires, et de fréquentes défaillances qui allaient parfois jusqu'à lui faire perdre tout sentiment. Voici comment elle raconte elle-même dans sa Vie, une partie de ses souffrances : « Dieu seul connaît, dit-elle, jusqu'à quel point allaient les douleurs incroyables que j'avais à supporter. Il me semblait que mes os n'avaient plus de liaison. J'avais des étourdissements de tête intolérables ; j'étais toute ramassée comme un peloton, ne pouvant plus remuer aucun de mes membres, comme si j'étais déjà morte. »

L'art des médecins ne put lui procurer aucun soulagement ; convaincue de l'impuissance des hommes et des remèdes, elle eut recours à saint Joseph, son patron de prédilection, et obtint par son crédit son prompt rétablissement : « Ma parfaite guérison, dit-elle, fut un effet de son pouvoir, et je sortis du lit ; je marchai, et je cessai d'être percluse.... »

« Quand je viens à réfléchir sur toutes les grâces que Dieu m'a faites, sur tous les périls dont il m'a délivrée par son intercession, je ne puis me lasser d'admirer sa puissance.

« Je conjure, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteraient pas foi à ce que je dis, d'en faire l'expérience, et ils verront par eux-mêmes combien il est avantageux de recourir à ce grand Patriarche ! »

148. — Tendre dévotion de mademoiselle Lamouroux en saint Joseph.

Saint Joseph, comme père nourricier de Jésus et de Marie excitait d'une manière spéciale la dévotion de mademoiselle Lamouroux, fondatrice et première supérieure de la maison de la Miséricorde à Bordeaux. Elle pensait avec délices aux services que ce saint Patriarche avait rendus à la sainte Vierge et à son divin Fils, pendant les années qu'il avait eu le bonheur de passer avec eux, et elle croyait avec raison qu'il avait encore dans le ciel des droits bien puissants sur leurs cœurs. Le silence, la retraite, la vie humble et laborieuse du juste Joseph lui plaisaient aussi beaucoup, et elle trouvait en lui un modèle parfait et un puissant Protecteur. La dévotion à saint Joseph était donc une des principales de la maison de la Miséricorde. Ce grand Saint en a toujours été regardé, après son auguste épouse, comme le premier supérieur. Et c'est en témoignage de ce titre, que depuis la mort de la bonne

Mère, on a fait peindre aussi des clefs sur un petit monument élevé en son honneur dans une cour de la maison. (*Vie de mademoiselle Lamouroux.*)

149. — Confiante de la vénérable Sœur Françoise, Carmélite, en saint Joseph.

Sainte Françoise fut comme ravie hors d'elle-même le beau jour de sa première communion, et dans cette extase elle vit Notre-Seigneur, la sainte Vierge, et auprès d'eux saint Joseph revêtu d'une très-grande gloire. Tandis qu'elle admirait la beauté de ce saint, il lui fut révélé qu'après Marie, il avait la première place dans le ciel. Elle était étonnée qu'un si grand mérite ne fût pas connu dans le monde ; et, dès ce moment, elle se sentit pénétrée d'un profond respect et d'un ardent amour pour ce grand Patriarche. Elle s'adressa à lui avec confiance, le priant de lui permettre de le regarder comme son père et de l'invoquer sous ce titre. Cette prière fut très-agréable à Jésus et à Marie et particulièrement à saint Joseph qui l'adopta pour sa fille. Il lui promit de lui faire ressentir le crédit et l'autorité qu'il avait reçus de Dieu dans son élévation et dans le choix qu'il avait fait de sa personne pour être père et conducteur, nourricier et tuteur du Verbe incarné, l'époux de la divine Marie et le témoin de ses vertus. (*Vie de la vénérable Sœur Françoise de Saint-Joseph.*)

150. — Dévotion à la sainte Famille récompensée.

Un pieux marchand de Valence, en Espagne, faisait, chaque année, le jour de Noël, une pratique de dévotion particulière en l'honneur de Jésus, Marie et Joseph. Cette pratique consistait à recevoir ce jour-là, à sa table, trois pauvres, un vieillard, une femme et un petit enfant. La foi lui représentait comme infailliblement vraie cette parole du Sauveur, que tout ce qu'on fait à un pauvre, c'est à lui-même qu'on le fait. C'est pourquoi, en traitant ces trois pauvres, il croyait traiter Jésus, Marie et Joseph en personne. Ce charitable marchand apparut, après sa mort, à quelques personnes pieuses qui priaient pour lui, et leur dit qu'au moment de son dernier passage, Jésus, Marie et Joseph étaient venus le visiter et lui avaient adressé cette invitation : « Puisque pendant ta vie tu nous as reçus tous trois dans ta maison, nous venons aujourd'hui tous trois te recevoir dans la nôtre. » Il ajouta qu'aussitôt ils avaient pris son âme et l'avaient conduite à l'éternel festin du Paradis. Heureux marchand, d'avoir su faire un trafic si avantageux, et placer ainsi ses fonds entre les mains de Jésus, Marie et Joseph !

151. — Le collège de saint Joseph.

Des Pères de la Compagnie de Jésus, envoyés à Rotterdam pour y fonder un collège, travaillaient à cette

œuvre, depuis plusieurs années, sans aucun succès. Découragés de l'inutilité de leurs efforts, ils ne pensaient plus qu'à quitter la ville, lorsque l'un d'entre eux eut la pensée de recourir au patronage de saint Joseph. Il en fit part aux autres qui ne doutèrent pas qu'elle ne vint du Père des lumières. En conséquence, ils se mirent à célébrer des messes en son honneur, et s'engagèrent par vœu à donner son nom à ce nouveau collège, si, par son assistance, ils parvenaient à l'établir. Dès ce moment, toutes les difficultés s'aplanirent, et cette sainte entreprise fut couronnée du succès le plus complet. (Frey, p. 145.)

152. — L'heureuse rencontre.

Un Père fort grave du couvent de Notre-Dame de Montserrat était très-dévoit au glorieux saint, en particulier au mystère de sa fuite en Égypte. Il advint que ce religieux, devant se rendre à son couvent, dont il était éloigné, s'égara dans une montagne au milieu de la nuit. Il se trouva bien affligé et effrayé par les bêtes sauvages et les bandits. Il était dans cette angoisse, quand il rencontra par le chemin un bon vieillard guidant un âne sur lequel était une dame avec un enfant entre les bras. Le religieux lui demanda quelle route il devait tenir; le vieillard lui répondit que, s'il voulait le suivre, il la lui montrerait, car il connaissait bien le lieu où il se rendait. Ils allèrent donc ainsi de compagnie, et s'entretenrent tous trois pendant longtemps

des choses de Dieu. Le Père éprouvait une grande douceur, dévotion et suavité à converser avec la dame qui portait l'enfant, et avec ce bon vieillard. *Son cœur s'embrasait au dedans de lui*, comme celui des deux disciples qui se rendaient à Emmaüs: Après une route assez considérable faite ainsi, ils parvinrent à un chemin voisin du couvent où se rendait le religieux. Ce dernier ne pouvait plus s'égarer, et ses guides l'y ayant introduit, la mère et l'enfant, comme celui qui les conduisait, disparurent. Le bon religieux connut alors que c'étaient saint Joseph, la Vierge son épouse et l'Enfant Jésus, *voie, vérité et vie*, qui lui avaient montré le sentier. Les paroles de Marie et du glorieux saint Joseph demeurèrent empreintes en son cœur, et jusqu'à sa mort, qui fut celle d'un saint, il en conserva le plus doux et le plus pieux souvenir. (P. Gratien.)

153. — Les trois perles.

On lit dans la *Vie de sainte Marguerite*, religieuse de Saint-Dominique, qu'après son bienheureux trépas, furent trouvées en son cœur trois perles d'une rare beauté, sur l'une desquelles était gravée une très-belle dame couronnée d'un diadème d'or; sur l'autre, un petit enfant se reposant au milieu d'un troupeau de brebis; et sur la troisième, un homme vénérable couvert d'une longue robe, ayant près de lui une colombe, figure du Saint-Esprit, et une religieuse à deux genoux, tenant les mains jointes. Cette merveille trouva bientôt

des interprètes, car ceux qui aidèrent à découvrir ce trésor, sachant la dévotion spéciale que la sainte avait eue au mystère de la naissance du Sauveur et à la Trinité créée, dirent incontinent que les personnes représentées sur ces perles n'étaient autres que Marie, Jésus et Joseph, et la Sainte, leur fidèle servante, prosternée à leurs pieds. Il faut que je vous avoue là-dessus que, si j'avais mille vies, je les donnerais volontiers pour avoir un cœur comme celui-là, et aussi brûlant d'amour envers la Trinité créée qu'était celui de cette sainte Religieuse. Ah ! si vous saviez, disait-elle souvent à ses compagnes, ce que je porte dans mon cœur ! Oh ! qui eût su que le beau Soleil des âmes, le divin Amour y avait engendré des perles mille fois plus précieuses que celles que le soleil visible produit dans le sein de la mer, et qu'il avait gravé sur ces perles, avec les traits les plus acérés de son amour, *Jésus, Marie, Joseph*, oh ! qu'il eût désiré de partager le bonheur d'une si parfaite amante (1) !

154. — Le jeune Joseph protégé par son saint patron.

L'an 1631, il s'ouvrit au mont Vésuve un vaste cratère, d'où sortit un tel déluge de feu et de cendres que, semblable à un fleuve débordé, la lave brûlante couvrit les contrées voisines, et en particulier le lieu appelé la

(1) R. P. Gratien.

Tour du Grec. Dans ce lieu demeurait une femme nommée Camille, très-dévote à saint Joseph : elle avait chez elle un neveu, enfant de cinq ans, qu'elle appelait du nom de ce saint Patriarche. Pour échapper à ce fleuve de feu, elle prit l'enfant dans ses bras et se mit à fuir. Mais, suivie de près par la lave et trouvant le passage fermé par un grand rocher qui s'avancait sur la mer, elle se vit exposée au double danger ou d'être atteinte et consumée si elle s'arrêtait, ou de se noyer si elle sautait dans la mer. En ce moment critique, la pauvre femme se souvint de son protecteur : « Saint Joseph, s'écria-t-elle, je vous recommande votre petit Joseph : c'est à vous de le sauver. » A ces mots, elle dépose l'enfant sur le rocher, et s'élança hardiment dans les flots. Mais au lieu d'y tomber, comme elle devait le faire bon gré, mal gré, elle se trouva sur le gravier, sans aucun mal ; sa peine alors fut grande au souvenir de l'enfant qu'elle avait laissé à la merci des flammes. Elle se mit à courir çà et là hors d'elle-même et déplorant son malheur. Tout à coup elle s'entend appeler par son nom : c'était la voix de l'enfant qui venait à sa rencontre plein de vie et tressaillant de joie. « O Dieu ! s'écria Camille en le serrant dans ses bras, qui donc a pu te faire échapper aux cendres qui devaient t'étouffer, et au feu qui devait te consumer ? — C'est saint Joseph, répondit l'enfant. » Et la pieuse Camille, pleurant de bonheur, se jette à genoux pour rendre grâce à son aimable protecteur des deux mira-

cles qu'il venait d'opérer à la fois, en préservant son neveu des flammes qui allaient l'atteindre, et elle-même des flots où elle devait naturellement tomber et périr.

(Recupitus, *Observations sur le mont Vésuve.*)

155. — Combien il est avantageux d'invoquer Jésus, Marie et Joseph.

Tous les fidèles serviteurs de saint Joseph et les pieux enfants de Marie ne manquent pas dans les dangers de l'âme et du corps d'invoquer les trois personnes augustes de la Sainte Famille toujours disposées à les secourir. Voici un trait de cette protection rapporté par le pieux et savant Père Gratiën, confesseur de sainte Thérèse.

« Un religieux de l'Ordre de Saint-Benoît qui s'était égaré pendant une nuit très-obscuré dans une forêt pleine de voleurs et de bêtes sauvages, invoqua promptement à son aide la Trinité créée, pour laquelle il avait de tendres affections, et mérita par sa confiance d'être divinement remis en son chemin, et conduit en son monastère par Joseph, Marie et Jésus, qui se firent voir à lui dans le même état où ils étaient lorsqu'ils fuyaient en Égypte. Les paroles par lesquelles il témoigna pour lors la joie dont son cœur demeura rempli après une si rare faveur, furent celles-ci : Je sais assurément que saint Joseph, la B. Vierge son épouse, et l'En-

fant Jésus, qui est la voie, la vérité et la vie, m'ont consolé, accompagné, et amené en ce lieu.

« Certainement ce sera à l'heure de la mort qu'un chacun de nous aura sujet de dire, si nous aimons et servons maintenant cette très-aimable et très-honorable Trinité : J'expérimente que Jésus, Marie et Joseph, non contents de m'avoir secouru parmi les dangers de la vie, m'assistent puissamment en cette dernière heure : je sens qu'ils adoucissent la rigueur de mes maux par leurs consolations, et qu'ils me délivrent des appréhensions ordinaires aux mourants, par l'espérance qu'ils m'inspirent de les aller voir et honorer au plus tôt dans le ciel de leur gloire, d'où ils me tendent les bras, et m'ouvrent leur sein bienheureux et triomphant. »

156. — Un enfant prodigue ramené par saint Joseph.

Un jeune Lyonnais de bonne famille, doué de tous les dons de la nature, de la grâce et de la fortune, vivait dans la pratique des vertus chrétiennes, lorsque Dieu, pour mettre son innocence à l'abri de tous les dangers qui la menaçaient, lui inspira de quitter le monde pour se consacrer à son service. Mais ses parents, qui avaient placé sur lui leurs plus belles espérances, ne négligèrent rien pour le détourner de son pieux projet. Cet infortuné jeune homme, se voyant dans l'impossibilité de réaliser ses désirs, se relâcha in-

sensiblement et, ne veillant plus sur lui-même, il finit par se laisser aller à des désordres honteux ; et, afin d'être plus libre encore de s'abandonner à toutes ses mauvaises passions, il quitta son pays, entra dans le service militaire où il passa plusieurs années au milieu de la licence des camps. Cependant ses coupables parents, instruits de sa mauvaise vie, en furent inconsolables, et, étant rentrés en eux-mêmes, ils se reprochaient amèrement la conduite qu'ils avaient tenue vis-à-vis de leur fils. Ils ne négligèrent rien pour le ramener à ses anciens sentiments. Après avoir épuisé tous les moyens que leur douleur et leur affection pouvaient leur suggérer, sans avoir jamais rien pu obtenir, ils eurent la bonne pensée de s'adresser à saint Joseph pour lui recommander ce pauvre enfant prodigue, le priant de le prendre sous sa bienveillante protection. Mais voilà qu'ils priaient à peine depuis trois jours, lorsque cet infortuné jeune homme, rentrant en lui-même, comprit tout le malheur et le danger de son état. Il revint animé des meilleurs sentiments dans la maison paternelle où il dédommagea ses parents, par sa piété, de tous les cruels chagrins qu'il leur avait causés. (Bollandistes, 19 mars).

157. — Protection de saint Joseph au moment de la mort.

Un gentilhomme avait la pieuse coutume de visiter chaque jour une pieuse image de saint Joseph, qui

était peinte sur le mur. Mais malgré sa dévotion particulière envers le saint Patriarche, il était très-négligent dans la grande affaire de son salut ; et quoique aux portes de la mort, il était occupé d'autre chose que de son âme, de Dieu et de l'éternité. Son miséricordieux bienfaiteur, saint Joseph, y pensait et en prenait soin ; il lui apparut donc : à cette apparition le gentilhomme fut éclairé et pénétré d'une si vive contrition de ses péchés, qu'il en conçut une horreur subite, et en fit aussitôt une confession sincère et pleine de componction. A l'instant où le prêtre finissait de prononcer la sainte absolution, il expira tranquillement, et l'on peut croire avec confiance que par le secours de saint Joseph, son âme arriva au port de la bienheureuse éternité. (Pedini, *Mois de saint Joseph.*)

158. — Les sept mercredis en l'honneur de saint Joseph.

La Sœur Marie-Thérèse Nicoli était religieuse professe au monastère de Sainte-Marie-de-la-Prière, à Malamocco, diocèse de Chiozza en Italie. Cette religieuse fut assaillie d'une complication de diverses maladies, qui ne cessèrent de la tourmenter pendant dix années entières. Le mal commença par une violente attaque d'apoplexie dont on la fit revenir à force de remèdes. Bientôt après elle éprouva des accidents d'épilepsie, auxquels se joignirent des maux de nerfs qui faisaient courber et roidir ses membres, et qui lui ôtaient tout

mouvement, tout sentiment durant plusieurs heures chaque fois. Survinrent ensuite une paralysie universelle, puis des douleurs aiguës en différentes parties du corps, puis des palpitations de cœur, puis des fièvres pernicieuses qui la mirent plus d'une fois à l'agonie, et enfin une contraction de muscles qui lui raccourcit la jambe droite de plus d'un demi-pied. A tous ses maux, déjà capables par leur multitude, par leur intensité, par leur durée, de déconcerter une patience ordinaire, ajoutez le nombre prodigieux de remèdes violents et amers, dont les médecins fatiguèrent la malade pendant une si longue suite d'années. Enfin le Seigneur jugea qu'il était temps de mettre un terme aux épreuves que souffrait sa fidèle servante, et de la tirer de son lit de douleur. Il fit arriver jusqu'à ses oreilles le bruit d'une miraculeuse guérison que saint Joseph venait d'opérer à Venise. Cette nouvelle fit naître dans son cœur l'espoir d'obtenir de la protection de ce glorieux Saint ce que tous les remèdes de la médecine n'avaient pu lui donner. Elle résolut donc de faire en son honneur le pieux exercice des sept mercredis, de concert avec plusieurs de ses compagnes, qui unirent leurs prières aux siennes. Le premier des sept, qui tombait le 26 mai 1710, après la sainte communion, elle eut une de ces terribles crises dont nous avons parlé plus haut, qui lui ôta tout à la fois la parole, le mouvement, le sentiment, et la laissa comme morte l'espace d'un quart d'heure. Quand elle eut re-

couverté la connaissance, ses Sœurs l'encouragèrent à réclamer avec une foi vive le secours du saint. Elle le fit, et demanda trois fils du vêtement de sa statue que l'on voit dans l'église qui lui est dédiée à Venise. Après les avoir avalés, il lui sembla qu'une main invisible tirait sa jambe droite et lui rendait sa longueur naturelle. Sentant alors ses forces revenir, elle se leva d'elle-même du siège où elle était assise, et commença à marcher en remerciant Dieu et saint Joseph. Toutes ses infirmités, tous ses maux avaient en même temps disparu. Mais comme il lui restait quelque douleur à la jambe, on lui conseilla de ne marcher qu'à l'aide d'un bâton, en conservant néanmoins la ferme espérance de guérir parfaitement par l'intercession du saint patriarche. Pleine de la confiance que lui inspirait une guérison déjà si avancée, elle fit vœu de continuer chaque année, toute sa vie, l'exercice des sept mercredis; et ce vœu lui mérita la grâce qu'elle sollicitait. Le dernier de ces mercredis tomba le 17 juin, l'année suivante 1711. Ce jour-là, pendant son action de grâces après la sainte communion, elle fut surprise par un accident semblable à celui de l'année précédente, mais qui ne lui ôta ni le sentiment ni la parole, de sorte qu'elle put réclamer l'aide de saint Joseph. En même temps elle demanda deux fils de son vêtement, qu'elle avala avec une foi vive. Elle sentit alors, comme la fois précédente, une main invisible qui fortifiait sa jambe; elle se leva seule et marcha

dès ce moment avec autant d'aisance et de facilité que si elle n'avait jamais eu de mal : aussi reprit-elle toutes ses fonctions, toutes ses occupations, et elle s'en acquitta depuis sans en éprouver la moindre incommodité, le tout à la gloire de Dieu, à la gloire de saint Joseph et à la grande consolation de ses dévots serviteurs.

159. — Dévotion de la Compagnie de Jésus à saint Joseph.

Les enfants de Saint-Ignace auraient cru ne pas appartenir pleinement à la compagnie de Jésus, s'ils ne se fussent consacrés au Saint qui a été le père nourricier du Sauveur. Ce sont eux qui l'ont choisi pour patron de l'exercice dit de la bonne mort, afin que tous les fidèles qui adopteraient cette salutaire pratique, pussent réclamer avec confiance, à leur dernière heure, l'assistance de saint Joseph, en vertu de sa précieuse mort entre les bras de Jésus et de Marie. Plus tard, ils obtinrent du Saint-Siège la permission d'avoir une messe propre pour demander à Dieu la grâce d'un sainte mort, et de l'insérer parmi les messes votives du Missel romain. Enfin, saint Joseph, étant regardé comme un parfait modèle d'humilité, de recueillement et de vie intérieure, c'est sous son invocation que la Compagnie de Jésus avait placé la plupart des maisons de troisième probation, de ces maisons où, après avoir terminé le cours des sciences

humaines, on allait s'occuper, sans réserve, de la science des Saints. Bollandus remarque qu'en Espagne, en France et aux Pays-Bas, il n'y avait pas un collège de la Compagnie, dont l'église, ou du moins une des chapelles, ne fût dédiée à saint Joseph. Nous remarquons, à notre tour, que la première des églises élevées en France sous son nom, l'a été par les Jésuites de Lyon, et qu'il s'est plu à combler de faveurs extraordinaires ceux qui l'ont invoqué dans ce sanctuaire privilégié. La Compagnie, non contente de le faire honorer dans nos climats, a porté son nom et son culte jusque chez les sauvages du Nouveau-Monde, ou, pour mieux dire, d'un bout à l'autre du vaste continent de l'Amérique ; et parmi les nombreuses institutions du Paraguay, celle de saint Joseph, à peine établie, dut à son puissant protecteur la gloire d'avoir attiré, par son exemple, au christianisme, six peuplades sauvages qui l'environnaient.

160. — Un grand serviteur de saint Joseph.

Le vénérable père Louis Lallemand, connu par plusieurs ouvrages d'un grand mérite, désirant faire des progrès dans la vie intérieure, se mit sous la direction de saint Joseph, dont il s'appliquait à méditer continuellement les vertus et les exemples ; il faisait tous les jours quatre exercices de piété en son honneur. Le Seigneur, pour récompenser son zèle à honorer saint Joseph, lui avait accordé une grâce extraordinaire

pour inspirer aux autres la plus tendre dévotion au chaste Époux de Marie, et telle était encore sa confiance en lui qu'il n'y avait point de faveur qu'il n'en sût obtenir. Aussi quand il engageait les fidèles à honorer saint Joseph, il leur conseillait en même temps de lui demander quelque grâce particulière en les assurant qu'infailliblement ils obtiendraient tout de sa bonté.

En voici un exemple remarquable : pendant qu'il était recteur du collège de Bourges, il distingua deux jeunes régents des classes inférieures qui se faisaient remarquer par leur piété. Quelques jours avant la solennité de saint Joseph, les ayant appelés auprès de lui, il leur promit d'obtenir de ce grand saint pour chacun d'eux la grâce qu'ils désiraient le plus, pourvu qu'ils exhortassent leurs élèves à la plus tendre dévotion envers lui, et à lui rendre quelques hommages particuliers le jour de sa fête. Les deux régents acceptèrent de grand cœur une proposition si avantageuse ; et leurs pieuses exhortations furent si efficaces que, le jour de saint Joseph, les deux classes entières firent la communion en son honneur. Le même jour les deux religieux se rendirent chez le père recteur, et chacun d'eux lui déclara en secret la grâce qu'il désirait obtenir par l'intercession de saint Joseph.

Le premier, c'était le célèbre Père Nouet, demanda la grâce de savoir écrire et parler dignement de Notre-Seigneur ; tous ceux qui ont lu ses beaux ouvrages

sur les excellences de Jésus-Christ, si remplis d'onction et d'amour, peuvent dire s'il a reçu la plénitude de la grâce qu'il avait demandée par l'entremise du père nourricier du Verbe Incarné; le second fut aussi exaucé, mais il ne crut pas devoir faire connaître la faveur qu'il avait obtenue (1). Ces exemples suffisent pour montrer que le père Lallemant était un des plus chers favoris de saint Joseph, et qu'il disposait à son gré de tous ses trésors. Pour témoigner sa tendre dévotion à son saint protecteur, il demanda dans sa dernière maladie que l'on mît son image avec lui dans le tombeau, comme s'il eût voulu étendre son amour envers lui après sa mort, ou que cette sainte image dût lui servir comme de passe-port pour la bienheureuse éternité.

161. — Grâces obtenues le jour de la fête de saint Joseph.

La vénérable Claire-Marie, de l'illustre maison de Colonne, ne profita du crédit que lui donnait sa nais-

(1) Quant au P. Ragueneau, qui raconta tout ceci à madame Marin, religieuse bénédictine de Montmartre, il ne voulut point dire la grâce qu'il avait ainsi demandée : c'était apparemment quelque faveur intérieure, que son humilité lui fit cacher, comme quantité d'autres dons précieux qu'il avait reçus du Ciel; car c'était un parfait religieux, d'une vaste étendue d'esprit, d'un courage héroïque, d'une admirable confiance en Dieu, et d'une expérience consommée dans les choses spirituelles. (*Doctrine spirituelle du P. Lallemant, précédée de sa vie.*)

sance, que pour accroître de plus en plus la dévotion à saint Joseph. Ce fut dans cette vue qu'elle n'épargna ni sollicitations, ni démarches, pour obtenir du Saint-Siège divers privilèges qui ajoutèrent à la splendeur et à la solennité de sa fête. Mais elle ne veilla pas moins soigneusement à nourrir cette dévotion parmi les religieuses du monastère qu'elle avait fondé à Rome, sous le titre de *Regina Cæli*. On y voyait une chapelle intérieure, dédiée au Saint ; le jour de sa fête, Claire-Marie la décorait magnifiquement ; elle faisait faire une procession dans le monastère, au chant des cantiques qu'elle avait composés elle-même en son honneur. Instruite par sa Mère sainte Thérèse, elle recourait à saint Joseph avec assurance dans tous ses besoins. Elle écrivit un jour, en ces termes, à un religieux qui avait sa confiance : « La fête de saint Joseph s'est bien
« passée : j'ai senti redoubler ma dévotion pour lui.
« Je le regarde comme un père à qui je puis m'adres-
« ser en toute sûreté. Je me présente à lui avec toutes
« mes misères, et je le prie de m'obtenir de Dieu un
« grand amour pour sa divine Majesté. » Elle avait tant de fois éprouvé les effets du pouvoir et de la bonté de ce grand Saint, qu'elle attesta, comme sainte Thérèse, ne lui avoir jamais rien demandé en vain.

162. — Dévotion de la ville de Florence à saint Joseph.

Je ne sais, écrivait le père Patrignani à Florence,

en 1709, s'il existe une cité comparable à celle-ci pour ce qui regarde la dévotion à saint Joseph. On s'y prépare à la fête de ce grand Saint par deux neuvaines solennelles. La fête elle-même est un véritable triomphe pour la charité chrétienne. Ce jour-là on voit un nombre prodigieux de familles pratiquer, en l'honneur de celui qui fut le chef de la Sainte Famille, cette belle œuvre de miséricorde dont un pieux marchand de Valence, en Espagne, cité par saint Vincent Ferrier, s'était fait une loi ; elles invitent et reçoivent à leur table trois pauvres, une femme, un enfant et un vieillard. Les familles qui ne peuvent faire cette invitation ne manquent pas de la remplacer par trois aumônes qu'elles font à trois pauvres. Ce n'est pas assez pour Florence de célébrer, le 19 mars, avec toute l'Église catholique, la fête de saint Joseph ; il lui en faut trois autres encore pour satisfaire sa dévotion. Ainsi, le premier dimanche après l'Épiphanie, c'est la fête de la vie que Joseph menait avec Jésus et Marie ; le 23 janvier, c'est la fête de la sainte alliance qui l'unit à la Vierge-Mère ; enfin, le 20 juin, c'est la fête du bienheureux trépas de Joseph mourant entre les bras de Jésus et de Marie. Je ne parle pas des diverses congrégations, soit d'hommes, soit de femmes, établies sous l'invocation de ce saint Patriarche : le peu que j'ai dit suffira pour rendre témoignage à l'incomparable affection que lui portent les Florentins.

(Dévotion à saint Joseph, etc.)

163. — Zèle de sainte Thérèse à bâtir des églises et des monastères en l'honneur de saint Joseph.

C'est sainte Thérèse qui a fait bâtir le premier temple chrétien en l'honneur de saint Joseph. Les Bollandistes parlent bien de chapelles érigées à ce grand Saint : ils citent en particulier celle qui lui fut consacrée au quinzième siècle dans l'église de Saint-Agricole à Avignon, et celle qu'on lui dédia à Rome dans l'église de Sainte-Marie aux martyrs, l'an 1548 ; mais ces savants investigateurs, en remontant aux premiers siècles, ne semblent pas avoir trouvé de trace d'église dédiée à saint Joseph ; celle de Saint-Joseph d'Avila, berceau de la réforme du Carmel, paraît donc avoir été la première. Sur dix-sept monastères que sainte Thérèse fonda après celui d'Avila, il n'y en a que cinq qui ne soient pas dédiés à saint Joseph ; mais elle implantait dans tous son culte, les mettant tous sous sa garde, et faisant toujours placer au-dessus d'une des portes la statue de ce glorieux protecteur ; de plus, comme on le lit dans les informations juridiques pour sa canonisation, elle mit de ses mains à la porte d'entrée de tous ses monastères, l'image de la sainte Vierge et de saint Joseph fuyant en Égypte avec cette inscription :

Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timuerimus Deum. (Tobie, IV, 23.)

« Nous menons une vie pauvre, mais nous pos-

séderons de grands biens si nous craignons Dieu. »

Dans tous ses écrits perce cette tendre et filiale dévotion qu'elle avait pour saint Joseph, et par la ravissante naïveté de ses paroles enflammées, elle la communique à l'âme du lecteur. (R. P. Bouix.)

164. — Le guide fidèle au milieu de la tempête.

On lit dans le recueil des *Légendes franciscaines* que la vénérable Sœur Jeanne Rodrigues s'était mise en route avec une de ses compagnes, lorsque tout à coup le ciel se couvrit de sombres nuages : le vent soufflait avec une violence extrême, et la pluie tombait par torrents. Ces deux pieuses religieuses, effrayées du danger qui les menaçait, recoururent à saint Joseph en la protection duquel elles avaient une confiance inébranlable. A peine eurent-elles fait leur prière qu'aussitôt elles virent, à leur côté, un auguste personnage qui s'offrit avec bonté à leur servir de guide, leur assurant qu'elles n'avaient rien à craindre et que la pluie ne les atteindrait point. Il tomba en effet un déluge d'eau sans qu'elles en fussent mouillées.

Frappée d'un tel prodige, la Sœur Rodrigues comprit que saint Joseph était leur guide. Il entretint ces pieuses femmes de choses édifiantes, et, après les avoir accompagnées jusqu'au lieu de leur destination, il disparut en les laissant remplies d'une consolation céleste.

Que nous serions heureux, si saint Joseph voulait nous conduire jusqu'au terme de notre vie ! nous n'au-

rions rien à craindre du torrent d'iniquités et du débordement de crimes qui désolent le monde. Sous la protection d'un si grand Saint nous arriverions sûrement au port de la véritable patrie. (*Légendes franciscaines*, 21 août.)

165. — Une jeune fille sourde et muette guérie par saint Joseph.

Nous avons déjà entendu parler par un de nos confrères du fait merveilleux qui suit; mais, afin de ne donner que des détails bien authentiques, nous avons écrit, pour demander une relation très-exacte, à une personne pieuse qui habite dans l'endroit même où s'est opéré ce prodige; nous donnons textuellement la lettre qu'elle nous a fait l'honneur de nous adresser à ce sujet.

« Je suis heureuse de pouvoir vous adresser le récit du fait qui s'est passé tout près de moi, et dont je viens de me faire répéter les détails par les témoins oculaires de la miraculeuse guérison.

« C'était le 26 janvier 1857, on apportait à l'hospice des dames Saint-Charles, de Virieux-Pélussin, une jeune fille native de Rhodéz et qui était alors en service à Pélussin. Cette fille avait fait une chute et se trouvait dans un état voisin de la mort, elle n'avait l'usage d'aucun de ses membres, et toutes ses facultés physiques et morales étaient paralysées; cependant elle a parlé deux fois, mais dans le délire seulement.

« Tous les soins lui furent prodigués, et, après huit jours de cruelles souffrances, un léger mieux se fit apercevoir et continua toujours progressivement. Bientôt elle fut en état de se lever et d'agir, mais la malheureuse était restée sourde et muette, et, malgré tous les efforts de la science, le mutisme et la surdité continuaient toujours ; cependant le mois de saint Joseph arriva, la jeune fille le fit avec les autres malades : en suivant des yeux et du cœur les saints exercices, elle adressait à Dieu, par l'entremise de saint Joseph, les plus ferventes prières ; car, si tout le monde désespérait de sa guérison, elle seule espérait toujours. Le 27 du même mois, elle retomba dans un état pire que le premier ; le médecin la pinçait fortement et elle ne répondait par aucun mouvement ; une épingle était profondément enfoncée et le sang ne coulait pas, et pas un signe ne venait prouver que la vie animait encore ce corps que le froid de la mort n'avait cependant pas saisi. Pendant ce temps, les religieuses faisaient toujours avec les malades le mois de saint Joseph et le priaient pour celle qui paraissait agonisante. Le dernier jour, après la lecture habituelle, et au milieu du plus profond silence, on se disposait à commencer les litanies de saint Joseph lorsqu'on entendit murmurer une voix que depuis deux mois on n'avait pas entendue ; aussitôt on s'approche, on voit et on entend la jeune malade remercier et invoquer saint Joseph en regrettant de l'avoir connu trop tard.

Tout à coup elle ouvre les yeux et dit : O mon Dieu, je vois ! et un instant après elle s'écrie : J'entends ! Elle recouvrait successivement l'usage de ses sens.

« Toute la maison accourut aux cris de surprise et de joie poussés par les personnes présentes, et tout le monde de répéter : Miracle, miracle ! Deux jours après, la malade s'est levée parfaitement rétablie malgré un peu de faiblesse ; elle est restée un mois à l'hôpital pour se fortifier, et elle est retournée dans son pays, l'air de nos montagnes lui étant contraire.

« Cette jeune fille, quoique honnête, n'était pas d'une grande piété ; sa foi l'a guérie, sans doute sa persévérance la sauvera ; elle est partie emportant dans son cœur une confiance sans bornes en saint Joseph.

« Recevez, Monsieur, les sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre respectueuse servante,

« FORIEL. »

Virieux, 11 décembre 1859.

166. — Dévotion à saint Joseph, à Notre-Dame des Victoires à Paris.

La touchante dévotion des enfants de Marie à Notre-Dame des Victoires à Paris leur a inspiré un grand zèle pour honorer saint Joseph qui lui a été uni par des liens si étroits et si purs et de qui elle a reçu de si importants services. C'est ainsi qu'on voit les fi-

dèles serviteurs de la très-sainte Mère de Dieu, après lui avoir rendu leurs hommages au pied de son autel privilégié, se prosterner, avant de quitter ce sanctuaire béni, devant l'image vénérée de saint Joseph.

Pendant le mois de mars, il y a tous les jours une messe solennelle à la chapelle de Saint-Joseph, précédée d'une méditation et accompagnée de cantiques en son honneur. Tous les *mercredis* de l'année, on rend le même tribut d'hommages au chaste époux de la Reine des Vierges dans cette église, devenue une des plus célèbres de l'univers par les prodiges de grâce qui s'y sont opérés dans ces derniers temps.

Dieu se plaît à récompenser par les faveurs les plus abondantes le zèle des enfants de Marie à honorer le glorieux saint Joseph. On peut en juger par les nombreux *ex-voto* qui couvrent les murs de Notre-Dame des Victoires, nous n'en citerons que quelques-uns pour ne pas tomber dans des répétitions inutiles.

EX-VOTO A SAINT JOSEPH.

Mon mari était malade, saint Joseph l'a guéri, 28 octobre 1854.

Ut nos, ite ad Joseph. « Comme nous, recourez à Joseph. » C. H. 10 octobre 1855.

Ex-voto à saint Joseph. L. B. E. B. 1855.

Saint Joseph m'a exaucée, avril 1858.

O glorieux saint Joseph, soyez mille fois béni, mes prières ont été exaucées. 1^{er} mars 1855.

V. J. M. J.

Tout ce que j'ai demandé par l'intercession de la sainte Vierge et de saint Joseph m'a été accordé.

V. L. V.

SAINT JOSEPH.

Pour les besoins des vivants et le soulagement des âmes des fidèles trépassés, priez pour nous.

J. M. J.

J'ai pris pour avocat et pour patron le glorieux saint Joseph, et je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé sans l'avoir obtenu. (Sainte Thérèse.)

Vous avez exaucé, Seigneur, les désirs de son cœur, vous n'avez pas rejeté ses prières. 5 juin et 25 septembre 1855.

(Ps. xx: Trait de l'office de saint Joseph.)

J'ai obtenu par l'intercession de saint Joseph la guérison de ma fille le 19 mars 1856, et celle de mon frère en décembre 1852.

Hommage à Marie et à Joseph, grâce obtenue le 15 octobre 1857.

V. D.

J'ai imploré la sainte Vierge et saint Joseph et j'ai été exaucé. Juillet 1855 (1).

RECONNAISSANCE.

J'ai imploré le secours de Marie et de saint Joseph, ma fille est guérie. 7 mai 1854.

RECONNAISSANCE ÉTERNELLE.

J'ai invoqué la très-sainte Vierge Marie et le bon saint Joseph, j'ai été exaucée. Je vous prierai toujours. 31 mai 1854.

A Dieu, à Marie, à saint Joseph j'ai demandé et j'ai obtenu. A. D.

167. — Un triduo en l'honneur de saint Joseph au collège romain des nobles (2).

Le chevalier Achille N***, élève du collège romain des nobles, dirigé par les PP. de la Compagnie de

(1) Un grand nombre d'*Ex-Voto* portent la même formule.

(2) Nous devons plusieurs des traits qui suivent à l'obligeance

Jésus, tomba dangereusement malade pendant le carnaval de l'année 1842. Ce pauvre jeune homme était horriblement fatigué par une toux si forte que l'on craignait à tout moment qu'il ne se rompît quelque artère. Pendant cinquante jours, on employa toutes les ressources de l'art et les soins les plus assidus sans obtenir le moindre soulagement à ses souffrances. Le médecin du collège, désespérant de le guérir, dit au Père recteur : Je ne puis plus rien pour cet infortuné, il touche à la fin de sa vie, à moins que vous n'ayez quelque remède surnaturel pour suppléer à la science médicale. Le remède fut bientôt trouvé. Saint Joseph est le patron du collège. Le Père recteur, plein de confiance dans le chaste époux de Marie, engagea vivement les élèves à faire un *Triduo* en l'honneur de ce saint Patriarche, afin d'obtenir par sa puissante intercession la guérison de leur condisciple.

C'était précisément l'époque de la retraite préparatoire à la grande fête de Pâques. Ces bons jeunes gens prièrent avec d'autant plus de ferveur que leur cœur était mieux disposé à s'unir à Dieu. Le mercredi saint, dernier jour du *Triduo*, pendant qu'ils étaient à la chapelle, se disposant à faire leur communion pascale, ils voient entrer le Père ministre, soutenant

des Révérends Pères de la compagnie de Jésus, résidant à Rome, qui ont bien voulu nous les adresser pour contribuer ainsi à étendre la gloire de saint Joseph qu'ils savent si bien honorer et aimer. Nous les avons traduits sur le texte italien.

le jeune Achille, qui, quelques instants avant, était étendu mourant sur son lit. Impossible de rendre l'étonnement, la joie et la reconnaissance de ces bons jeunes gens envers saint Joseph qui venait de sauver leur ami. Pendant la nuit, la toux avait cessé tout à coup et le malade s'était senti guéri, seulement il lui restait encore une grande faiblesse. Le docteur médecin déclara qu'une guérison aussi subite ne pouvait pas s'expliquer naturellement, et qu'il était prêt à le certifier à qui de droit. Voilà bientôt dix-sept ans que cette guérison a été obtenue par saint Joseph, et le chevalier Achille N*** a toujours joui, depuis cette époque, d'une parfaite santé.

168. — Un jeune poitrinaire guéri par saint Joseph.

Le comte Antonio N***, élève des PP. Jésuites au collège de Fano, fut atteint d'une maladie de poitrine vers la fin de février de l'année 1854; une fièvre très-forte ne le quittait pas. Après quarante jours d'un traitement assidu, le médecin déclara que le malade était atteint d'une phthisie pulmonaire pour la guérison de laquelle il ne connaissait pas de remède. Le mois de mars, consacré à honorer saint Joseph, un des premiers patrons du collège, allait commencer : le Père directeur proposa aux élèves de le faire avec ferveur pour obtenir la santé du malade. Chose admirable ! dès le premier jour la fièvre diminua, l'état du mori-

bond alla en s'améliorant de jour en jour, et pour la belle fête du patronage de saint Joseph, le jeune comte Antonio, parfaitement guéri, se trouvait à la chapelle au milieu de ses condisciples qui s'unissaient à lui pour rendre au glorieux époux de Marie les plus solennelles actions de grâces.

169. — Saint Joseph préserve ses fidèles serviteurs du choléra.

La même année 1854, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre, le terrible fléau, connu sous le nom de choléra, fit les plus grands ravages à Fano ; mais grâce à saint Joseph ni les élèves du collège ni les gens de service, ni aucun des Pères de cette maison placée sous sa puissante protection ne furent atteints. Les élèves, pleins de reconnaissance pour un si grand bienfait, voulurent lui élever une belle statue, en témoignage de leur gratitude et afin de perpétuer le souvenir des faveurs qu'ils avaient reçues.

L'année suivante, un élève du même collège fut atteint d'une maladie très-dangereuse dans les entrailles ; après avoir épuisé tous les remèdes que l'on put imaginer, les médecins, voyant son état s'aggraver, déclarèrent qu'il ne pouvait pas guérir, et que dès lors le malade devait se préparer à la mort. Son confesseur, sachant qu'il n'y avait plus d'espoir du côté des hommes, lui conseilla de s'adresser avec confiance à saint Joseph, de communier le jour de la fête de son

patronage, et de faire célébrer ce jour-là sept messes pour honorer les sept douleurs du saint Patriarche. Il l'engagea aussi à placer sa statue dans sa chambre et à faire brûler deux cierges en sa présence, la nuit qui précède sa fête. Le chaste époux de Marie fut très-sensible à tous ces témoignages de confiance et d'amour : dès ce jour, le mal diminua sensiblement, et en fort peu de temps, le malade fut entièrement guéri de cette affection héréditaire qui avait déjà fait de nombreuses victimes dans sa famille.

170. — Saint Joseph rend la santé à un jeune négociant de Pesaro.

Dans la matinée du 14 mars 1858, un jeune négociant de Pesaro arriva à Fano un peu indisposé. A peine descendu dans un hôtel de cette ville, sentant son malaise augmenter, il fit appeler un médecin qui ne fit pas grande attention à cette légère indisposition ; cependant le lendemain, le maître d'hôtel, ne le voyant pas sortir de sa chambre, alla s'informer des nouvelles de sa santé ; mais l'ayant vu raide, immobile et froid comme une statue de marbre, il s'empressa d'aller chercher, au plus vite, un prêtre et le médecin. Le curé, ignorant s'il avait rendu le dernier soupir, lui donna l'absolution et l'extrême onction sous condition. Le médecin, ne voyant dans ces symptômes qu'une attaque de paralysie, recourut aux remèdes les plus énergiques. Plusieurs saignées, trois vésica-

toires ,des sinapismes, tout fut inutile. Le malade avait les lèvres si fortement serrées qu'il était impossible de les lui ouvrir, elles paraissaient être de marbre ainsi que ses paupières qui étaient insensibles à l'action du feu et des instruments les plus aigus.

Pendant cinq jours d'une mort prolongée, si l'on peut parler ainsi, ce pauvre jeune homme eut toujours un prêtre près de lui; le curé qui lui avait administré les derniers sacrements, touché du déplorable état dans lequel il se trouvait, fit prier saint Joseph à son intention, surtout par les Frères de la Société du culte perpétuel de ce grand Saint. Ce bon prêtre récitait lui-même tous les jours près du lit du malade les prières des sept douleurs et des sept allégresses en son honneur. Cependant le moribond était toujours dans une affreuse situation, la fête de saint Joseph arrive, le zélé pasteur redouble ses prières. Dans la soirée, on porte dans une procession solennelle la statue du glorieux époux de Marie, et voilà qu'au moment même où l'image vénérée passe sous les fenêtres du moribond, il étend un bras, puis l'autre, ensuite il bâille comme une personne qui s'éveille après avoir longtemps dormi; il bégaye quelques mots que l'on ne comprend pas; il entend ce qu'on lui dit, mais il n'ouvre pas encore les yeux; enfin, une demi-heure n'est pas entièrement écoulée, et il se trouve parfaitement guéri, au grand étonnement des assis-

tants, et surtout du médecin qui ne pouvait trop admirer ce prodige.

M. le curé lui ayant demandé ce qu'il avait éprouvé, il répondit que lorsque la procession passait sous ses fenêtres, et qu'il faisait un premier mouvement, saint Joseph lui est apparu, qu'il ne l'a pas vu des yeux du corps, mais qu'il l'a entendu lui dire : Je suis venu te rendre la santé. Le lendemain, M. le curé étant venu le voir de nouveau, celui-ci lui dit confidentiellement que saint Joseph lui avait expressément recommandé de se retirer dans un couvent de capucins pour faire pénitence, après avoir communiqué cet ordre à son confesseur.

Dès que ce jeune homme eut recouvré toutes ses forces, il revint dans son pays pour mettre ordre à ses affaires, et il se présenta peu de temps après chez les Pères Capucins laissant à Fano, à l'autel de saint Joseph, dans l'église de Saint-Augustin, un tableau peint à l'huile, où on le voit encore. Les Capucins de Fermo le reçurent comme terciare. Il se fit d'abord admirer par une fidélité parfaite à tous ses devoirs, et par une obéissance sans bornes. Il eut à souffrir beaucoup d'épreuves, Dieu permit au démon de le tourmenter ; enfin, après dix mois passés dans les pratiques de la pénitence la plus austère, il mourut dans le baiser du Seigneur, le saint jour de Pâques, à la même heure qu'il était entré au couvent.

171. — Une jeune personne à l'agonie rendue subitement à la santé.

Une jeune fille nommée Claire N^{***}, de Forli, très-souffrante depuis plusieurs mois, se trouvait, par suite d'une complication de maux, en danger de mort. Sept médecins avait déjà essayé inutilement pour la guérir tous les remèdes qu'ils avaient pu imaginer, quand le mois de mars arriva. La famille de la jeune malade fit en union avec elle les pieux exercices du mois de saint Joseph, avec cette différence que les parents de Claire sollicitaient sa guérison, tandis que de son côté elle demandait vivement à Jésus par son père adoptif le bonheur d'aller bientôt en paradis. Brûlée du désir d'aller au ciel, elle craignait que ses parents ne fussent exaucés; il ne fallait rien moins que l'autorité de son confesseur, pour l'obliger à se résigner à vivre encore en ce monde, si Dieu le voulait. Cependant, à mesure que le mois de saint Joseph avançait, l'état de la pauvre malade s'aggravait de plus en plus, et l'asthme semblait devoir la suffoquer à chaque instant. Durant l'espace de vingt jours, elle ne prit que de l'eau, et une seule fois une petite bouchée de nourriture; un célèbre médecin ayant passé à Forli, on le pria de se joindre à plusieurs de ses collègues qui devaient tenir une consultation le 31 du mois de mars, quoique l'on eût déjà administré les derniers sacrements à la malade, dont l'état ne laissait

plus d'espoir. Le matin du jour de la clôture du mois de saint Joseph, son médecin ordinaire et le phlébotomiste lui firent une visite et la trouvèrent dans un si grand danger que le docteur lui dit : Claire, consolez-vous, avant midi vous serez en paradis. Ces paroles remplirent la jeune malade d'une joie ineffable. Mais voilà que vers neuf heures du matin, se sentant beaucoup mieux, elle appelle tout à coup sa sœur avec la voix d'une personne bien portante, et elle lui dit : Saint Joseph vient de me faire un vilain tour, il m'a guérie; donnez-moi ma robe, que je me lève. Sa mère et sa sœur accoururent aussitôt; elles crurent que cette pauvre enfant était dans le délire, mais pas du tout; elle se leva et demanda à manger disant qu'elle avait grand'faim. On alla chercher le médecin, qui fut très-étonné de voir en si bon état la jeune Claire qu'il avait laissée en agonie une heure avant. Il déclara ouvertement que l'on ne pouvait pas expliquer naturellement une guérison radicale aussi subite. L'heureuse protégée de saint Joseph s'empressa d'aller à l'église pour le remercier de lui avoir rendu la santé qu'elle a toujours conservée depuis cette époque.

**172. — Saint Joseph pourvoit aux réparations
d'un couvent du Bon Pasteur.**

Il y a peu d'années que la Supérieure d'une maison des Sœurs du Bon Pasteur, dans les États du pape, était dans l'intention de faire réparer tout un côté du cou-

vent qui menaçait de tomber. Elle avait économisé, pour faire cette réparation urgente, trois cents écus. Mais avant de commencer, elle crut devoir en parler à l'Évêque du diocèse, son premier Supérieur. Le prélat, ne connaissant pas sans doute le danger imminent auquel étaient exposées ces bonnes religieuses, n'approuva pas le projet de la Supérieure, et il lui dit qu'il valait mieux se servir de cet argent afin d'acheter du blé pour la communauté : on était alors en proie à une grande disette. La supérieure n'osa pas faire des instances, quoiqu'elle fût dans la plus vive inquiétude. Que faire dans cette pénible circonstance ? Elle eut la bonne pensée de s'adresser à saint Joseph. Après l'avoir prié avec ferveur, elle s'adressa ensuite au grand vicaire, qui, connaissant le péril auquel ces religieuses étaient exposées, se chargea d'obtenir la permission de l'Évêque pour faire les réparations ; il lui dit de commencer immédiatement les travaux, en se bornant au strict nécessaire, ce qu'elle fit.

Quand tout fut terminé, en faisant le dernier paiement, elle fut très-étonnée de voir sa caisse encore si bien garnie, après les grandes dépenses qu'elle avait été obligée de faire. Elle fit part de sa surprise au vicaire général. Celui-ci, voulant tirer la chose au clair, la pria de lui donner tous les comptes qu'elle avait acquittés ; et après avoir additionné très-exactement toutes les dépenses, on trouva qu'elle avait soldé la somme de trois cent cinquante écus, quoiqu'elle n'en

eût que trois cents en tout dans sa caisse avant de faire commencer ces réparations. Mais combien leur surprise fut plus grande quand, ouvrant la caisse et comptant l'argent, ils trouvèrent qu'il y avait encore trois cent cinquante écus ! Saint Joseph a donc pourvu aux réparations, au blé et y a ajouté cinquante écus. Oh ! quel aimable Saint !

173. — Piété du Père Michel Bocco envers saint Joseph.

Les renseignements si intéressants qui suivent nous ont été fournis par l'honorable théologien Rerten, directeur de l'Association privée en l'honneur du Cœur très-pur de saint Joseph, à Turin.

Parmi les fidèles enfants de Marie dont la divine Providence s'est servie dans ces derniers temps pour répandre la dévotion au glorieux saint Joseph, le pieux Michel Bocco, de la congrégation des Oblats, mérite d'occuper une place distinguée. Ce saint Religieux est mort à Turin dans la maison *de la Consolata*, le 31 octobre 1850.

Michel Bocco entré en religion encore fort jeune se fit remarquer d'abord par une grande dévotion à saint Joseph, ne laissant passer aucune occasion sans engager ses confrères à l'honorer. Plus il faisait de progrès dans la perfection, plus aussi sa confiance dans le chaste époux de Marie augmentait. Il avouait qu'il avait obtenu par son intercession les faveurs les plus

signalées du ciel. Dès qu'il fut ordonné prêtre, quoique encore bien jeune, on le nomma directeur spirituel des clercs étudiants ; un peu plus tard il fut chargé du Noviciat. Il faudrait avoir connu ce bon Religieux pour se faire une juste idée de l'amour dont son cœur était embrasé pour le glorieux époux de la Reine des vierges. Qui pourrait raconter toutes les pieuses industries de son zèle afin d'attirer tout le monde à la touchante dévotion du cœur très-pur de saint Joseph ? Il s'appliquait d'une manière toute spéciale à imiter la parfaite conformité de ce saint Patriarche à l'adorable volonté de Dieu. Il avait sans cesse sur les lèvres quelque belle maxime sur l'excellence de cette vertu si chère aux âmes intérieures. Il aimait à répéter qu'il suffisait de l'observer fidèlement pour devenir un grand Saint.

Afin d'obtenir plus facilement cette soumission à la Providence, dont saint Joseph nous a donné de si touchants exemples, et aussi pour répandre partout la dévotion à son bien-aimé Patron, pendant qu'il était maître des Novices, il proposa d'établir une association privée qui aurait le double but d'honorer, comme il le mérite, le cœur très-pur de saint Joseph, qui a toujours été si étroitement uni aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et en même temps de l'imiter dans sa parfaite conformité à la volonté de Dieu.

Il justifiait le culte qu'il se proposait de rendre au cœur si pur de saint Joseph, par le sentiment de plu-

sieurs Saints et d'un grand nombre de célèbres théologiens, qui enseignent que le corps de l'angélique Époux de la Vierge immaculée est au ciel, uni à sa belle âme. Il lui semblait donc convenable que, puisque les fidèles vénéraient les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, ils rendissent aussi leurs hommages au cœur de Joseph, si étroitement uni à celui de sa chaste Épouse et de son divin Fils adoptif : c'est dans ces pensées, que ce zélé serviteur de ce saint Patriarche composa les statuts de *l'association privée en l'honneur du cœur très-pur de saint Joseph*. Après les avoir fait approuver par l'autorité ecclésiastique, il les fit imprimer, et dès le 1^{er} janvier 1844, il commença à répandre cette pieuse pratique dans les congrégations religieuses et parmi les fidèles qu'il dirigeait (1). Sous le patronage

(1) Nous croyons être agréables à nos lecteurs en rapportant ici ces statuts, afin qu'ils puissent s'agréger à cette association en l'honneur de saint Joseph.

STATUTS

DE L'ASSOCIATION PRIVÉE

En l'honneur du cœur très-pur de saint Joseph.

1^o Chaque associé, après avoir donné son nom et l'avoir fait inscrire sur le registre de l'association, doit recommander tous les jours au cœur très-pur de saint Joseph tous les coassociés, demandant particulièrement pour eux une profonde humilité, une foi vive, une ferme espérance, une ardente charité et la persévérance finale.

2^o Les associés doivent avoir l'intention que tous les coassociés participent spécialement à leurs biens spirituels, et chaque *mercredi*, ils rendront quelque hommage au cœur très-pur de

de Marie et de saint Joseph, le pieux Michel Bocco s'élevait de vertu en vertu à la plus sublime sainteté. Non-seulement il s'appliquait à sa propre perfection, mais encore il ne négligeait rien pour faire avancer les âmes que Dieu lui adressait. Il fut favorisé de plusieurs dons surnaturels ; plus d'une fois il pénétra les secrets les plus intimes des cœurs et prédit ce qui devait arriver plus tard. Le Seigneur ne lui épargna pas les épreuves qui sont le partage de tous les Saints ; et au milieu des maladies les plus douloureuses et des afflictions les plus pénibles il pratiqua fidèlement sa maxime de prédilection *de toujours faire et de toujours souffrir généreusement, ce que Dieu veut, de la manière*

saint Joseph pour ceux des associés qui se trouvent dans les plus graves nécessités spirituelles ou temporelles.

3^o Tous les jours les associés devront réciter une fois la prière : *Je vous salue, Joseph*, avec intention de vénérer par un culte spécial le cœur très-pur de saint Joseph, et d'obtenir de lui des grâces particulières pour toute l'Église catholique, selon l'intention du Souverain Pontife, pour la personne du Pape, pour les associés et pour les moribonds.

4^o Le ferme propos des associés sera de faire et de souffrir toujours ce que Dieu veut, comme il le veut, uniquement parce qu'il le veut, et d'avancer aussi dans la voie du salut et de la perfection en imitant saint Joseph.

5^o Chaque associé devra se faire agréger à la confrérie du Sacré cœur de Jésus et à l'archiconfrérie du très-saint cœur de Marie pour la conversion des pécheurs et en observer fidèlement les obligations. On devra aussi se procurer, si on le peut, quelque image ou médaille où les trois saints cœurs de Jésus, de Marie et de saint Joseph soient représentés avec leurs symboles.

Vue par délég. de Monseigneur l'Archevêque

CHAN. AL. VOGLIOTTI.

qu'il le veut et uniquement parce qu'il le veut. Dieu ne lui fit pas attendre trop longtemps la belle couronne qu'il avait si bien méritée, et il mit le comble à tous ses vœux, en l'appelant à lui. Atteint d'une indisposition assez légère, au grand étonnement de ses confrères, il rendit son esprit à Dieu au jour et à l'heure qu'il avait annoncés, vers minuit, la veille de la Toussaint, en 1850. Il fut enseveli le 2 novembre sous l'autel du célèbre sanctuaire de Notre-Dame *de la Consolata* à Turin. Après sa mort, plusieurs personnes pieuses qui se sont recommandées à lui ont obtenu des grâces signalées, et le culte du cœur très-pur de saint Joseph s'est répandu en peu de temps non-seulement en Italie, mais encore en France et en Allemagne.

J. M. J.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

1. Vertu du saint nom de Joseph.....	1
2. Noblesse oblige.....	2
3. Zèle de sainte Thérèse pour la gloire de saint Joseph.	3
4. Piété de sainte Chantal envers saint Joseph.....	5
5. Combien Marie aime ceux qui honorent saint Joseph.	6
6. Dévotion de la vénérable Mère Rivier à saint Joseph..	7
7. Désintéressement d'un pieux chanoine de Chartres...	8
8. Le pieux Gerson plein de zèle pour répandre la dévotion à saint Joseph.....	9
9. Dévotion des Franciscains à saint Joseph.....	10
10. Le dernier soupir de saint Liguori.....	11
11. Dévotion à saint Joseph du père Balthazar Alvarez...	12
12. Dévotion de saint Vincent de Paul à saint Joseph.....	14
13. Saint Joseph, grand maître de la vie intérieure.....	15
14. Grâces nombreuses obtenues par une religieuse en invoquant saint Joseph.....	16
15. Dévotion d'un frère cuisinier à saint Joseph.....	19
16. Mort précieuse d'une fidèle servante de saint Joseph.	20
17. Visite de saint Joseph à un de ses serviteurs au lit de mort.....	22
18. Dévotion du vénérable de la Salle à saint Joseph.....	23
19. La dernière messe du vénérable de la Salle.....	24

20. Saint Joseph secourt les religieuses dans les besoins temporels.....	26
21. Touchante simplicité d'un bon serviteur de saint Joseph.....	27
22. Promesse de célébrer neuf messes en l'honneur de saint Joseph.....	28
23. Pratiques du père de Barry.....	29
24. Les mauvaises confessions réparées.....	30
25. Salutaire avertissement de saint Joseph.....	32
26. Touchant aveu sur le pouvoir de saint Joseph.....	32
27. Confiance filiale du pieux Boudon en saint Joseph....	34
28. Pieux sentiments de Boudon pour la sainte Famille...	37
29. La statue de saint Joseph achevée malgré les démons.	40
30. La mère consolée par saint Joseph.....	41
31. Les sept mercredis en l'honneur de saint Joseph.....	42
32. La préparation à la sainte messe.....	43
33. Un officier de marine converti par saint Joseph.....	45
34. La dette remise en l'honneur de saint Joseph.....	48
35. Combien il est avantageux de placer des monastères sous l'invocation de saint Joseph.....	49
36. Faveurs signalées obtenues par saint Joseph.....	50
37. Avignon et Lyon délivrés de la peste.....	51
38. Saint François de Sales modèle de la dévotion à saint Joseph.....	52
39. Un jeune pestiféré rendu à la santé.....	54
40. Saint Joseph protecteur et directeur des religieuses Carmélites.....	55
41. Mort édifiante d'un pieux serviteur de saint Joseph....	57
42. Le protecteur du Nouveau-Monde.....	58
43. Combien il est avantageux de porter sur soi l'image de saint Joseph.....	60
44. Le curé dévot à saint Joseph.....	61
45. Les cierges en l'honneur de saint Joseph.....	62

46. Guérison obtenue par saint Joseph	64
47. Le saint nom de Joseph invoqué.....	64
48. Saint Joseph protecteur de la maison impériale d'Autriche.....	65
49. Communion générale en l'honneur de saint Joseph....	66
50. Protection visible de saint Joseph.....	67
51. La tentation vaincue.....	69
52. Les élèves sans talents protégés par saint Joseph....	70
53. Un jeune enfant conservé par l'intercession de saint Joseph.....	72
54. Guérison obtenue par l'intercession de saint Joseph....	73
55. Les plus grands ennemis de saint Joseph exaltent sa puissance.....	74
56. Protection de saint Joseph.....	76
57. Le gentilhomme consolé par un ange.....	77
58. Les châteaux en Espagne d'un missionnaire dévot à saint Joseph.....	78
59. Sainte Thérèse secourue par saint Joseph dans ses fondations.....	82
60. Zèle de sainte Thérèse pour répandre partout la dévotion à saint Joseph.....	83
61. Saint Joseph protecteur du Carmel.....	84
62. La dévotion à saint Joseph conseillée à deux religieux Carmes	86
63. Un pécheur scandaleux ramené à Dieu par saint Joseph.	87
64. Les scandales réparés.....	88
65. Dévotion à saint Joseph, marque de prédestination..	89
66. Mort précieuse des serviteurs de saint Joseph.....	89
67. L'obéissance opère des miracles.....	90
68. Le chapelet en l'honneur de saint Joseph.....	91
69. Le fruit d'une neuvaine à saint Joseph.....	92
70. Une fidèle servante de saint Joseph.....	93
71. Confiance en saint Joseph récompensée.....	94

72. Victoires obtenues par saint Joseph.....	95
73. La vocation religieuse favorisée.....	96
74. Les images miraculeuses de saint Joseph.....	97
75. Les sept douleurs et les sept allégresses en l'honneur de saint Joseph.....	98
76. Saint Joseph protecteur des missionnaires dans la Nouvelle-Calédonie.....	99
77. La prière à saint Joseph promptement exaucée.....	104
78. Sainte Thérèse sauvée d'un grand danger.....	106
79. La persévérance dans la pratique de la vie intérieure.	107
80. Confiance à toute épreuve en saint Joseph.....	109
81. Combien il est important de se corriger de ses mau- vaises habitudes.....	111
82. Un jeune enfant malade recommandé à saint Joseph.	112
83. Protection admirable de saint Joseph.....	115
84. Pèlerinage de saint Joseph-des-Champs.....	118
85. Guérison d'une maladie grave.....	120
86. La postulante reçue gratuitement.....	121
87. Neuvaine de prières exaucée.....	121
88. Le R. P. abbé de la Trappe.....	122
89. L'atelier de saint Joseph.....	122
90. Combien la dévotion à Jésus, à Marie et à Joseph est utile aux âmes pieuses.....	123
91. Chapelet en l'honneur de saint Joseph.....	124
92. Le vénérable Perboire plein de vénération pour saint Joseph.....	125
93. Bonté de la sainte Vierge envers un esclave maure...	127
94. Grande confiance d'une âme pieuse en saint Joseph récompensée.....	129
95. Saint Joseph modèle de la vie active et contemplative.	131
96. Mort édifiante de la vénérable fondatrice de Sainte- Marie-des-Bois.....	133
97. La bénédiction de Jésus, de Marie et de Joseph.....	139

98. Vertus des litanies de saint Joseph.....	140
99. Le directeur choisi par saint Joseph.....	140
100. Faveurs accordées par saint Joseph aux prières de la sœur Françoise.....	142
101. Guérisons miraculeuses obtenues par saint Joseph...	143
102. Tentation de découragement dissipée par Marie et Jo- seph.....	149
103. Prodige de science de Ménochius et de Cornelius à La- pide.....	150
104. L'ordre des Chartreux protégé par saint Joseph.....	150
105. Vie admirable d'un grand serviteur de saint Joseph..	151
106. Violentes tentations surmontées avec le secours de saint Joseph.....	157
107. Dévotion de la vénérable sœur Françoise à Jésus, Ma- rie et Joseph.....	158
108. Mort édifiante du comte Joseph de Stolberg.....	160
109. Fruit d'une neuvaine et d'une messe en l'honneur de saint Joseph.....	166
110. Un marchand de Lyon protégé par saint Joseph.....	168
111. La méditation devenue facile.....	169
112. Saint Joseph guide de la vénérable Marie de la Visi- tation.....	170
113. Pratiques de la vénérable Marguerite du Saint-Sacre- ment.....	172
114. L'heureuse mort d'un serviteur de saint Joseph.....	173
115. Le berger dévot à saint Joseph.....	174
116. Le bienheureux Herman reçoit de Marie le nom de Joseph.....	175
117. Dévotion des parents de Silvio Pellico à saint Joseph.	176
118. Pieux sentiments de Silvio Pellico pour saint Joseph.	179
119. La Saint-Joseph de 1831 célébrée par Silvio Pellico..	184
120. Tendre dévotion à saint Joseph du père Gouchon, ma- riste.....	187

121. Les fidèles de la Nouvelle-Espagne protégés par saint Joseph	190
122. Mort édifiante d'un jeune serviteur de saint Joseph..	191
123. Modèle admirable de confiance en saint Joseph.....	193
124. Qu'il est doux, à l'heure de la mort, d'avoir aimé saint Joseph pendant la vie.....	195
125. Saint Joseph aide les âmes pieuses à bien faire oraison.....	196
126. Guérison miraculeuse de la sœur Anne-Thérèse.....	197
127. Amour de Joseph de la Croix pour les souffrances....	199
128. Apparition de saint Joseph à sainte Thérèse.....	199
129. Une lettre à la louange de saint Joseph.....	202
130. Les pieuses industries pour plaire à ce grand saint...	206
131. Les jeunes serviteurs de Joseph.....	207
132. Saint Joseph inspire la dévotion à Marie	208
133. Confiance naïve en saint Joseph.....	209
134. Aumône en l'honneur de saint Joseph.....	210
135. On parle de ce que l'on aime.....	210
136. Pratiques de quelques serviteurs de saint Joseph.....	210
137. Un élève sans talents secouru par saint Joseph.....	211
138. Les succès obtenus par la dévotion à saint Joseph...	212
139. Les billets adressés à saint Joseph.....	214
140. Dévotion de saint Ignace.....	215
141. Grâces demandées à saint Joseph.....	216
142. Jeûne d'un enfant en l'honneur de saint Joseph.....	219
143. Le bonheur de mourir sous la protection de saint Joseph	219
144. Le démon chassé par saint Joseph.....	220
145. Persévérance dans la prière récompensée.....	221
146. Vœu de réciter l'office de saint Joseph.....	222
147. Sainte Thérèse guérie par saint Joseph.....	223

148. Tendre dévotion de mademoiselle Lamouroux à saint Joseph.....	224
149. Confiance de la vénérable sœur Françoise, carmélite, en saint Joseph.....	225
150. Dévotion à la sainte Famille récompensée.....	226
151. Le collège de Saint-Joseph.....	226
152. L'heureuse rencontre.....	227
153. Les trois perles.....	228
154. Le jeune Joseph protégé par son saint patron.....	229
155. Combien il est avantageux d'invoquer Jésus, Marie et Joseph.....	231
156. Un enfant prodigue ramené par saint Joseph.....	232
157. Protection de saint Joseph au moment de la mort...	233
158. Les sept mercredis en l'honneur de saint Joseph....	234
159. Dévotion de la Compagnie de Jésus à saint Joseph..	237
160. Un grand serviteur de saint Joseph.....	238
161. Grâces obtenues le jour de la fête de saint Joseph....	240
162. Dévotion de la ville de Florence à saint Joseph.....	241
163. Zèle de sainte Thérèse à bâtir des églises et des monastères en l'honneur de saint Joseph.....	243
164. Le guide fidèle au milieu de la tempête.....	244
165. Une jeune fille sourde et muette guérie par saint Joseph.....	245
166. Dévotion à saint Joseph, à Notre-Dame des Victoires à Paris.....	247
167. Un triduo en l'honneur de saint Joseph, au collège romain des nobles.....	250
168. Un jeune poitrinaire guéri par saint Joseph.....	252
169. Saint Joseph préserve ses fidèles serviteurs du choléra.....	253
170. Saint Joseph rend la santé à un jeune négociant de	

Pesaro.....	254
171. Une jeune personne à l'agonie, rendue subitement à la santé.....	257
172. Saint Joseph pourvoit aux réparations d'un couvent du Bon-Pasteur.....	258
173. Piété du père Michel Bocco envers saint Joseph.....	260

FIN DE LA TABLE.





